159

MERCVRE DE FRANCE

TOME SOIXANTE-DIX-HUITIÈME

Mars-Avril 1909

Mars-Avril 1909 — Tome LXXVIII

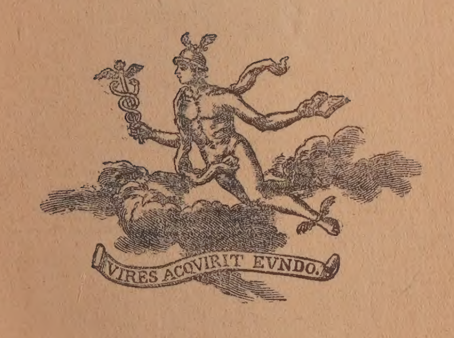
MERCVRE

DE

FRANCE

(*Série Moderne*)

Vingtième année



PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMIX

N° 281 — Tome LXXVIII 1er Mars 1909

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingtième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois



HENRI ALBERT, HENRI BACHELIN, FERNAND BALDENSPERGER, EDMOND BARTHÈLEMY, LÉON BAZALGETTE, GEORGES BOHN, R. DE BURY, GEORGES EEKHOUD, JEAN DE GOURMONT, REMY DE GOURMONT, A.-FERDINAND HEROLD, CHARLES-HENRY HIRSCH, ANDRÉ LEBLANC, TRISTAN LECLÈRE, JEAN MARNOLD, PHILIPPE MARTINON, STUART MERRILL, EUGÈNE MOREL, CHARLES MORICE, JEAN NOREL, RACHILDE, MARCEL ROBIN, ANDRÉ ROUVEYRE, CARL SIGER, LAURENT TAILHADE.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net* | Étranger : 1 fr. 50

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMIX

SOMMAIRE

N° 281 — 1er MARS 1909

REVUE DE LA QUINZAINE

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0.50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé. — (Paris-VIe)

HENRI MASSIS

La Pensée de Maurice Barrès (Collection *Les Hommes et les Idées*), avec un portrait et un autographe. Vol. in-16........................ 0.75

LAURENT ÉVRARD

Une Leçon de vie, roman. Vol. in-18.............. 3.50

H.-G. WELLS

Douze Histoires et un Rêve, raduits par Henry-D. Davray et . Kozakiewicz. Vol. in-18.. 3.50

A.-FERDINAND HEROLD

Andromaque, tragédie en 4 épisodes, un prologue et un épilogue, traduite d'Euripide. Vol. in-18............... 1 »

FRÉDÉRIC HARRISON

John Ruskin, 1819-1900. Traduit par Louis Baraduc. Vol. in-18......... 3.50

HENRI DE RÉGNIER

Couleur du Temps. (**Le Trèfle blanc. L'Amour et le Plaisir. Tiburce et ses amis. Contes pour les Treize**). Vol. in-18...................................... 3.50

PIERRE DUFAY

Victor Hugo à vingt ans, **Glanes romantiques.** Vol. in-18........ 3.50

A. VAN GENNEP

La Question d'Homère. **Les Poèmes homériques, l'Archéologie et la Poésie populaire,** suivie d'une Bibliographie critique de A.-J. Reinach. Collection *Les Hommes et les Idées*. Vol. in-16.. 0.75

ALFRED MORTIER

La Logique du Doute, pièce en deux actes. Vol. in-18............... 1 »

CHARLES DEMANGE

Le Livre de Désir. **Histoire cruelle.** Vol. petit in-18.. 2 »

WANDA LANDOWSKA

Musique ancienne (**Style. Interprétation. Instruments. Artistes.**) Vol. in-18............. 3.50

MERCVRE DE FRANCE

REVUE DES IDÉES

ETUDES DE CRITIQUE GÉNÉRALE

Fondé le 15 janvier 1904 et paraissant le 15 de chaque mois

Direction : 26, rue de Condé, à Paris

DIRECTEUR : REMY DE GOURMONT. RÉDACTEUR EN CHEF : LUCIEN CORPECHOT.

Secrétaires de la Rédaction : Georges BOHN et A. van GENNEP.

Sommaire du n° 62 (15 Février 1909).

CATULLE MENDÈS

—

Peu de poètes, de nos jours, ont eu la force de vie qu'a eue Catulle Mendès. A celui qui ne voudrait considérer que son œuvre écrit l'activité de son intelligence apparaîtrait déjà singulière : il ne s'est pas contenté d'être un poète lyrique et épique toujours en éveil, et qui, à chaque livre, tentait une manière nouvelle; il a voulu être auteur dramatique, et son théâtre est des plus variés; il a voulu être romancier et conteur; il a voulu être critique. Mais Mendès n'a pas fait seulement œuvre d'écrivain; une part considérable de sa vie fut aussi employée à créer, pour les poètes de sa génération, pour ceux qui étaient plus âgés ou plus jeunes que lui, les moyens d'être connus : il fonda des revues, il fit des conférences. Et sa constante activité n'avait pas usé Catulle Mendès; il avait gardé toute la verve de la jeunesse; sa seule rencontre écartait la pensée de la mort; on ne songeait pas que Mendès dût mourir un jour; il était la vie même.

§

Catulle Mendès était né à Bordeaux, en 1841, mais c'est à Toulouse qu'il passa presque toute son enfance et son adolescence. Il aimait déjà les poèmes et les poètes. Il était curieux des belles œuvres d'autrefois; pour les mieux connaître, il apprit avec joie les langues anciennes. Catulle Mendès savait à merveille le latin et le grec. Il voulut être à même de comprendre vraiment les œuvres d'aujourd'hui, d'où qu'elles

vinssent; et il apprit les langues modernes. Très jeune, il voyagea; il courut l'Allemagne, et quand il s'établit à Paris, il était fort bien armé pour la lutte littéraire.

Il fonda d'abord une revue, la *Revue fantaisiste*, en 1858. En 1863, il publia son premier recueil de vers, *Philomela*. Puis, *la Revue fantaisiste* disparue, il donne des poèmes dans les volumes du *Parnasse contemporain*. En 1872, il publie *les Contes épiques* et *Hespérus*.

Catulle Mendès alors devient auteur dramatique. Déjà, dans *la Revue fantaisiste*, il avait donné une comédie en vers, *le Roman d'une Nuit*; mais *le Roman d'une Nuit* — qui avait valu à son auteur un mois de prison et cinq cents francs d'amende — n'avait jamais été représenté. *La Part du Roi*, comédie en un acte, en vers, fut jouée à la Comédie Française en 1873; puis vinrent deux drames en prose, *les Frères d'armes* et *Justice*.

En 1876, Catulle Mendès réunit en un important volume les vers lyriques et épiques qu'il avait publiés jusque-là.

Le voici qui devient conteur et romancier : il donne *les Mères ennemies*, *le Roi vierge*, des recueils de contes. L'habitude commençait de publier dans les journaux quotidiens des contes et des nouvelles, quelquefois aussi des vers : Mendès est parmi les premiers collaborateurs du *Gil Blas*; plus tard, il passe à *l'Echo de Paris*, puis au *Journal*. On ne peut plus citer tous les livres qu'il fait paraître. Ses recueils de contes sont innombrables. Parmi ses romans, on trouve *Zo'har*, *Gog*, *Méphistophéla*, *la Première Maîtresse*, *la Maison de la Vieille*. Au théâtre, on représente *les Mères ennemies*, en 1882, *la Femme de Tabarin*, en 1887, *la Reine Fiammette*, en 1888, *Médée*, en 1898, *Scarron*, en 1905, *Glatigny* et *la Vierge d'Avila*, en 1906. En 1885, il donne une édition nouvelle, augmentée, de ses poèmes. Depuis cette date, Catulle Mendès a publié trois recueils de poèmes nouveaux : *Lieds de France*, *la Grive des Vignes*, *les Braises du Cendrier*.

Son œuvre critique devenait considérable. En 1884, il réunissait en un volume, qu'il intitulait *la Légende du Parnasse contemporain*, des conférences qu'il avait faites sur les écrivains du groupe parnassien. Peu après, lui qui, un des premiers en France, avait admiré Wagner, il publiait un livre

avec ce titre : *Richard Wagner*. On lui confiait, au *Journal*, la critique dramatique, et l'autorité de ses jugements n'était contestée par personne. Il donnait au *Figaro* quelques chroniques littéraires. A l'occasion de l'exposition de 1900, il était chargé, par le ministère de l'Instruction publique, d'un *Rapport sur le mouvement poétique français de 1867 à 1900*.

Voilà seulement quelques-uns de ses livres. Et n'oublions pas *l'Evangile de l'enfance de N.-S. Jésus-Christ*, qu'il écrivit en latin et traduisit lui-même en français.

§

Au cours d'un récit où, je crois, il a mêlé le réel et l'imaginaire, — récit qu'on trouvera dans le volume intitulé *Chez les passants*, — Villiers de l'Isle-Adam prête à Catulle Mendès ce mot : « Nous sommes de l'école des *Pas-de-Préface !* » Et, en effet, Catulle Mendès n'écrivit guère de préfaces ; on n'en trouve ni à ses poèmes, ni à ses drames. Mais, dans ses livres critiques, il a eu maintes occasions de définir son idéal ; il a écrit, souvent, des sortes de professions de foi, grâce auxquelles nous voyons clairement ce qu'il a voulu signifier par ses œuvres d'imagination.

Dans *la Légende du Parnasse contemporain*, Catulle Mendès est fatalement amené à parler de lui-même :

Une force invincible, dit-il, m'attire vers la légende, humaine ou religieuse, inventée ou rénovée, vers la lointaine légende.

Et, plus loin :

Le vrai est le but de ce siècle, et sera le prix de ses efforts... Qu'adviendra-t-il cependant des poètes, des peintres, des musiciens, des sculpteurs, des artistes, en un mot ? Quelle place pourront-ils occuper dans une société qui n'aura plus souci que de la réalité ?... Ils seront parmi nous comme des enfants divins. Les enfants sont plus près du passé... Ces légendes, dont la science aura fait justice, ils vous les conteront encore, non pour vous les faire croire, mais pour vous les faire aimer... Ils ne nieront pas la vérité et n'imposeront pas le mensonge, mais sans vous détourner de l'une ils vous raviront avec l'autre. Ce sera non seulement une joie pour eux, mais un devoir. Les héros qui n'ont peut-être pas existé, ils vous les montreront, pour votre plaisir. Ils seront les évocateurs sacrés de morts qui n'auront jamais vécu... Ils ne s'adresseront pas à votre raison, mais ils arriveront à elle en passant par votre conscience... Ah ! les historiens dédaignent les chevaliers anciens, les preux, les

héroïnes, les combats fantasques, les aventures miraculeuses? Eh bien! prenons tout entier ce passé fabuleux qu'ils répudient. C'est un trésor brut que nous saurons transformer en parfaite richesse.

Et Catulle Mendès conclut :

Mais eux-mêmes [les poètes] croiront-ils encore ? ou bien, ce qu'ils chanteront ne sera-t-il pour eux, comme pour vous, qu'un rêve ? Un rêve sans doute, mais le rêve, c'est le vrai aussi... Quiconque imagine, crée! Ce qui a été conçu une fois existe désormais. Heureux les hommes dont les pensées sont telles qu'ils ne craignent pas de les retrouver incarnées (sous quelle forme ? là est le mystère !) dans le séjour de la Réalisation!

J'ai cité ce morceau, parce qu'il est le meilleur commentaire de l'œuvre de Catulle Mendès, de ses poèmes comme de ses drames et de ses romans. Catulle Mendès a vécu dans l'amour de la légende. Il a été jusqu'à créer de la légende : de vies contemporaines il a fait des vies légendaires, d'amis qui lui étaient chers il a fait des héros légendaires.

§

Le premier recueil de Catulle Mendès, *Philomela*, est un « livre lyrique » : on le sent d'un poète très jeune, soucieux déjà des rythmes et du style, mais qui laisse deviner sans cesse les lectures faites la veille. Le meilleur poème, et le plus important, du livre, *Pantéléia*, — qui, depuis, en fut séparé, — était d'une conception curieuse. En tierces-rimes, Catulle Mendès raconte un mythe qu'il a imaginé. Il feint qu'un soir, de la confusion des déesses en qui l'homme a incarné la beauté — Vénus, Astarté, Freya, Madeleine, — s'est formée une nuée, une écume céleste; et, comme Vénus était née de l'écume marine, de l'écume céleste naît Pantéléia. Et Pantéléia, la beauté pure, s'en va par le monde, dédaignant l'hommage amoureux de toutes les créatures, et, intangible aux mortels, elle finit par s'absorber dans la contemplation de soi-même. Certains vers de ce poème sont parmi les plus heureux qu'ait écrits Catulle Mendès.

Dans le premier volume du *Parnasse contemporain*, Mendès insérait une suite de pièces indoues, intitulée *Pagode*: il y interprète, d'une manière personnelle, avec un goût très sûr, des légendes de l'Inde. Avant d'écrire *Pagode*, Catulle Mendès avait consulté des documents sérieux. Et il agissait

toujours ainsi. Il avait une mémoire vaste et précise ; il n'oubliait rien de ses lectures, et il classait avec méthode ses souvenirs. Il avait acquis une érudition réelle, et sur bien des sujets, même à des gens du métier, il pouvait donner des indications précieuses.

On prend, à lire *les Contes épiques*, le plus vrai plaisir. Le recueil est d'une extrême variété. Certains poèmes en sont des plus gracieux : *Un miracle de Notre-Dame*, *la Dernière abeille*. D'autres, *le Consentement*, *les Imprécations d'Agar*, *le Prédestiné*, sont d'une noble grandeur.

Mais voici que Mendès crée une légende moderne. Les idées curieuses de Swedenborg, qui, déjà, avaient intéressé Balzac, l'intéressèrent. C'est une légende swedenborgienne qu'il nous conte dans *Hespérus*, poème étrange et simple à la fois, à la fois héroïque et familier. *Le Soleil de minuit*, où des récits descriptifs se mêlent à des dialogues tragiques, est le plus vigoureux, peut-être, parmi les poèmes de Catulle Mendès. On n'en saurait nier la conception forte, l'exécution solide, et l'on en garde un impérieux souvenir.

L'amour de la légende devait amener Mendès à goûter la poésie populaire. Et, dans ses premiers recueils, les poèmes ne manquent pas qui rappellent certains lieds allemands ou certaines chansons françaises. Aussi ne fut-on pas surpris de le voir publier tout un livre de chansons populaires. Les *Lieds de France* sont bien des chansons populaires; et, pourtant, on y reconnaît toujours l'esprit et le style de Mendès. Les chansons de Mendès sont gracieuses, sensuelles, terribles. Elles sont charmantes et cruelles. Elles sont aimables et tragiques. Catulle Mendès, quand il écrivit les *Lieds de France*, fut le plus ingénieusement simple des poètes. Il use de la rime, de l'assonance, de l'allitération avec une adresse naïve, qui ravit. Et, par coquetterie, il fit imprimer comme de la prose les vers subtilement irréguliers des *Lieds de France*.

Les deux derniers recueils de Catulle Mendès, *la Grive des Vignes*, *les Braises du Cendrier*, prouvent toute sa maîtrise. Ils sont infiniment variés. Les poèmes élégants et légers, aux rythmes vifs, y succèdent aux poèmes austères et forts, aux rythmes graves. Il y a là des ballades parfaites, celle, par exemple, de *l'Ame de Paul Verlaine*.

§

Les drames de Catulle Mendès sont des drames légendaires, qu'ils célèbrent Médée ou sainte Thérèse, Glatigny ou la reine Orlanda.

Il y avait quelque audace à écrire, après Euripide et après Corneille, une *Médée*. Mais Catulle Mendès était très audacieux. Les difficultés ne le rebutaient point, et il savait les vaincre. Sa *Médée* est très neuve. Le premier, il nous a montré tout l'amour de Médée. Jusqu'à lui, c'était par des récits que nous apprenions l'amour de Médée pour Jason, mais on ne nous faisait voir qu'une femme haineuse et vindicative. Par une heureuse invention, Mendès a fait dire à Médée des paroles d'amour. Il a imaginé, tout entier, le second acte de sa *Médée*, si subtil, si tendre, si tragique. Quand Jason, pour apaiser la colère de Médée, prétend qu'il n'aime pas Créuse, Médée sait qu'il ment; mais, par amour, elle consent à être trompée; elle veut croire le menteur, et elle connaît encore un instant de bonheur. Médée est une vraie amoureuse. La tragédie de Catulle Mendès est belle, harmonieuse et forte.

Sainte Thérèse fut intitulée, à la représentation, *la Vierge d'Avila*. C'est un vaste poème dramatique, où nous est contée toute la légende de la sainte. Thérèse est éprise d'un messie plus parfait encore que le messie des Evangiles : le Jésus qu'elle entend et qu'elle voit n'aurait pas eu les paroles de colère qu'eut parfois le Jésus que connurent les Evangélistes; il n'aurait pas maudit le figuier sans fruits. Seule, d'ailleurs, parmi tous ceux qui l'entourent, prêtres ou laïcs, Thérèse sent que Jésus fut un dieu d'amour; elle songe au Christ, et elle aime; les autres songent à l'Eglise, et ils haïssent. En écrivant *Sainte Thérèse*, Catulle Mendès n'illustra pas seulement la légende d'une grande mystique; il illustra la légende du christianisme contemplatif et de l'église militante. Et quelle grâce garde l'héroïne du drame! Thérèse est humaine; elle n'adore pas Jésus, elle l'aime; elle a la jalousie, presque, parfois, la coquetterie de sa pureté. Et le poème reste toujours noble; au dénouement, il émeut par une tendresse majestueuse et sereine.

Catulle Mendès avait conté, en des conférences, la « légende du Parnasse contemporain » : cette légende, il voulut la

mettre à la scène, et il écrivit *Glatigny*. La tentative était d'une singulière nouveauté : faire des personnages de légende d'hommes qu'on a vus, qu'on a entendus, qu'on a aimés. Catulle Mendès ne fut pas arrêté par les obstacles à vaincre : il avait gardé des temps héroïques du Parnasse de si vivants, de si beaux souvenirs ! et il avait la faculté de créer des légendes. De Glatigny, il fit un héros, charmant et fantasque, joyeux et triste, qu'on aime et qu'on plaint. Et, de toutes les œuvres de Mendès, il n'en est point, peut-être, où soit mieux prouvé que dans *Glatigny* l'amour et l'intelligence de la légende.

Je ne sais si le chef-d'œuvre dramatique de Catulle Mendès n'est pas *la Reine Fiammette*. *La Reine Fiammette* est un conte à la fois voluptueux et cruel ; Catulle Mendès y a résumé, semble-t-il, la légende de la Renaissance italienne. A la petite reine Orlanda, qui aime les fleurs, les vers, la musique et l'amour, est opposé le Cardinal Sforza, qui lutte pour le triomphe de l'Eglise. Sforza a pour allié l'aventurier perfide et lâche, Giorgio d'Ast, qui est prêt à toutes les bassesses. Le conflit entre Orlanda et ses ennemis est tragique. La pauvre reine est prise aux pièges qu'on lui tend, et elle meurt d'une mort terrible... non, d'une mort très douce, car, en même temps qu'elle mourra l'amant qu'elle chérit, le tendre Danielo. Orlanda est séduisante entre les reines. Elle est rieuse, elle est bonne, elle est aimante. Il faut, pour lui en vouloir, une rare férocité. On se prend à haïr ceux qui la persécutent. Comme elle nous émeut, quand elle distribue aux Bohémiens qui passent les perles de sa couronne ! Et cette enfant gracieuse a des minutes d'héroïsme. L'héroïsme d'Orlanda n'est point guindé ; il est d'une gaîté vive ; c'est avec des sourires qu'elle court à la fête où l'on doit l'assassiner. Je ne vois pas quelle héroïne de théâtre on pourrait comparer à la petite reine Orlanda ; et je ne vois pas quel drame rappellerait *la Reine Fiammette*, dont le spectacle trouble et enchante.

Il ne faut pas oublier les poèmes d'opéras qu'écrivit Catulle Mendès. Trop souvent les vrais poètes, les vrais dramaturges abandonnent à des manœuvres de lettres le soin de fabriquer des livrets pour les musiciens. Mendès aimait la musique ; il admirait les drames de Wagner. Il vint au secours des musiciens. Et il leur donna *Gwendoline*, *la Carmélite*, *le Fils de*

l'Etoile, Ariane, qui n'avaient rien de la banalité ni de la platitude coutumières.

§

Parmi les contes de Mendès, beaucoup sont de vrais poèmes en prose; et ses romans sont des récits épiques. Les romans et les contes de Mendès sont d'un poète, et d'un poète qui vit dans les temps et les pays légendaires.

On ne saurait énumérer tous les recueils de contes que publia Mendès; il en est de charmants, et pas un n'est tout à fait indifférent. Pendant longtemps on s'intéressa aux petites aventures de Jo, de Lo et de Zo. Que d'enfants jolies et tendres Mendès anima! Et parfois aussi, il fit vivre des reines et des princesses d'une terrible beauté.

Bien souvent, on a répété que les contes de Catulle Mendès rappelaient ceux qu'imaginèrent, au dix-huitième siècle, des écrivains galants. Oui : mais, au dix-huitième siècle, en un temps où les poètes mêmes oubliaient d'être lyriques, les conteurs cherchaient seulement la finesse et l'esprit. Les contes de Catulle Mendès sont fins et spirituels, et ils sont lyriques : Mendès eût voulu faire oublier sa nature de poète qu'il ne l'eût pas pu. Il est rare encore que les conteurs du dix-huitième siècle en arrivent au tragique : on croyait à la division des genres. Catulle Mendès a écrit des contes qui, semble-t-il, seront tout aimables, et qui, au dénouement, deviennent sombres et cruels. Ainsi faisaient, au temps de la Renaissance, Boccace et quelques autres ; mais Catulle Mendès évite les crudités qu'aimaient souvent les hommes de la Renaissance, et la manière de ses contes est nouvelle.

Dans ses romans, il dit les légendes les plus diverses. *Le Roi vierge* ne ressemble guère à *Méphistophéla*, ni *Gog* à *la Maison de la Vieille*. Il est, dans l'œuvre de Mendès, des romans très simples, aux personnages peu nombreux ; il en est d'autres où grouillent des foules étranges. Les héros ont parfois la candeur des enfants; mais, parfois, ils souffrent des tares les plus cruelles. Les morphinomanes et leurs perversités intéressent Mendès ; il étudie avec curiosité le dédoublement de la personnalité ; dans *Gog*, il fait défiler sous nos yeux une troupe épouvantable de dégénérés et de fous.

Les romans de Catulle Mendès sont du plus noble style. La

phrase, souvent longue, est toujours très solidement construite, et elle est toujours harmonieuse. Les mots sont exacts, pris dans leur sens le plus vrai. Catulle Mendès, en écrivant, dut mettre à profit la connaissance parfaite qu'il avait du latin. Et puis, le travail fait sans conscience lui répugnait ; il eût jugé criminelle la moindre négligence.

§

Critique, Catulle Mendès fut dur aux écrivains qui ne tentaient point de parfaire leurs œuvres, qui, dans leur hâte d'arriver au public, laissaient paraître des livres sans art. Mais il était indulgent à ceux dont la manière témoignait d'un effort courageux, même si leurs forces les avaient trahis. Il avait de la sympathie pour tout homme qui voulait bien faire, et il accueillait en amis tous ceux qui allaient vers la beauté, fût-ce par d'autres voies que les siennes.

Quand il jugeait un poème ou un drame, son premier soin était de rechercher quelle avait été la volonté de l'auteur ; il estimait que, par cette méthode, il éviterait d'être injuste. Il ne cachait pas, d'ailleurs, la sympathie qu'il éprouvait pour les écrivains aux entreprises ardues. Il aimait les tragédies et les comédies héroïques ; les farces le divertissaient ; mais le mélodrame, où il ne voyait que la charge de la tragédie, et le vaudeville, qui n'était, pour lui, que la parodie de la farce, il les avait en exécration.

Le plus beau monument critique que laisse Catulle Mendès est le *Rapport à M. le ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts sur le mouvement poétique français de 1867 à 1900, précédé de Réflexions sur la personnalité poétique en France, suivi d'un Dictionnaire bibliographique et critique et d'une nomenclature chronologique de la plupart des poètes français du XIXe siècle.* Là, nous saisissons l'idée qu'avait Mendès sur l'évolution de la poésie française. Dès que les poètes abandonnent le latin pour la langue vulgaire, Mendès constate dans le génie national deux tendances : l'une vers la plaisanterie facile et basse, l'autre vers les pensées héroïques et superbes. Aussi eûmes-nous les fabliaux et les épopées chevaleresques. Vient la Renaissance, et l'on abandonne la tradition française, si jeune encore ; on imite les Grecs, les Latins, les Italiens. Il faut, pour que triomphe une poésie vraiment française, le mouvement libérateur de 1830. Et Catulle

Mendès dit toute son admiration pour Victor Hugo. Il dit toute son amitié pour les Parnassiens, dont il fut. Et, quand il arrive aux poètes plus jeunes, — malgré le peu de goût qu'il a pour le vers libre, — il fait un très noble effort vers l'impartialité.

Quoi qu'on pense des idées historiques et critiques de Catulle Mendès, on doit louer la haute sincérité de son rapport. Il est écrit avec la verve la plus séduisante. Il est peu de morceaux de critique grave qu'on puisse lire avec la même facilité et le même plaisir.

D'ailleurs, les articles critiques de Mendès étaient toujours pleins d'entrain. Pleins d'esprit, aussi, quand il le fallait. Nul ne savait mieux que Mendès adresser un compliment délicat à une actrice, et il avait une adresse infinie pour renouveler la forme des louanges qu'il donnait.

§

J'ai parlé de l'œuvre écrit de Catulle Mendès, — d'une partie, du moins, de cet œuvre; car, pour l'analyser tout entier, il faudrait d'innombrables pages. Je voudrais maintenant dire quelques mots des moyens qu'il créa pour les autres de propager leur renom.

Quand il arriva à Paris, les écrivains n'étaient point groupés. Les cénacles d'autrefois étaient dissous. D'ailleurs, dans les derniers temps du règne de Louis-Philippe, et pendant la République, les plus illustres des romantiques avait été fort mêlés aux affaires de l'Etat. Maintenant, Victor Hugo était en exil, Lamartine luttait tristement contre la misère, Vigny se complaisait dans sa solitude. Les poètes plus jeunes, Leconte de Lisle, Baudelaire, Banville, vivaient isolés. Il y avait entre eux des amitiés personnelles; ils s'estimaient les uns les autres; ils ne formaient pas un de ces groupes, qui prennent — ou à qui l'on donne — un nom, et qui s'imposent à l'attention du public. Aussi, l'effort de ces écrivains restait-il trop souvent inaperçu.

Catulle Mendès croyait bonne la solidarité littéraire. Il jugea qu'il était utile de donner aux écrivains de son âge un moyen de se connaître, de se grouper; il fallait qu'ils eussent où publier leurs œuvres, où se voir, où échanger leurs idées. Et Catulle Mendès fonda une revue, *la Revue fantaisiste*. A cette revue collaborèrent les poètes qui, peu d'années après,

devaient s'appeler les Parnassiens; et quelques romanciers aussi y firent leurs débuts.

Catulle Mendès mit toujours un soin jaloux à maintenir l'union entre les Parnassiens. C'est par ses soins que parurent les premiers fascicules du *Parnasse contemporain*. Et il arriva qu'à des jeunes gens si fortement unis se joignirent des aînés, qui jusqu'alors avaient vécu en solitaires. Leconte de Lisle et Banville furent, comme Mendès, Heredia et Coppée, traités de Parnassiens. Et les Parnassiens eurent un éditeur; ils parvinrent au public; certains furent populaires, bien peu restèrent inconnus.

Catulle Mendès ne croyait pas la fraternité utile seulement aux écrivains de mêmes tendances; elle est, pensait-il, nécessaire entre tous ceux qui font le métier d'écrire, quel que soit leur idéal. Les querelles avaient été vives parfois entrer les Parnassiens, héritiers, pour beaucoup, des romantiques, et les naturalistes, qui s'imaginaient être des novateurs absolus. Et pourtant, lorsque, effrayé par des réclamations d'abonnés et de lecteurs, le directeur du quotidien où paraissait *l'Assommoir* en suspendit la publication, Mendès, qui, alors, dirigeait *la République des lettres*, demanda son roman à Zola; et c'est dans une revue parnassienne que fut achevée la publication de *l'Assommoir*.

Mendès ne fut jamais indifférent aux écrits de ceux qui débutaient dans la littérature. Et il exhortait les jeunes gens à se grouper entre eux, et à ne pas rompre avec leurs aînés. Il aidait les inconnus à produire leurs œuvres. Par *l'Echo de Paris*, par *le Journal*, il fit, maintes fois, organiser des concours de poèmes et de contes; quand un de ces concours révélait le talent d'un écrivain nouveau, il éprouvait une joie touchante.

Il ne méprisait pas les publics populaires et il ne pensait pas qu'aucun écrivain dût les mépriser. Par la revue, les vers ne vont guère au peuple; et Catulle Mendès eut l'idée de créer des matinées où, en payant des sommes minimes, on viendrait entendre des vers. Pour des raisons diverses, — non, d'ailleurs, par la mauvaise volonté du public, — les premiers essais d'auditions poétiques échouèrent. Mais enfin, à l'Odéon, Catulle Mendès — qui trouva, alors, un précieux auxiliaire en M. Gustave Kahn — put organiser de belles

auditions de poèmes. Le public répondit avec enthousiasme à l'appel qu'on lui faisait ; et Catulle Mendès a eu de nombreux imitateurs. Souvent, des auditions poétiques furent données dans des universités populaires, et Mendès aimait fort qu'on le tînt au courant du succès qu'elles avaient eu.

Il ne voulait pas que quelques poètes seulement, aux noms célèbres, fussent connus du public populaire. Aux programmes des matinées qu'il organisa, les moins fameux avaient leur place. On dit des vers de tout jeunes gens, qui n'avaient publié que quelques vers, dans de très petites revues. Catulle Mendès ne faillit jamais à la règle qu'il s'était imposée, d'employer le meilleur de ses forces à maintenir entre tous les poètes, entre tous les écrivains nobles, la fraternité nécessaire.

§

Catulle Mendès avait mille projets en tête. L'opéra va jouer son *Bacchus*, que M. Massenet a mis en musique. Un drame, *l'Impératrice*, dont Napoléon est le héros, paraîtra bientôt au Théâtre Réjane. Mais Mendès était infatigable. Il ne se reposait point. Une œuvre finie, il en commençait immédiatement une nouvelle.

Il aimait à parler des hommes qu'il admirait plus que les autres : Hugo et Wagner, Shakespeare et Euripide. Il comprenait à merveille tout le génie d'Euripide ; il faisait des commentaires excellents d'*Hélène* et des *Bacchantes ;* et, parfois, il disait qu'il aimerait écrire un livre sur Euripide.

Il avait les plus précieux souvenirs sur ceux qu'il avait connus. Sa mémoire ne le trahissait jamais. Il vous traçait des portraits vivants de Flaubert, de Banville, de Baudelaire. Il vous contait sur Villiers de l'Isle-Adam les plus curieuses anecdotes. Il n'oubliait, dans son amitié, aucun de ses compagnons du Parnasse. Beaucoup avaient disparu, mais celui qui, de tous, lui avait, toujours, été le plus cher, Léon Dierx, vivait et la fidélité de Léon Dierx le consolait de bien des peines. Mendès se sentait jeune, et il parlait de ses poèmes et de ses drames futurs.

L'accident brutal l'a tué. Mais lui qui voulait que tous les poètes fussent frères, on le pleure comme un grand frère : le souvenir sera tendre de cet ami dont la tendresse était infinie, et le nom vivra de ce noble amant de la grâce et de la beauté.

A.-FERDINAND HEROLD.



REMY DE GOURMONT

LES PAROLES DU ROI INCONNU

A André Fontainas.

J'ai régné dans les temps anciens sur un royaume
Où les hommes, amis des fleurs et des oiseaux,
Ensemençaient la terre au murmure des eaux,
Des feuilles, de la brise et des ruches de chaume.

Et comme j'étais doux et que j'aimais l'amour,
Les portes du palais étaient toujours ouvertes
Aux filles m'apportant dans des corbeilles vertes
Les pavots de la nuit et les roses du jour.

Dans les villages gais de l'espoir des récoltes
Les vieillards célébraient les bienfaits de la paix,
Et, le soir, sur les cours aux platanes épais,
Faisaient chanter mon peuple ignorant les révoltes.

Je ne sais plus le nom de ce trop beau pays ;
Mais les fleurs y semblaient plus qu'ailleurs parfumées,
Les nids plus lourds aux bois, les filles mieux aimées,
Et les secrets du cœur n'y étaient point trahis.

Pour remercier le ciel de leur béatitude,
Les mères consacraient leurs enfants au soleil
Dans des lieux où venait en paisible appareil,
Echangeant des baisers, la blanche multitude.

On ne les voyait pas, le sein gonflé de pleurs,
Pâlir au rouge appel des clairons de la guerre ;
Le sang n'arrosait pas les blés de cette terre,
La marche des soldats n'y foulait pas les fleurs.

Les amants s'endormaient sans crainte de désastres
Et leur réveil riait dans leurs regards contents ;
La vie était pour eux un long jour de printemps
Et la mort leur semblait une nuit pleine d'astres.

Tout dans ce beau royaume était ordre et clarté,
Evoluant vers Dieu sur l'égale cadence
Des tours et des retours solennels d'une danse
Ou des chœurs alternés d'un hymne bien chanté.

Et rien n'y présageait les prochaines déroutes,
Les cadavres épars dans votre paix, ô champs,
Les femmes écoutant des râles et des chants,
Les flammes sur les toits et le sang sur les routes.

Mais un soir que le vent d'été soufflait, très doux,
Des monts de l'Orient aux cimes violettes,
J'entendis comme en rêve éclater les trompettes
Des Barbares rués vers nos villes et nous.

Ce fut d'abord un bruit tremblant d'or et de cuivre
Que les petits enfants, interrompant leurs jeux
Pour soulever sur leurs oreilles leurs cheveux,
Ecoutaient un instant avant de se poursuivre.

Puis, roulant un fracas de fer comme un torrent
Qui, crevant la montagne, épouvante la plaine,
Nous vîmes dévaler, hurlant à perdre haleine,
Les fauves cavaliers des hordes, rang sur rang.

Ils s'en vinrent dans le galop des chevauchées,
Casqués du mufle roux des taureaux et des ours,
Tirer leurs flèches sifflantes contre mes tours
Et brûler les hameaux dans les moissons fauchées.

Et ce furent alors les fêtes de la Mort !
Ni le sourire éclos sur d'innocentes bouches,
Ni le geste sacré des vieux offrant, farouches,
Leur vie en sacrifice aux rancunes du Sort,

Ne purent arrêter dans l'élan des conquêtes
Les Massacreurs penchés sur leurs maigres chevaux
Et mêlant, pour foncer vers des combats nouveaux,
Leurs cris de guerre au long hennissement des bêtes.

Leurs glaives flamboyaient dans le soleil couchant
Comme les ailes d'or de noirs oiseaux de proie,
Et quand mouraient au loin les clameurs de leur joie,
On voyait des pillards dans l'ombre s'approchant.

Rien ne restait debout sous les rouges nuées,
Ni l'arbre d'un enclos, ni l'huis d'une maison,
Lorsque ceux-ci, des quatre coins de l'horizon,
Surgissaient, s'appelant par de sombres huées.

Ayant donc endossé la cuirasse où l'or luit
Et coiffé le lourd casque où se déploie un aigle,
J'ai, pour imposer l'ordre et rétablir la règle,
Combattu tous les jours et saigné chaque nuit.

En vain ! Je n'étais plus le roi de ce royaume.
Dieu s'était détourné du soin de nos destins.
Les signes de ma chance au ciel s'étaient éteints.
Ma vieille épée enfin avait usé ma paume.

Je connus la défaite et la fuite au hasard,
Les carrefours de l'ombre où la peur tremble et tâte,
Les foyers refroidis qu'on abandonne en hâte
Et les chemins étroits qui ne vont nulle part.

Parfois il m'arrivait, hagard, de reconnaître
Un village où j'avais passé parmi les fleurs
Et je m'agenouillais pour baiser, tout en pleurs,
Ce sol où j'avais vu tant de beaux enfants naître.

Puis la fuite, toujours l'âpre fuite, parmi
Les étendards baissés et les échines lasses !
Et comme on m'imputait, à moi, roi, ces disgrâces,
La révolte a souvent sous mes talons frémi.

Nous allions, souffletés par les vents et les branches.
Derrière moi mouraient mes derniers partisans
Dont je ne savais plus ni le nom, ni les ans.
La poussière et le sang souillaient ces barbes blanches !

A la fin je fus seul et je n'entendis plus
Au loin, pendant les nuits, l'éclat fou des fanfares
Ni le dur tremblement des tambours des Barbares.
Je pus dormir sans crainte au rebord des talus.

Je pus dormir. Mais quand, dévoilant mon visage,
J'ouvrais un lent regard aux rayons du soleil,
Je voyais, inclinés sur mon triste réveil,
Des inconnus parlant un inouï langage.

Je souhaitais alors d'être auprès de mes morts
Dont les pas n'ont pas fui sur la route étrangère.
La terre des aïeux doit leur être légère.
Ils n'auront pas souffert cette honte où je dors.

Mais je dus me dresser sans pleurs devant l'aurore,
Sachant que, seul, le roi n'a pas droit au repos
Et qu'il lui faut, par monts glacés et sombres vaux,
Marcher aveuglément vers un but qu'il ignore.

J'allai donc en haillons vers le divin soleil,
Le suivant par-delà les bois, les champs, les villes,
Bafoué comme un gueux par les foules serviles
Qui voulaient que, vaincu, je leur fusse pareil.

Aux passants je criais, magnifique et sordide:
« Hommes, connaissez-vous la terre où je fus roi
Et dont ma volonté fut naguère la loi ? »
Ils hochaient, en riant, une tête stupide.

Et, depuis, je m'en vais par les chemins sans fin,
N'osant pas sangloter de peur qu'on ne me voie,
Et las de présenter le masque de la joie
A ceux qui railleraient ma fatigue et ma faim.

J'implore en vain l'amour charitable des femmes ;
Je n'aurai plus de mains dans les miennes, la nuit !
Le malheur me poursuit et le bonheur me fuit.
Je fais horreur, comme un lépreux, aux plus infâmes.

Et même toi, mon frère, ô vagabond qui tends
A ma pauvre pitié tes paumes décharnées,
Tu ne reconnais pas l'or vrai de mes monnaies,
Y voyant une image inconnue à ce temps.

J'ai moi-même oublié le nom de mon royaume.
Parfois je le demande à quelque enfant très pur
Dont le regard reflète encore un peu d'azur.
Mais il fuit en criant, car j'ai l'air d'un fantôme.

Le soleil peut pâlir et la lune mourir,
Chaque mois se parer de roses ou de neiges,
Je ne reverrai plus la pompe des cortèges
Dans le pays heureux que j'aimais parcourir,

Précédé de l'éclat empourpré des bannières
Et des trompettes d'or pareilles à des lys.
Tout cela se passait, hélas! au temps jadis
Et je ne suis qu'une ombre au mur blanc des chaumières.

O Dieu, quand atteindrai-je au bout de mon destin
Et quand donc, à ce corps de vieillard qui succombe
S'ouvrira-t-il, le doux abîme de la tombe?
O mort, ne veux-tu pas d'un si pauvre butin?

Pourtant, malgré mes vœux, je ne crains pas de vivre!
Je vous aime, ô soleils sur la terre assoupis!
J'ai faim quand sur les chars s'entassent les épis,
Et quand les vendangeurs dansent, je me sens ivre.

Aussi peut-on me voir, les soirs de pourpre et d'or,
Chantant comme un poète aux portes de la ville
Les chants que ne sait plus la multitude vile.
Mais les feux vont s'éteindre et le peuple s'endort.

Qu'importe à mon orgueil l'outrage du silence?
Quoique mon front fléchisse un peu plus chaque jour,
Et que mes yeux soient morts aux flammes de l'amour,
Et que mon bras faiblisse à soulever la lance,

Je sais que devant Dieu je suis toujours le roi
Qu'on ne dépouille pas de sa puissance occulte.
Car malgré la défaite, et la fuite et l'insulte,
Et le tocsin sonnant au plus haut du beffroi,

Je crois voir resplendir au fond des nécropoles
Mon diadème d'or que dans les temps futurs
Ceindra quelque héros qui, par parmi les purs,
Aura compris le sens sacré de mes paroles!

STUART MERRILL.

LE PROCÈS DE L'INDIVIDUALISME

Le flux et le reflux des idées serait-il en train de produire insensiblement un de ses effets accoutumés? Bien des indices, à l'heure présente, se rencontrent et se renforcent pour annoncer, dans divers domaines, un phénomène dont on pouvait désespérer il y a quelques années : le retour d'attention, au moins théorique, qui favorise les doctrines morales ou même économiques soucieuses de l'individu, désireuses d'insister sur les droits de son autonomie au détriment des dogmatismes où la solidarité et l'altruisme, les devoirs à l'égard de la collectivité, la notion des seules dépendances occupaient indiscrètement le premier plan. *L'individualisme*, en d'autres termes, pourrait être appelé à reprendre, dans le jeu incessant des idées-forces, son vrai sens et l'importance dont il s'était trouvé notablement dépouillé, au profit des systèmes adverses, par un tour de roue antérieur.

Pour ne citer qu'un petit nombre de ces symptômes avant-coureurs, il est significatif que le plaidoyer d'un économiste, *l'Individualisme économique et social* de M. Schatz, coïncide avec la prudente investigation où M. P. Gaultier, dans son *Idéal moderne*, détermine les conditions où peut se développer une tendance vers laquelle convergent les efforts des civilisations actuelles. M. Fournière, dans son *Essai sur l'individualisme*, proclamait déjà que rien, dans l'essentiel des doctrines socialistes, ne s'opposait à la légitime revendication des individus, et, hier encore, M. Bourgeois affirmait que le parti auquel il appartient « attend de l'évolution morale et intellectuelle de chacun des individus l'amélioration progressive de la société » et « veut organiser politiquement et socialement la société selon les lois de la raison, c'est-à-dire en vue de l'entier développement de la personne humaine dans tout être humain..... »

Il est possible que la diffusion des idées de Nietzsche soit pour quelque chose dans cette résistance opposée par l'individualisme aux excès des doctrines communautaires ; et on doit savoir gré à ses traducteurs et à ses exégètes français d'avoir

fortifié cette citadelle aristocratique. Cependant, il fallait que la divulgation du nietzschéisme perdît sa roideur agressive et émoussât sa pointe pour que le bénéfice en fût assuré : le tumulte dionysiaque a dû au préalable se calmer, et l'on s'est convaincu, en somme, que le surhomme ne viendrait jamais. Peut-être aussi la visible « inculture » où l'évangélisme de Tolstoï s'enlise, en discréditant le plus illustre porte-paroles des idées adverses, a-t-elle fait à sa manière le jeu des tendances où l'instinct esthétique, le sens du vrai progrès gardent leur part dans l'élaboration de l'idéal humain. Sans doute, enfin, la secrète insuffisance des doctrines uniquement altruistes, sitôt qu'elles ne sont pas contrebalancées par d'autres éléments, s'est-elle révélée en mainte occasion pratique : il ne peut guère en être autrement, puisqu'en définitive toute action part de l'individu pour retourner à l'individu, et que la qualité intrinsèque de cette monade importe autant que la nature de ses rapports avec ses voisines. On a vu, de fait, que la notion solidariste, lorsqu'elle pénétrait un esprit insuffisamment « individualisé » et ne possédant pas une autonomie morale véritable, favorise simplement un égoïsme un peu étendu, la courte échelle, les petites mutualités intéressées, le jeu des partis et les exigences de groupe : la collectivité y gagne beaucoup moins qu'il ne pourrait sembler et que ne le paraît promettre la théorie de la solidarité ; car pour avoir ce qu'on pourrait appeler l'altruisme de l'ensemble, il faudrait posséder une hauteur de vues ou une intensité d'abnégation que n'offrent, en réalité, que des consciences dans lesquelles un développement tout différent s'est opéré.

S'il est vrai que l'axe théorique des systèmes tend à se déplacer, sans doute verrons-nous s'organiser à nouveau l'adaptation de l'individualisme à des soucis moralistes ou éducateurs ; et, après les brillantes campagnes de MM. Remy de Gourmont, Palante, J. de Gaultier en faveur de l'immoralisme, une utilisation sociale de l'individualisme fait nécessité. MM. Mauxion, Bouglé, M. Arnauld ont déjà mis assez de matériaux à pied d'œuvre pour qu'on soit en droit d'attendre quelque forte construction de ce côté. Il peut être curieux de rassembler simplement ici, du seul point de vue de l'histoire des idées, des témoignages qui aideront peut-être à déblayer un coin du terrain.

§

La confusion qu'un certain nombre de moralistes et de sociologues ont établie entre l'individualisme et l'égoïsme est une des plus fâcheuses négligences de la terminologie philosophique ; et il n'est que trop facile, grâce à la superposition des deux termes, de discréditer celui-là grâce au mauvais renom dont l'autre est frappé à bon droit.

Qu'on ne dise pas que les mots n'importent guère, et que, pas plus que comparaison, « définition n'est pas raison ». Il importe beaucoup, au contraire, que les mots représentatifs, ceux qui sont réceptacles et suscitateurs d'énergie, soient employés dans leur sens le plus juste. Il en va toujours un peu, dans le conflit des idées, comme dans le naufrage de je ne sais quel transatlantique : de nombreux passagers, trompés par le mot de « ceintures de sauvetage », s'avisèrent en conséquence de se *ceindre* de ce qui est plutôt une *brassière*; et se précipitèrent dans la mer où on les recueillit, en effet, qui flottaient, mais le haut du corps et la tête sous l'eau.

Or on pourrait croire que le vocable même d'individualisme, appartenant à cette famille sans cesse accrue et assez barbare de néologismes abstraits qu'un suffixe analogue procure aisément à toutes les langues occidentales, comporte exactement la même signification au gré de chacune de celles-ci. N'en est-il pas ainsi—toutes différences d'interprétation mises à part — pour des termes tels que réalisme, protectionnisme, spiritualisme? Mais si nous interrogeons quelques dictionnaires, nous verrons quels écarts, ici, la simple lexicographie peut enregistrer. Constatons d'abord que le mot est absent du *Dictionnaire de l'Académie* de 1884, du *Dictionnaire des sciences philosophiques* d'Ad. Franck, du *Dictionnaire* de Darmesteter et Hatzfeld. Au contraire, un lexicographe anglais tel que Murray lui accorde plusieurs lignes de définition, au bout desquelles le mot d'«égoïsme » n'apparaît qu'à la manière d'une sorte d'approximation lointaine ou de possible conséquence :

Sentiment ou conduite dont le principe est d'avoir son centre en soi-même ; type d'existence dans lequel l'individu poursuit des fins qui lui sont particulières ou se guide d'après ses propres idées; action ou pensée individuellement libres et indépendantes ; égoïsme.

Au contraire, Littré : « Système d'isolement dans l'existence. L'individualisme est l'opposé de l'esprit d'association. » De même Larousse : « Système d'isolement des individus dans la société ; existence individuelle. » Et il n'y a guère en France, semble-t-il, que la *Grande Encyclopédie* et le *Dictionnaire* de Léon Say, mais celui-ci au nom de la seule économie politique, qui atténuent ces définitions singulièrement dédaigneuses et péjoratives. Leur grand inconvénient est de suggérer que l'individualisme s'oppose à tout groupement, alors que son antipode n'est nullement l'esprit d'association, comme le veut Littré, mais l'esprit grégaire, la mentalité de troupeau, reçue et subie bien plus qu'acquise, le refus de se créer à soi-même ses « valeurs » pour l'action et pour la pensée.

Ce n'est, en effet, que si l'individualisme, au lieu de comporter une activité et un développement, se satisfait dans un repos médiocre, dans la vulgaire complaisance aux aises et aux instincts du moi, qu'il rejoint dans l'égoïsme l'immobilité qui, elle, est la forme la plus fréquente de l'esprit grégaire : celui-ci, de son côté, sous ses espèces les plus hautes, peut très bien déterminer un magnifique altruisme. Dans quelle mesure l'individu se fait sa loi, tout est là : jusqu'à quel point les exigences des groupes et des masses lui concèdent ce droit théorique, c'est là un des plus émouvants problèmes de l'histoire des idées.

Il est certain que toutes les périodes de la civilisation n'ont pas été également favorables à une telle revendication, et que les dogmatismes par lesquels les collectivités affirment leurs droits lui sont sont souvent néfastes. Faire alterner rigoureusement, dans la chronologie des morales régnantes d'un même groupement, les tendances individualistes et les tendances communautaires, c'est, sans doute, simplifier à l'excès le balancement des forces (1) ; du moins est-il visible que certains âges ont été caractérisés par la prédominance (il ne saurait être question de triomphe absolu) des unes ou des autres.

§

Les deux époques dont l'effort, depuis la Renaissance, a le moins contestablement abouti à réaliser et à fixer pour les

(1) Cf. l'interprétation d'ensemble, donnée par Brunetière, de la littérature française ; et pour l'Allemagne, Kuno Francke, *Social forces in German literature*.

temps modernes une durable plus-value humaine, le milieu du XVIIe siècle en France et la fin du XVIIIe, dans l'Allemagne weimarienne, n'ont pas manqué de s'inquiéter à leur manière, et en toute première ligne, des questions que soulève le problème de l'individualisme. Préoccupées assurément de la cause de la civilisation et de la société en général, et des rapports des hommes entre eux, ces deux belles floraisons de la culture européenne ont admis que le développement de l'individu était la fin souhaitable des groupements humains, dont il devait constituer à la fois le but et le moyen. Or, elles ont certainement, et pour longtemps, laissé enrichie et embellie, dans la conscience de l'humanité, la notion de l'homme : la vive et séduisante société de 1660, en assurant le triomphe de l'*honnête homme* sur les types rivaux de l'homme « galant », du dévot, du simple homme de bien, et en cherchant, dans un prudent compromis des exigences logiques de l'évidence rationnelle et des impératives injonctions de la conscience avec les prescriptions de l'usage et les nécessités de la tradition, la formule de la tolérance et de la mansuétude sociales ; la lumineuse et forte phalange qui se rattachait à l'étroit foyer de la petite résidence saxonne, en maintenant le meilleur de ces acquêts, mais en réintégrant de l'émotion et du rêve, le sens du mystère et le « respect silencieux de l'inconnaissable », la religion au sens le plus élevé du mot, dans un idéal d'humanité qui, chemin faisant, s'était appauvri de tout inconscient et de toute métaphysique et avait cherché en vain des équivalents ou des substituts dans la sensiblerie toujours prête ou dans le faux humanitarisme du XVIIIe siècle.

Or, il est extrêmement significatif que, dans les idées enveloppées par l'hésitant vocabulaire sociologique de ces époques, on retrouve les préoccupations et les scrupules que les théories individualistes suscitent encore aujourd'hui ; on y découvre principalement leur justification à l'endroit de deux reproches communément adressés à toute attitude qui se propose en apparence des fins égoïstes. Et rien n'est réconfortant comme de rencontrer dans la doctrine sociale de ces belles époques de culture, simplement transposés dans un mode un peu suranné, des arguments que la morale du temps présent aurait grand tort de négliger.

§

La persistante objection que l' « esprit nazaréen » a faite à l'individualisme, c'est son insuffisante valeur sociale. Veiller à l'intégrité ou à l'épanouissement de ses propres facultés, développer en soi l'harmonie, l'activité et la fermeté du dessein, maintenir intactes et accroître, s'il est possible, ses « possibilités d'être homme », — idéal orgueilleux et dont l'humanité ne tire pas de suffisant avantage, alors qu'il est des misères à secourir, des injustices à redresser, une lourde accumulation de maux de tout genre à diminuer! L'action charitable du bon Samaritain, fût-il un être médiocre d'ailleurs, l'initiative entraînante d'un apôtre, même inculte et destitué de toute vraie qualité d'âme, les dons d'un philanthrope, d'un bienfaiteur qui peut être, en dehors de sa libéralité, parfaitement méprisable et taré : voilà des manifestations dont la collectivité tire parti, dont la reconnaissance des hommes doit conserver le souvenir et encourager l'imitation ; et qui sait si, même unique, épisodique, humble dans son objet, un geste charitable ne balance pas une vie d'ignominie? Qui ne sait que, selon le poète,

Un pourceau secouru pèse un monde opprimé

aux yeux de la justice absolue ?

Cet argument, vieux comme le conflit qui met aux prises l'esprit hellène et l'esprit nazaréen, le καλὸς κἀγαθός et le saint, n'a pas échappé aux théoriciens de l'honnête homme de 1660 et à ceux qui, vers 1790, préconisaient l'autonomie morale de l'individu. Outre que l'individualisme, tel qu'ils le proposaient, ne saurait exclure les manifestations les plus humainement altruistes, ils ont vu qu'un tel reproche tient trop peu de compte de l'efficacité latente qui réside dans l'existence même des monades où la tendance à « persévérer dans l'être » est visible. La matière sociale a besoin, pour prendre forme, de se modeler sur des éléments qui constituent des unités nettement différenciées, et les « individualités » fidèles à elles-mêmes et à une certaine tonalité humaine rendent, à ce titre même, un service continu à la collectivité. Assurément, les manières charitables de secourir et d'obliger ne sauraient être dépouillées de leur beauté et de leur efficacité; mais on peut se demander si, pour l'ensemble, pour la meilleure orienta-

tion des groupes humains, elles sont plus efficaces que l'existence et la persistance des suggestions immanentes exercées par les personnalités libres. Il y a là un phénomène qui constitue, dans la masse sociale, quelque chose d'analogue à la gravitation cosmique : dira-t-on que la foule des astres recevrait un meilleur service si, au lieu de former par leurs masses homogènes des centres d'attraction harmonieusement balancés, les mondes principaux pouvaient faire de l'action immédiate et, par quelque artifice de mécanique céleste, aider directement aux trajectoires et aux orbites?

Cette idée, qui laisse à l'émulation tacite et à l'imitation conventionnelle le rôle social que les travaux modernes ont dégagé, n'est point absente des aimables traités du chevalier de Méré, le théoricien attitré de la perfectibilité individuelle au XVIIe siècle. A une époque où des survivances des folles énergies de la Renaissance se heurtaient à un renouveau de l'idéal de charité et de sainteté et où l'esprit de secte faisait rage, il a eu le mérite de maintenir les droits des personnalités soucieuses de leur développement. Le soin qu'il prend, dans ses *Discours* et ses *Conversations*, de distinguer l'honnête homme de l'homme de bien marque assez évidemment qu'il apercevait l'abîme qui sépare deux modes d'activité souhaitables, celle qui prend l'individu pour centre et pour fin et celle qu'une intention altruiste incite à se donner et s'abandonner ; et la forme badine sous laquelle il proclame l'éminente action de la première ne doit pas nous donner le change sur son intention :

Il ne faut qu'un honnête homme pour inspirer les bonnes mœurs au plus méchant peuple de la terre, et pour donner envie à tous ceux d'une cour sauvage et grossière, d'être honnêtes gens : ce que je dis d'un honnête homme, se doit entendre aussi d'une honnête femme (1).

« Quand on n'aurait que trois jours à vivre, disait Méré, il faudrait essayer de les passer en honnête homme. » Et Gœthe, pareillement : « Exister est un devoir, ne fût-ce même qu'un instant. » Aussi est-ce surtout aux alentours de l'idéal que les Gœthe et les Herder s'efforçaient d'élaborer et que la culture weimarienne tâcha de maintenir en face des courants adverses, déversés en Allemagne par la sentimentalité, le roman-

(1) *Discours des agréments* (*Œuvres*, Amsterdam, 1692, t. I, p. 123).

tisme, le piétisme, que nous trouvons l'expression la plus décisive peut-être de vérités qu'on pourrait dériver, en dernière analyse, d'un aphorisme gœthéen issu de Hamann et de Herder : « Tout vivant forme une atmosphère autour de soi. »

Guillaume de Humboldt, qui put servir de parfaite incarnation en même temps que de théoricien conscient aux idées de ce groupe, a précisé cette conception dans quelques lignes caractéristiques :

Pour moi, écrit-il à Forster le 8 février 1790, c'est agir en grand sur l'ensemble des choses que d'agir sur le caractère de l'humanité ; or, on agit sur le caractère de l'humanité, dès que l'on réagit sur soi, et rien que sur soi. Que l'on se contente d'*être* avec intensité et grandeur, les hommes d'alentour s'en apercevront et en feront leur profit ; l'homme véritablement grand, c'est-à-dire véritablement développé au point de vue intellectuel et moral, agit plus que tous les autres par ce fait seul qu'un homme de cette qualité se trouve ou s'est trouvé une fois parmi les autres hommes.

Et l'on sait que presque tous les travaux de ce haut esprit concernent des questions relatives à ces problèmes de la personnalité ; rappelons sa doctrine dernière dans les termes où Challemel-Lacour, jadis, l'a résumée (1) :

En réagissant avant tout sur lui-même, l'individu remplit sa fonction sociale et humaine ; car, non seulement l'exercice de l'énergie individuelle est la fin du progrès, mais il en est le principe. L'idée d'une évolution fatale et inconsciente n'est pas fausse, en ce sens, du moins, que la réaction mutuelle de tous les hommes, d'où naissent des effets puissants, n'est pas de nature à être directement aperçue. Mais si l'on voulait dire que cette évolution est indépendante de l'énergie individuelle, il n'y aurait pas de conception plus erronée.

La vertu pratique de l'individualisme n'a jamais été définie aussi nettement que dans ces lignes. Même les justifications éparses dans l'œuvre d'Emerson ne proclament pas avec autant de netteté le bienfait et le salutaire devoir des personnalités, insistent plutôt sur la diversité des formes de la philanthropie et de l'action sociale ; et d'ailleurs, l'humour du penseur américain ne fait qu'ajouter quelques traits à une revendication dont les racines sont ici.

Ne venez pas me parler, écrit-il par exemple, comme un brave

(1) *La Philosophie individualiste, étude sur G. de Humboldt.* Paris, 1864, p. 178.

homme l'a fait aujourd'hui, de mon devoir de procurer une situation à tous les indigents. Sont-il mes pauvres ? Je te le dis, philanthrope insensé, je regrette le dollar, la dîme, le sou, que je donne à ces gens qui ne m'appartiennent pas et à qui je n'appartiens pas. Il est une classe de personnes, qui, par affinités spirituelles, ont des droits sur moi et à qui je suis vendu ; pour elles, j'irais en prison s'il le fallait ; mais pour toutes vos charités populaires, l'éducation des sots au collège, la construction de salles de meetings pour les fins inutiles auxquelles beaucoup servent aujourd'hui, les aumônes aux imbéciles et les sociétés de secours aux mille ramifications, bien que j'avoue avec honte que je succombe quelquefois et donne le dollar, c'est un dollar malfaisant, et j'espère que bientôt j'aurai l'énergie de le refuser (1).

On le voit, c'est plutôt le droit aux « spécialisations » de l'esprit altruiste qu'Emerson revendique ; au lieu que Humboldt affirme que le système du monde est assez homogène pour que toute action véritable exercée sur une de ses parties ne manque pas de retentir sur l'ensemble. Il faut, autant que possible, pratiquer la justice, la générosité, la bienfaisance ; mais ces vertus charitables, que les morales courantes préconisent comme autant de façons de rendre service, d'alléger le fardeau des misères, de diminuer la somme du mal, peuvent aussi être exercées à un point de vue plus élevé, et comme une façon de maintenir en une dignité salutaire des modes d'activité socialement utiles. Et si même d'autres activités de l'âme, tenues en suspicion comme indifférentes ou pernicieuses à l'ensemble de la société, reçoivent une sorte de relief plus fort dans une personnalité soucieuse de les cultiver, c'est là un service rendu à la collectivité, puisque des tendances analogues, qui s'y trouvent peut-être en puissance, pourront passer ainsi plus aisément en acte.

Enfin, de même qu'elle est dénuée d'obligation extérieure, la morale qui se rattache à l'individualisme est dépourvue de sanction.

Un honnête homme, dit La Bruyère, se paie par ses mains de l'application qu'il a à son devoir, par le plaisir qu'il sent à le faire, et se désintéresse sur les éloges, l'estime et la reconnaissance qui lui manquent quelquefois.

§

Une autre persistante objection (d'origine plutôt catholique

(1) *Self-Reliance*, traduction de M[lle] Dugard, dans son *Emerson*, p. 207, note 1.

et latine, peut-être, alors que la première serait germanique et protestante) tend à voir dans toute autonomie de l'individu un principe d'anarchie, estime que l'insoumission à la collectivité est forcément contenue dans des doctrines qui recommandent à chacun de développer ses facultés autant qu'il est en lui. L'*opinion*, le sens propre, ont été bien souvent stigmatisés comme les perturbateurs de la paix sociale, les trouble-fête qui empêchent la vaine chimère de l' « unité morale » de célébrer de durables triomphes.

Il va de soi que toute activité qui porte sur chacun des points de l'ensemble et qui tend à les mouvoir du dedans au dehors rompt l'équilibre relatif établi antérieurement et détermine un désordre apparent. Le différenciation, qui est bien, semble-t-il, le fait par excellence de toute vie et le processus le plus évident de tout ce qui n'est pas figé dans l'immobilité, ne se produirait pas à moins. Mais une âme romantique seule peut se griser de son mouvement jusqu'à l'anarchisme ; les individualistes sociaux ont toujours admis que, selon la formule appliquée à Gœthe par Nietzsche, il fallait « se discipliner pour atteindre à l'être intégral ». A mesure qu'il se sent plus autonome, l'individu prend conscience de ses dépendances, et, inversement, la constatation de ses limites est une garantie de son développement. « Pas de liberté sans discipline, pas de grande vie sans renoncement (1). »

Le XVIIe siècle a surtout veillé à laisser à son individualisme le sentiment de l' « usage ». Aveugle soumission à la mode, automatisme qui ignore le libre examen ? Non, mais composition avec des forces redoutables que l'individu a mesurées. C'est ainsi que l'entendent les honnêtes gens de Molière, les Philinte et les Ariste :

Toujours au plus grand nombre on doit s'accommoder,
Et jamais il ne faut se faire regarder.
L'un et l'autre excès choque, et tout homme bien sage
Doit faire des habits ainsi que du langage,
N'y rien trop affecter, et sans empressement
Suivre ce que l'usage y fait de changement.

Quant au reste, on étonnerait beaucoup nos bons traditionalistes si on leur rappelait que l'honnête homme, la fleur de la culture du XVIIe siècle, est, en réalité, dans son for intérieur,

(1) M. Arnauld, *la Sagesse de Gœthe*. *L'Ermitage*, mars 1901.

un individualiste. Loin d'être, comme on le voudrait, l'obéissant et déférent sectateur des opinions, des modes, des traditions reçues, il a existé individuellement et n'a pas cessé d'être à sa manière un « intellectuel ». C'est l'esprit, nous assure le chevalier de Méré, qui guide à bien vivre. Or l'esprit « consiste à comprendre les choses, à les savoir considérer à toutes sortes d'égards, à juger nettement de ce qu'elles sont et de leur juste valeur, à discerner ce que l'une a de commun avec l'autre et ce qui l'en distingue, et à savoir prendre les bonnes voies pour découvrir les plus cachées ».

C'est par une adhésion raisonnée, non par une soumission passive, que le parfait individu cher au chevalier de Méré opère son ralliement ; et il n'abdique nullement son droit à la critique.

C'est encore une marque d'un bon fonds d'esprit, de n'être abusé ni des modes, ni des coutumes ; de ne décider de rien à moins que de bien voir ce qu'on décide et de compter pour peu de choses l'autorité de qui que ce soit, quand on voit qu'elle impose, et qu'elle choque le bon sens ; ce n'est pas le moyen d'exceller que d'être toujours imitateur. Il faut travailler sur l'idée de la perfection... (1).

Et ailleurs :

L'honnêteté n'est point sujette aux préventions ; ce qui choque les gens bornés ne la surprend guère et les sentiments du monde ne l'empêchent pas de connaître la juste valeur des choses (2).

Si l'honnête homme — tel le Cléante de Molière — sait principalement

Du faux avec le vrai faire la différence,

c'est qu'il n'a point perdu l'acuité de sa vision : elle le distingue, précisément, des types d'humanité qui pourraient sembler analogues. « Il est plus éclairé, écrit Sorbière, que l'homme de bien, et il ne suit pas les seules lumières qui conduisent l'homme dévot. Il se laisse guider aussi aux clartés naturelles du bon sens et de l'équité, vers lesquelles il fait autant de réflexions que sur celles que la piété lui donne (3)... »

La déférence externe à l'usage accompagne, pour notre XVIIe siècle, l'individualité émancipée. Pour l'individualisme

(1) *Discours de l'esprit.*
(2) *Conversations du chevalier de Méré et du maréchal de Clerambaud.*
(3) *Relation, lettres et discours.* Paris, 1660, p. 320.

weimarien, c'est plutôt la perception intérieure des dépendances et des limites, qui fait partie intégrante d'une conscience autonome. Le « renoncement », condition et nécessité de tout développement, se trouve pour Gœthe au terme de l'individualisme : et l'on sait qu'il entend par là toute autre chose que l'abnégation, le mépris de l'action, la négation de l'effort ou la proclamation de l'universelle vanité. Son *Wilhelm Meister*, qui donne sous sa forme décousue l'essentiel des vues de Gœthe en matière sociale, aboutit à des conclusions où le renoncement semble la suprême conquête de l'individualisme ; la société idéale qui s'organise au troisieme livre des *Années de voyage* a mis au nombre de ses règles cette maxime : « Chacun de ceux qui veulent vivre parmi nous doit se limiter d'un certain côté, si, quant au reste, une certaine liberté lui est accordée. » Et l'effort de Faust vers l'absolu, le surhumain, ne trouve son couronnement qu'au jour où, sans rentrer dans les règles ou les dogmes dont il s'était affranchi, sans cesser de manifester une finalité immanente à lui-même, il est arrivé à ces suprêmes vérités.

Par cette limitation organique, l'individualisme échappe au reproche qu'on fait si souvent aux morales d'émancipation, d'énergie et de naturalisme. Il a en lui-même un élément qui le rend propre à la vie collective ; et de même, la plus haute solidarité résulte de ce qui fait le meilleur de sa valeur, le sentiment de la personnalité. Loin de mériter l'apostrophe *Væ soli* ou d'expier son autonomie par une impression de solitude morale, il se sent rattaché aux autres hommes par un lien définitif.

Comment l'individu conscient de ses forces éprouverait-il les sentiments de solitude et de détresse qui sont ordinairement liés à l'absence de foi en une cause première personnelle et extérieure au monde ? Cette conscience de son moi, cette complète et parfaite personnalité ne le rendent pas non plus dur et insensible à l'égard d'autres êtres, ne bannissent pas l'amour et la bienveillance de son cœur. L'idée même de perfection qui anime son activité entière fait qu'il projette son propre moi dans celui d'autrui... Peut-être ses affinités avec ses compagnons d'existence sont-elles d'autant plus étroites, sa sympathie avec leur destinée d'autant plus profonde qu'il est convaincu que leur sort, autant que le sien, dépend uniquement de leur effort individuel (1).

(1) G. de Humboldt, *Sur les limites de l'activité de l'Etat.*

§

Aristocratie ? Assurément, dans la mesure où ce qui est organisé et cohérent est plus apte à vivre et à durer que ce qui est amorphe et inconsistant, et peut, en conséquence, être considéré comme supérieur. Mais quelle erreur de voir, dans les ressources de l'individualisme ramené à sa vraie signification, l'apanage d'une caste ou le privilège de la fortune, un idéal réservé et accessible seulement aux plus intelligents ou aux plus volontaires, et, dès lors, un simple encouragement au pharisaïsme ! Les individualités conscientes, capables d'effort et résolues à ne pas déchoir, se trouvent partout. « Le peuple a ses aristocrates, de même que la bourgeoisie a ses âmes de la plèbe... Chaque province, chaque village, chaque groupement d'hommes est, dans une certaine mesure, ce que sont ses aristocrates ; et, suivant ce qu'ils sont, l'opinion est, ici, extrêmement sévère ; et là, elle est relâchée. Le débordement anarchique des majorités, à l'heure actuelle, ne changera rien à cette autorité immanente des minorités muettes (1). »

Ce n'est même pas la nature des activités, le champ de leur action ou l'étendue de leur influence qui permettraient de les soumettre à une hiérarchie : l'effort d'un illettré pour se rendre compte de quelques humbles réalités équivaut en dignité à la spéculation qui permettra à un savant de dépasser en quelque endroit la frontière du connu ; la discipline par laquelle, même loin de tout contrôle, un cantonnier ne laisse pas de faire sa journée de travail, n'est pas inférieure, dans son essence, à l'abnégation consciente d'un explorateur ou d'un marin. Cornélie, mère des Gracques, n'est pas plus « méritante » qu'une bonne femme qui mène à bien l'éducation de ses fils. Car c'est plutôt d'équivalence que d'égalité qu'il peut être question en pareille matière : le fonds des âmes et leur qualité profonde n'est pas en cause, puisque la morale individualiste suppose une tendance plutôt qu'un état, et considérerait dans les êtres

Plutôt ce qu'ils ont fait que ce qu'ils ont été.

Il a fallu la trouble émotion de Rousseau et ses griefs personnels pour ériger en doctrine le « Je te vaux bien » d'une âme ulcérée, pour croire possible de déterminer, d'après leur

(1) R. Rolland, *la Foire sur la Place*, t. II, p. 259.

sensibilité ou le degré de leur faculté instinctive d'apitoiement et de sympathie, la qualité essentielle des personnalités. D'une façon générale, on peut dire que Rousseau, en exaltant le « droit naturel » et en paraissant admettre un critère intrinsèque de la valeur des individus, abstraction faite de leurs actes ou de leurs efforts, a plutôt desservi la cause de l'individualisme ; bien loin de l'avoir promu à une fortune nouvelle, il a contribué à brouiller diverses notions qui s'y rattachaient et à le compromettre en le dénaturant ; et quelle que soit leur dette préalable à son égard, la doctrine d'un Gœthe ou d'un Emerson doit commencer par éliminer ses survivances rousseauistes possibles.

§

Le passage de l'esprit grégaire à l'esprit d'association ; le processus qui pousse à substituer, sur le plus grand nombre de points possible, le libre contrat, l'adhésion volontaire, l'entente délibérée, aux fatalités préalables de groupement, la tribu, la caste, le clan, la corporation, la secte, le sexe même et l'âge : il est permis de croire que c'est là, au fond, la caractéristique de ce qu'il y a, dans la civilisation de notre époque, de meilleur et de plus véritablement vivant. L'homme moderne tend à n'appartenir que sous un seul rapport à chacun des cercles sociaux où ses diverses activités s'alimentent et se fortifient : ses soucis professionnels et ses conditions d'existence ne doivent entraîner aucune coïncidence avec ses goûts artistiques ; ses besoins religieux, ses curiosités scientifiques, ses délassements sportifs, n'entendent plus avoir partie liée avec ses préférences politiques ou le jeu de sa sociabilité (1).

Or ce n'est que par une différenciation croissante des éléments psychologiques de la conscience et par une culture qui n'exagère pas le finalisme extérieur — c'est-à-dire par l'individualisme — que la simultanéité et l'interpénétration des groupes sont assurées. S'il arrive trop souvent que les associations sortent du rôle qui a motivé leur formation, si, par exemple, des œuvres charitables s'arrogent, dans leur recrutement et leur fonctionnement, un droit d'exclusion mondaine,

(1) Mais cette « interpénétration des groupes », qu'ont signalée nombre de sociologues, a-t-elle, comme cellule dernière, l'individu ou la famille ? On peut dire que la solution différente que reçoit cette question dans les sociétés du type américain et scandinave et dans les sociétés du type français se trouve au fond du problème même de l'associationisme.

et si des groupements artistiques manifestent avec ingénuité un fond de pharisaïsme moral, c'est le plus souvent par l'insuffisante libération de leurs membres à l'égard de notions qui n'ont rien à voir avec l'objet particulier qui est en cause. On pourrait ranger dans cette catégorie de phénomènes sociaux une foule d'abus où il est visible que, le but primitif qui a suscité un groupement ayant été perdu de vue, l'automatisme, l'initiative tyrannique de quelques-uns, et surtout le retour de l'esprit grégaire dénaturent le caractère de l'association : l'influence qu'on voit prendre à un journal sur son public rentre dans ce cas.

Il se peut assurément que l'effort de l'individu vers son autonomie morale aboutisse à le ramener en apparence aux croyances et aux gestes que paraissait lui commander, au début, l'exigence grégaire : pourquoi dès lors, dira-t-on, avoir prétendu l'écarter du bercail où le ramène un détour, et où il aurait pu ruminer en paix? Mais de tels retours ont précisément le caractère de consentement et de libre adhésion qui donne sa valeur à une association et que ne suppose pas l'automatisme du *statu quo ante*. Les grands mouvements religieux ou politiques, même quand ils semblent n'être qu'une levée en masse ou une poussée collective, supposent toujours à quelque degré la présence d'éléments qui pouvaient encourir, à l'égard de l'état antérieur de la communauté, le reproche d'individualisme. Parmi les organisateurs de 92, combien d' « hommes sensibles », de « sauvages », d' « égoïstes » de 1780! L'individualisme est à la base du soulèvement de l'Allemagne en 1813 et de la réorganisation de l'esprit public en Prusse. Et, pour des unités sociales moins étendues, les mêmes caractères se distinguent. « Quels excellents Berrichons nous ferons à cinquante ans ! » écrivait George Sand à un de ses amis, à une heure où elle-même n'éprouvait que gêne et que haine à l'égard des conditions provinciales d'existence faites à sa vingt-cinquième année. Et qui dira que chez M. Barrès — le « consentement à la province » n'ait pas plus de fraîcheur et de saveur que chez un simple « enraciné » lorrain : le circuit qui le ramène à Charmes ou à Vaudémont n'a-t-il pas commencé par un mouvement d'expatriation et de fuite?

Mais la preuve n'est plus à faire, en vérité, des affinités que l'esprit d'association n'a point cessé d'avoir avec l'individua-

lisme. S'il est vrai que ce mot a été principalement lancé par Tocqueville dans sa *Démocratie en Amérique*, et que la chose, pendant plus d'un demi-siècle, a paru un trait distinctif de la société américaine, il est significatif de noter que les États-Unis surprennent leurs plus récents explorateurs, de M. Paul Adam à M. Tardieu, par l'intensité de leur tendance à l'association : il semble même qu'une certaine part d'automatisme néfaste envahisse déjà le libre jeu de groupement qui a pendant longtemps pu combiner, associer et dissocier de mille manières une matière sociale extrêmement différenciée. Et ce n'est pas sans raison qu'on remarque que le patriotisme a toute la verdeur d'une association, non pas dans les peuples soi-disant « neufs » et dans les agrégats humains qui se trouvent depuis peu de temps dotés d'une frontière, mais aux époques de n'importe quelle histoire nationale où une sorte de consentement nouveau fait réitérer le contrat qui lie la majorité des concitoyens : encore ce phénomène suppose-t-il lui-même une suffisante autonomie morale des individus.

FERNAND BALDENSPERGER.

LE TRIMÈTRE

SES LIMITES, SON HISTOIRE, SES LOIS

(*Suite* [1])

—

§ I. — LE FAUX TRIMÈTRE DE V. HUGO

S'il n'y a pas de trimètres chez les classiques, il y en a apparemment chez les modernes, il y en a surtout chez les poètes d'aujourd'hui, et cela en vertu du mouvement d'affranchissement commencé par les classiques, interrompu au XVIIIe siècle, parce que les génies poétiques y ont manqué, repris par Chénier *et ses contemporains*, et ensuite par les romantiques et leurs successeurs.

La première circonstance qui a aidé à la formation du trimètre et en même temps le premier caractère qui distingue le vers moderne du vers classique, c'est le déplacement des accents mobiles. C'est un point dont le développement nous entraînerait un peu loin ; nous nous contenterons de dire ici — et notre affirmation est fondée sur des statistiques précises — que le type 3-3, employé au second hémistiche avec une prédilection marquée par Racine et les classiques, cède la place dans V. Hugo au type 2-4, qui, à cette place, facilite singulièrement le trimètre. En second lieu, si le déplacement de l'accent prépondérant atteignait 20 0/0 dans *Britannicus*, dans V. Hugo il atteint et dépasse le double : près de 45 0/0 dans *les Chevaliers errants*. Enfin les modernes ne répugnent plus, comme Racine, à mettre l'accent prépondérant au second hémistiche aussi bien qu'au premier.

Il s'en faut cependant que V. Hugo ait fait autant de trimètres qu'on lui en prête. Chez lui aussi il y a les faux trimètres, bien plus nombreux que les vrais, et qui sont, en réalité, des tétramètres. Nous avons dénoncé les faux trimètres en parlant des classiques, afin de montrer avec plus d'évidence combien la prétention d'en trouver partout était insoutenable ;

(1) Voy. *Mercure de France*, n° 280.

mais ce que nous avons dit des classiques, nous pourrions le répéter pour V. Hugo. Les faux trimètres sont tels pour les mêmes raisons, c'est-à-dire parce qu'ils ont une césure, *la césure*, dont on ne tient pas compte, sous prétexte qu'elle est très faible et qu'il n'y a point de « repos », mais sans laquelle pourtant le vers ne serait plus qu'une ligne de prose.

C'est surtout dans V. Hugo qu'on trouve, qu'on prétend trouver cette forme particulière de faux trimètres, contre laquelle il importe le plus de se tenir en garde. Car V. Hugo n'a pas seulement préféré, pour le second hémistiche, le type 2-4 au type 3-3; il a aussi singulièrement abusé à cette place du type 1-5, le monosyllabe étant rattaché par le sens au premier hémistiche, et voici des spécimens des faux trimètres qu'on prétend y voir :

Comme un usurier | met son or | sur une table.
Si Corneille | en trouvait un | blotti dans son vers.
Quoi ! | parce que je suis né | dans un groupe d'hommes...
Errait | ne voyant plus rien | qu'à travers un voile.

Ces vers, ainsi scandés, et c'est bien ainsi que les acteurs les disent, ne sont plus des vers, on ne saurait se lasser de le répéter, ou bien il sera loisible de dire également, par exemple :

Comme un usurier || comptant l'or | sur une table...
Si Corneille | en rencontrait, || blottis dans son vers.

ou encore :

Lorsque Corneille | en trouvait, | blottis dans son vers.

Et tout cela n'est pas autre chose que le rythme 7-5 ou 5-7, contre lequel nous guerroyons depuis le commencement. Que des métriciens qui travaillent dans l'abstrait, et n'ont jamais fait un vers, acceptent de tels rythmes, soit, mais des poètes ! Accordons-leur, s'ils veulent, que l'éducation de leur oreille est en avance sur celle de la nôtre ; mais nous leur contestons le droit de scander ainsi les vers de V. Hugo, par la raison que V. Hugo n'a jamais mis une syllabe atone à la sixième place, ni une enclitique proprement dite, un *e* muet, ni une préposition monosyllabique, et qu'il est infiniment peu probable qu'il eût accepté les rythmes qu'on lui prête.

Il est certain que le rythme de ces vers, tels qu'il les a faits, est tout de même fort contestable, et qu'il exige de nous une grande complaisance, un effort pénible pour conserver son

accent à la sixième syllabe à côté d'un autre qui est plus fort. V. Hugo va même plus loin : non seulement il nous fait mettre un accent sur une syllabe qui n'en devrait point garder, mais il nous oblige parfois à l'ôter à la syllabe qui devrait l'avoir, pour pouvoir l'attribuer à sa voisine :

Les mécontents
Ont fait rage ; | on n'a pas | pu s'arrêter | à temps.
Le grand-père | n'avait | pas d'accent | assez tendre...
Hélas ! | après avoir | vu l'aïeul | disparaître...

et cela depuis les premières œuvres, depuis *Cromwell* :

Car si tu ne l'avais | eue en état de veille...
Seul spectre qui ne soit | point sorti des tombeaux.

Sont-ce là des vers, c'est une question. Et pourtant la prétention du poète de conserver jusque dans ces vers la césure fixe ne saurait être douteuse, puisqu'il lui arrive parfois, même dans ses dernières œuvres, de faire des inversions, quand cela lui est possible, plutôt que d'affaiblir la césure outre mesure :

Monseigneur ! — Je vous veux | faire un destin plus large.
Sans Dieu je serais vil | plus que la bête immonde.
Eux que j'avais crus hauts | plus que les Apennins (1).

C'est exactement le même procédé que chez les classiques, seulement moins régulier. Il est évident que V. Hugo n'en éprouve pas le besoin au même degré. Or, on peut assurément critiquer la manie bizarre qu'il a prise de mettre des accents sur des syllabes qui n'en devaient point avoir ; mais il les y a mis. On peut le blâmer de couper en deux si fréquemment certaines expressions inséparables, comme *avoir l'air*, *prendre garde*, *on ne sait quels*, mais il l'a fait, et nous devons scander ses vers et tâcher de les lire comme lui-même les a faits ou a prétendu les faire. Après cela il est évident que les vers que nous citions plus haut ne seront jamais fameux. Du moins est-il certain que ce ne sont pas des trimètres.

§ 2. — LES ORIGINES DU TRIMÈTRE VÉRITABLE

Arrivons enfin au véritable trimètre, le seul qui garde

(1) Banville a eu moins de scrupules
Puisque rien ne peut vous retenir, même une heure (*Florise*, III, 1)
Et pourtant Banville non plus ne connaît pas les faux trimètres.

encore dans le vers une symétrie et par conséquent un rythme sensible à l'oreille. C'est celui dont nous avons cité tout à l'heure des prototypes, empruntés à nos cinq poètes classiques. Le plus remarquable, celui qui est le plus évidemment trimètre par l'exacte correspondance du fond et de la forme, c'est celui qu'on trouve dans *Suréna*, la dernière pièce de Corneille :

Toujours | aimer, || toujours | souffrir, || toujours | mourir.

Remarquons que ce vers a six accents. Or nous avons condamné tout à l'heure les vers à six accents. Mais il y a une grande différence entre celui-ci et les autres. Les six accents des vers que nous citions étaient de valeur égale. Ici ils sont groupés deux à deux, c'est-à-dire qu'il y en a trois seulement de principaux, et c'est pourquoi l'oreille, la nôtre du moins, sinon celle des contemporains, n'est pas choquée par le rythme de ce vers. Mais la conséquence, c'est que l'accent de la césure aussi n'est plus qu'un accent secondaire. Dans les autres exemples classiques, on peut encore forcer l'accent de la césure : ici on ne le peut pas, et l'exemple reste unique au XVII[e] siècle. On en fera d'autres pareils au XIX[e] siècle, et pendant longtemps, avant de savoir ce que c'est qu'un trimètre. Le jour où on comprendra que les accents secondaires ne servent à rien en cas pareil, et que celui du milieu, comme les autres, est absolument inutile, ce jour-là seulement on aura la notion pleine et entière du trimètre. Jusque-là le trimètre sera encore en formation, car rien ne se fait en un jour, sans transitions, sans évolution : les révolutions mêmes ne sont que des évolutions plus rapides, mais n'éclatent jamais sans préparations. C'est donc à la lente éclosion du trimètre que nous assistons dans l'œuvre de V. Hugo.

Le poète commença *naturellement* par ces vers à six accents dont nous venons de citer le prototype. Je dis *naturellement*, parce que c'était le seul moyen de conserver, en apparence au moins, une césure suffisamment forte. Et ainsi, pour enfermer plus de pensée dans son vers, il se plut à y juxtaposer, comme avait fait Corneille, trois idées, qui, dans la forme classique, auraient demandé au moins trois hémistiches, ou dont l'une peut-être aurait été rejetée. De là ces vers, souvent monosyllabiques, et qui parurent monstrueux aux adversaires

des romantiques. Les plus anciens paraissent être dans *Cromwell* (1827) et *Hernani* (1829) :

Il faut | qu'il marche ! || il faut | qu'il roule ! || il faut | qu'il aille !
Je suis | banni, || je suis | proscrit || , je suis | funeste.

En voici deux autres, de 1833, empruntés aux *Chants du Crépuscule* et au *Roi s'amuse :*

Les fleurs | au front, || la boue | aux pieds, || la haine au cœur.
Tout est | pour moi, || tout est | à moi, || je suis le roi.

Le nombre de ces exemples augmente progressivement dans les recueils successifs. Dans *la Légende des siècles*, il atteint et dépasse 5 o/o (1). En même temps la forme se modifie un peu, et devient moins raide : ces accents secondaires des premiers exemples, qui avaient pour but et pour effet de maintenir pour la forme la césure classique, s'affaiblissent progressivement. Déjà le quatrième de nos vers est fort allégé par cet affaiblissement. Aussi bien six accents ne sont pas nécessaires : ils allongent le vers outre mesure (2). Bientôt trois accents suffiront, y compris la rime, les autres n'étant plus guère sentis, souvent même plus du tout :

La nuit se dissolvait dans les énormes cieux,
Où rien ne tremble, | où rien ne pleure, | où rien ne souffre,
Faisait sortir l'essaim des êtres fabuleux
Tantôt des bois, | tantôt des mers, | tantôt des nues.
Le regard qui sortait des choses et des êtres,
Des flots bénis, | des bois sacrés, | des arbres prêtres.
Il vit un œil | tout grand ouvert | dans les ténèbres.
Or ce lion | était gêné | par cette ville.

Mais avons-nous le droit de scander ces vers comme des trimètres ? V. Hugo y affaiblit considérablement la césure, mais pas plus que dans les autres. Pas plus que dans les autres, il n'a cru pouvoir mettre à l'hémistiche un article, une préposition monosyllabique, un *e* muet non élidé. Il aime mieux faire une inversion, comme nous l'avons montré tout à l'heure pour des vers d'un autre type :

Or dans ce ciel, || où va | la nuit || se propageant

(1) Musset n'en a guère fait qu'un, et il est de 1841 :
Tantôt légers, tantôt boiteux, toujours pieds nus.
(*Sur la Paresse.*)

(2) Ce qui n'empêche pas que Becq de Fouquières, avec son système de notation musicale, est obligé de considérer *tous* les trimètres comme plus courts que les tétramètres !

et non *où la nuit va*. Il est certain que, pour lui, ces vers ont encore une césure, *la* césure.

Et il n'est pas seul dans ce cas. Les Parnassiens, après lui, ont encore affaibli la césure, dans le trimètre comme dans le tétramètre — cela semblait pourtant difficile, — mais ils ne l'ont pas supprimée complètement. Leconte de Lisle dira par exemple :

> Ils s'en venaient de la | montagne et de la plaine ;
> Il n'a rien dit que de | très vrai, le bon apôtre ;
> Et l'oiseau bleu, dans le | maïs en floraison ;

mais, pas plus que le Maître, il ne coupera un mot en deux. Une seule fois Banville s'y risqua :

> Ou je filais | pensivement | la blanche laine ;

mais il a corrigé le vers postérieurement. Et plus tard, Sully-Prudhomme, appréciant ce vers, y voyait encore simplement un enjambement du premier hémistiche sur le second. Aucun d'eux n'a donc eu la pleine notion du trimètre.

Pourtant, si nous avons pu soutenir qu'il n'y a point de trimètres chez les classsiques, dire qu'il n'y en a point chez V. Hugo serait un paradoxe un peu fort. Avec ce parti-pris d'exprimer trois idées dans un vers, comment n'aurait-il pas vu lui-même qu'il divisait son vers en trois? Il respecte la césure, c'est vrai, en l'affaiblissant, comme l'autre respectait la loi, en la tournant. Mais pourquoi la respecte-t-il ? Pour la forme, sans plus, et, il faut oser le dire, par timidité ! Il crée un rythme nouveau, mais il n'ose pas aller jusqu'au terme logique de sa réforme. Il s'entête à vouloir sauver les apparences. Les grands révolutionnaires sont parfois les gens les plus timides en dehors de leur objet principal. V. Hugo révolutionne le rythme, mais il respecte la césure, parce qu'il respecte la prosodie, superstitieusement, comme la grammaire, et l'on sait qu'il poussait le respect de la grammaire jusqu'au pédantisme. Il respecte la césure, comme il a toujours respecté les règles et les *conventions* de la rime, de l'hiatus et de la quantité ; mais si de tels vers sont encore des tétramètres extérieurement, au fond, et même pour lui, quoiqu'il n'en ait peut-être pas une idée bien nette, ce sont des trimètres.

Au surplus, nous pourrions bien conserver encore en scandant ces vers la division classique :

Or ce lion | était | gêné | par cette ville

et en faire des tétramètres de la forme 4-2-2-4, mais à quoi cela servirait-il ? Le rythme en serait il moins celui du trimètre, et pourrait-on faire sentir la césure ? Y aurait il à cela la moindre utilité ? Le cas n'est pas du tout le même que dans les faux trimètres de tout à l heure, où la suppression de la césure supprimerait le rythme, en faisant un vers boiteux :

Errait | ne voyant plus rien | qu'à travers un voile.

Pour rétablir le rythme, il importait de rétablir la césure, et d'obliger le lecteur à accentuer un peu la sixième syllabe. Et si l'on prétend que cela n'est pas possible, c'est donc que le vers ne vaut rien du tout. Mais ici rien de tel. Le rythme est très net, et l'addition de la césure classique, qui est de pure forme, n'y changerait absolument rien. C'est pourquoi, avec cette réserve que ni V. Hugo ni ses successeurs n'ont conçu exactement le trimètre, nous pouvons scander leurs vers comme les trimètres des contemporains.

§ 3. — FORMATION DU TRIMÈTRE DÉFINITIF

Cela dit, reprenons l'histoire du trimètre. Victor Hugo avait voulu sauver les apparences. Il ne sauva rien du tout. Le mouvement commencé devait nécessairement s'achever, et s'acheva. Le poète était resté à mi-chemin de son œuvre ; d'autres la terminèrent. Mais il y eut, comme nous l'avons dit, plusieurs étapes. C'est d'abord Laprade — on ne s'attendait guère à voir Laprade en cette affaire, — Laprade, lui qui repousse absolument la pratique du trimètre, c'est Laprade, qui ose écrire ce vers, lequel n'était point indispensable pour respecter la parole sacrée :

« Donne, a-t-il dit, et *que* je boive. » Elle s'avance...

On le trouvera dans *la Samaritaine*, un des *Poèmes évangéliques*. C'est l'*e* muet de La Fontaine qui réapparaît enfin. Il mettra encore du temps à s'imposer définitivement. En attendant, Banville écrit, en 1856, dans *le Beau Léandre :*

A ma famille? | Si j'en ai, | je n'en ai guère.

Puis c'est Baudelaire qui écrit, l'année suivante :

A la très belle, | à la très bonne, | à la très chère.

Il serait peut-être intéressant de savoir qui a osé, le premier, joindre les deux moitiés de l'élément central par un mot unique, et remplacer enfin le faux tétramètre 4-2-2-4 par le trimètre pur et définitif On pourrait croire que le plus ancien exemple est de Villiers de l'Isle-Adam, dans ses poésies de jeunesse, parues en 1858. On y trouve ce vers :

La pauvreté, | squelette sombre | aux yeux funestes.

Mais il n'est pas sûr que, dans la pensée de l'auteur, ce fût un trimètre ; il pouvait y avoir là simplement une césure à l'italienne, ce qu'on appelle quelquefois césure enjambante, où la syllabe muette non élidée compte dans le second hémistiche, suivant une prosodie dont on trouve quelques exemples au moyen âge, ainsi que chez certains poètes contemporains (1).

L'exemple de Villiers n'est donc pas caractéristique. Faut il avouer que nous avons trouvé notre exemple le plus ancien dans les *Poésies nouvelles* de Mme Blanchecotte, parues en 1861. Non contente d'avoir écrit ce vers :

Elle était belle, *elle t'aimait*, elle est passée,

suivant une prosodie déjà connue, elle a osé risquer celui-ci :

Il me faut l'air *et l'infini*, le libre espace.

Après tout que risquait-elle ? A considérer les choses en elles-mêmes et sans parti-pris, il est bien certain que le second vers s'éloigne encore moins de la forme classique que le premier, car la sixième syllabe y a du moins un léger accent qu'elle n'a pas du tout dans l'autre.

Enfin, en 1866, parut, dans *les Exilés*, le livre préféré de Banville, le vers fameux déjà cité, qui est daté de juin 1861, peut-être après la lecture du livre de Mme Blanchecotte :

Cette quenouille, chaude encor de mon haleine,
Où je filais | *pensivement* | la blanche laine.

(1) Elle appelle la som | bre danseuse qui rôde.
H. DE RÉGNIER.

On en trouve un exemple inattendu dans le premier texte de *Qaïn*, en tête du *Parnasse contemporain* de 1869 :

Et voilà,
Plus haut | que ce tumul | te vain, | comme il parla.

Mais Leconte de Lisle a corrigé son texte, comme Banville. Il n'a pas vu que ce vers est beaucoup mieux rythmé en réalité qu'une foule d'autres qu'il a maintenus. Toutefois, ce n'est pas un trimètre.

Malheureusement Banville, nous l'avons dit, n'a pas même eu le courage de soutenir ou de garder son opinion. Ce vers si discuté, approuvé en définitive par la plupart des jeunes poetes, admis ou du moins toléré même par Sully-Prudhomme, sinon comme *trimètre*, au moins comme spécimen d'enjambement, ce vers révolutionnaire, non seulement Banville n'en a plus fait de pareil, mais il l'a condamné lui-même, puisqu'il l'a corrigé dans l'*édition définitive*. Condamnation sans appel, car le poète, grand correcteur devant l'Eternel (M. Rostand et M. H. de Régnier devraient bien l'imiter), a expressément recommandé de ne plus imprimer ses œuvres que d'après l'édition définitive, et sans y introduire *aucunes variantes*. Le vers se lit ainsi maintenant :

> Où je filais *d'un doigt pensif* la blanche laine.

Je ne sais s'il y a beaucoup gagné, cela pourrait se discuter; en tout cas ce n'est pas pour le rythme, qui est exactement le même. Banville s'est repenti sans doute de s'être écarté des traces de son « Maître » (1); et tous les poètes contemporains qui ont tenu à se rattacher directement à V. Hugo ont eu les mêmes scrupules. Mais les poètes plus jeunes, surtout ceux qui trouvaient que « ce mancenillier leur faisait trop d'ombre », n'ont pas hésité à se montrer conséquents en adoptant franchement le *trimètre* pur, avec suppression complète de la césure médiane :

> Elle remit | nonchalamment | ses bas de soie,

dit Richepin, suivant de très près le vers de Banville; et ceci produit un heureux effet d'imitation. Mais ce rythme est si familier désormais à nos oreilles qu'il n'est pas même nécessaire d'avoir un effet particulier à produire pour l'employer, et on peut dire qu'il est aujourd'hui d'usage courant :

> Que vous et moi | nous aurons fait | le même rêve.....
> Et je croyais | ingénument | que je t'aimais.
>
> J. LAHOR.
>
> Nous courions dans le parc, joyeux, parmi les mauves,
> Les blancs muguets, | les iris bleus, | les renoncules.
>
> F. GREGH.

(1) Alors pourquoi écrit-il des vers tels que celui-ci :

> Qu'elle est svelte ! Mais sait-on jamais comment on
> Deviendra? (*Le Baiser.*)

Cela n'est plus ni trimètre, ni tétramètre, c'est de la prose.

§ 4. — LA CÉSURE DU TRIMÈTRE

La nature du vrai trimètre étant ainsi bien déterminée, il ne reste plus qu'à en chercher les lois.

Et d'abord, la césure classique disparaissant, y en a-t-il une autre, et où est-elle? ou y en a-t-il deux? On peut trancher cette première question par une nouvelle comparaison avec le latin.

La césure de l'hexamètre, ne pouvant se mettre au milieu des vers, puisqu'elle doit suivre un temps fort, s'en met du moins le plus près possible : elle ne peut donc être qu'au troisième ou au quatrième pied. En principe, elle est au troisième, le rythme étant marqué suffisamment à la fin du vers par la combinaison spéciale qui lui est propre. Mais il arrive aussi quelquefois que la césure est au quatrième pied, malgré le voisinage de la *fin de vers*. En ce cas, la première partie du vers est un peu longue pour être absolument libre; c'est pourquoi une césure secondaire se met presque toujours au second pied pour soutenir l'autre.

Il se produit en français quelque chose d'analogue. Le trimètre a aussi une césure, *la* césure, qui se met dans la seconde moitié du vers et non dans la première, par la même raison qui explique la prédilection de Racine pour la forme 3-3 à cette même place : c'est à la fin du vers qu'il importe le plus que le rythme soit nettement marqué, non seulement pour souligner la rime, mais parce que la fin du vers, du second surtout, renferme souvent les éléments les plus essentiels de la phrase; or, c'est par l élément le plus court que le rythme est marqué avec le plus de netteté (1).

La place de cette césure sera donc marquée par un accent fort sur la huitième syllabe. Mais, en même temps, et par un procédé analogue à celui du latin, une césure de soutien aura sa place marquée le plus souvent par un accent fort sur la quatrième syllabe.

(1) Ceci paraît en contradiction avec ce que nous avons dit des classiques, qui mettaient l'accent prépondérant du vers dans le premier hémistiche, quand il n'était pas à la césure, mais presque jamais dans le second :

Non, je ne puis; tu vois mon trouble et ma faiblesse.

Mais la contradiction n'est qu'apparente, car repos n'est pas césure. Dans les vers de cette forme, il y a toujours un accent à la césure médiane, et le rythme de la fin du vers est toujours très nettement marqué. Au contraire, dans le trimètre pur, il n'y a plus d'accent sur la sixième syllabe, et pour que le rythme de la fin du vers soit nettement marqué, il faut absolument que la césure s'y trouve.

Le vers sera ainsi partagé en trois parties égales, et le rythme, 4-4-4, en sera parfaitement simple pour l'oreille. Ainsi, à côté de la circonférence à centre unique, la géométrie dessine l'ellipse à double foyer, d'une symétrie un peu moins simple, mais incontestable.

Toutefois, si le trimètre était réduit à la forme un peu sèche et rude que lui donnent les vers monosyllabiques de V. Hugo, son emploi serait fort restreint. Mais lui aussi, comme le tétramètre, s'est assoupli, encore qu'il n'ait pas la souplesse du tétramètre, puisqu'il n'admet pas les substitutions et les équivalences, lui aussi est capable d'une certaine variété de formes. Cela tient surtout à ce que *la* césure, d'origine plus récente que celle du tétramètre, n'est pas soumise à des règles si rigoureuses. Il n'est pas indispensable que l'*e* muet s'y élide sur le dernier élément ; on peut se contenter ici de la césure à l'italienne ; et voici, dans cette forme, les trois stades du trimètre. Premier stade :

On s'adorait | d'un bout à l'au|tre de la vie.

Le frais myosotis se souvenait ; les roses
Cherchaient ses pieds | avec leur lè|*vres* demi-closes.

Et le démon | reprit son œu|*vre* sous les voiles,

Sire Olivier | arrache un or|me dans la plaine.

Ces exemples sont tirés de *la Légende des Siècles*. En voici de Leconte de Lisle, second stade, avec l'accent du milieu encore plus faible :

Que sous la pluie | et sous les as|tres éclatants...

Prends garde à toi, | si tu n'écou|tes ma prière.

Par coups de foudre | et par rafa|les emporté.

Et voici enfin des trimètres purs, de Samain :

Dans un parfum | d'héliotro|pe diaphane.

Oh ! quels doigts fins viendront dénouer les amarres,
Un soir, parmi | la chevelu|re des roseaux ?

§ 5.— LA CÉSURE SUBSIDIAIRE ET LE TRIMÈTRE 3-5-4

Il est bien évident que ce qui est possible pour la césure principale l'est, à fortiori, pour la césure subsidiaire :

Le sourcil chau|ve, l'œil profond | et diligent

Et le menhir féroce, où le soir, à la brune,
Le chat sauva|ge vient frotter | son dos hideux.

Pas une vil|le n'a dressé | son pont levis (1).

Ces vers sont de *la Légende*. Mais, pour V. Hugo, cette pratique est moins commode à la première césure, en vertu de l'obligation qu'il s'impose de mettre en pareil cas un monosyllabe à la suite de la muette. L'inconvénient est moindre pour les poètes de la génération suivante, et il n'existe plus du tout pour les contemporains. En voici des exemples de Leconte de Lisle :

Comme des spec|tres, nous errons | à la lumière.

Que je te traî|ne par les pieds et les cheveux.

Il va sans dire que le procédé peut s'employer aux deux césures simultanément. Voici encore des exemples de Leconte de Lisle :

La voici mor|te. Que l'abî|me l'engloutisse.

La queue en cer|cle, sous leurs ven|tres palpitants.

Mais il y a mieux. La césure de soutien peut se traiter beaucoup plus librement que la césure principale. On peut y compter l'*e* muet dans le premier élément, ce qui est la césure lyrique du moyen âge, et cela est beaucoup plus commode pour V. Hugo que de le compter dans le second :

Heureux d'être, | joyeux d'aimer, | ivres de voir.

Les ours au crâne plat, les chacals convulsifs
Sont féroces ; | l'hyène infâme | est implacable

Femme grosse, | vieillard débile, | enfant qui tette.

Ils combattent, | versant à flots | leur sang vermeil.

Et enfin, avec muette à la suite du second élément :

Ils se battent | — combat terri|ble — corps à corps.

Dansez, peuples ! | J'ai deux royau|mes dans ma main.

De Leconte de Lisle maintenant :

Ni les aigles, | ni les vautours | ne mangeront
Ma chair, ni l'ombre aussi ne clora mon œil cave.

Mes prophètes | sont très savants, | et j'ai trois dieux
Très puissants, pour garder mon royaume et ma ville.

(1) Ce traitement de l'*e* muet ne rappelle-t-il pas un peu la césure trochaïque des anciens ?

Et voici le trimètre pur, dans Samain :

L'heure passe, | comme une fem|me sous un voile.

On remarquera toutefois que, dans ces derniers vers, il serait tout aussi loisible de compter la première muette dans le second élément. On aurait ainsi le type 3-5-4, qu'on peut considérer comme une variante du type normal, dont il ne diffère pas sensiblement, surtout quand la quatrième syllabe est atone, ce qui est le cas ordinaire. Les classiques nous en ont fourni le prototype :

N'avait-on | que Sénèque et moi | pour le séduire?
Ai-je donc | élevé si haut | votre fortune...?

Et V. Hugo a écrit, *avec des virgules :*

Ils en sont | à l'A,B,C,D | du cœur humain ;

il a cru sans doute que s'il eût écrit *abécédé*, le vers eût été complètement changé! Idée bizarre! Singulier respect de la forme extérieure! Voici enfin le rythme pur :

Qui ridaient | en s'élargissant | l'eau solitaire.
Le soir tombe | ainsi qu'une plu|me de colombe,
Léger, en tournoyant lentement dans l'azur.

F. GREGH

On a fait aussi la troisième syllabe muette, et, de proche en proche, on a essayé d'autres coupes encore plus libres, en remplaçant la césure de soutien par un accent quelconque. On a ainsi en quelque sorte un vers de huit syllabes aux accents mobiles suivi d'un élément de quatre. Cela n'est pas insoutenable. C'est ainsi que le vers primitif de huit syllabes, qui avait une césure fixe aux origines de la poésie française, s'est promptement libéré. Il est vrai qu'il avait la rime, ou l'assonance, et celui-ci ne l'a pas. On peut juger de l'effet par les vers suivants;

La gloire | que vous poursuivrez || par les chemins,
Laisse-moi te parler longuement, sans te voir,
Dans l'ombre | où tes yeux | élargis || luisent à peine.

F. GREGH

En voici même un exemple de Banville, sans doute le seul :

Comme un noyé blême | à qui nul || ne tend la perche.

Mais est-ce bien ainsi qu'il faut le scander? Il serait bon

sans doute de n'user de ces rythmes subtils qu'avec beaucoup de précaution et de mesure. Encore ferait-on peut-être aussi bien de s'en abstenir. Du moins on voit ce qui les différencie encore des faux trimètres que nous avons dénoncés : tous ont un accent sur la huitième syllabe, à défaut de la sixième. C'est le point capital ; c'est ce qui permet au rythme de demeurer encore sensible, malgré toutes les libertés que prennent les poètes dans le reste du vers.

§ 6. — NÉCESSITÉ DE L'ACCENT SUR LA HUITIÈME SYLLABE

Est-il donc impossible de toucher à cette huitième syllabe? Probablement, du moins quant à présent. Il semble cependant qu'on y ait mis quelquefois la césure dite lyrique, c'est-à-dire tombant sur une muette. Peut-être pourrait-on scander, avec césure principale à la quatrième syllabe :

> Le duel reprend. | La mort plane, | le sang ruisselle.

Peut-être même pourrait-on aller jusqu'à dire :

> Le duel reprend. | La mort plane, | (et) le sang ruisselle,

et admettre que *et* ne supprime pas la césure (1). Mais comme V. Hugo ne supprime jamais la césure classique, et que les mots qui viennent après en pareil cas doivent en principe avoir de l'importance et pouvoir être soulignés, ce qui est le cas ici, il est probable qu'il vaut mieux scander en accentuant fortement le mot *mort*, pour mieux mettre en relief le mot *plane* :

> Le duel reprend. | La mort | plane, | le sang ruisselle,

et cela fait un tétramètre.

On ne sait pas trop non plus comment scander les vers suivants de Leconte de Lisle, qui ont à peu près la même coupe, sous les trois formes qu'elle peut prendre :

> La soif de l'or | et du meurtre | les assembla.
> Des cassolet | tes où l'ambre | qui fume encor...
> Le temps passe. | Dans la pourpre | de l'Occident.

Deux césures à *e* muet dans le même vers, c'est beaucoup. Mais sont-ce des trimètres ou des tétramètres? Pour Leconte

(1) Il y a quelque chose d'analogue en latin :
Omnis spes Danaum, | *et* cœpti fiducia belli.

de Lisle c'étaient des tétramètres. Au surplus, le rythme de ces vers n'est pas extrêmement satisfaisant. Ces formes sont d'ailleurs fort rares chez Leconte de Lisle; peut-être n'en trouve-t-on de telles que dans les *Poèmes tragiques*. Voici encore un exemple de Verlaine, qui est célèbre :

> Son regard est pareil au regard des statues,
> Et pour sa voix, lointaine, et calme, et grave, elle a
> L'inflexion | des voix chères | qui se sont tues :

Des effets de ce genre sont fort difficiles à réaliser, et doivent être très rares. Mais ici même il y a encore un accent sur la sixième syllabe, et l'effet ne serait pas le même du tout s'il n'y en avait point : c'est autant un tétramètre qu'un trimètre.

Quelques poètes ont été encore plus loin et semblent avoir essayé de mettre l'octosyllable libre après l'élément de quatre syllabes, au lieu de le mettre avant :

> Où fermentait | l'or des pourritures fécondes.
>
> SAMAIN.

Ceci revient à 4-5-3. Mais que ce rythme offre donc peu de sécurité à l'oreille! Ici même il faut faire effort pour ne pas tomber dans le type 5-7. On se demande même s'il ne vaudrait pas mieux supposer un accent sur *des*, pour en faire un tétramètre. Impossible, dira-t-on. C'est donc que le vers est mal fait, ou que du moins son rythme n'est saisissable que pour des oreilles spécialement conformées. Nous en dirons autant de ces vers :

> Et comme le héros dans la forêt magique,
> Le front levé, | nous écouterions la musique.
>
> F. GREGH.

Tout cela est fort contestable. Et il semble bien qu'on puisse poser en principe que *quand la sixième syllabe du vers n'est pas accentuée, il est à peu près indispensable que la huitième le soit.*

Et en effet, si la huitième ne l'est pas, il y aura presque nécessairement un accent sur la neuvième ou sur la septième. Examinons ces deux hypothèses.

Si la neuvième est accentuée, le seul rythme qui paraisse admissible pour l'oreille est le rythme 3-6-3 ; or, nous savons que l'oreille décompose fatalement un élément de six syllabes ;

donc ce rythme n'existe pas. Ce vers de *la Samaritaine* :

> En pensant | que c'est avec ce ges | te, le même,

est plein d'harmonie, mais ce n'est pas un vers. Ce ne serait un vers que s'il y avait un accent sur la sixième syllabe, et alors ce serait un tétramètre. On peut donc poser encore en principe que, *quand la neuvième syllabe d'un vers est accentuée, il est indispensable que la sixième le soit aussi, et que le vers soit un tétramètre.*

Seconde hypothèse : c'est la septième syllabe qui est accentuée. Nous retombons alors dans le rythme boiteux 5-7, auquel notre oreille répugne manifestement, autant qu'à 7-5. En voici un de Rodenbach, avec une diérèse qui n'est pas pour aider au rythme :

> O leurre de ce miroir | artificiel.

Ce n'est pas que ce rythme en lui-même soit inadmissible. Le moyen âge l'a connu (1), mais il ne le mélangeait pas avec les autres, et tout est là. Nous aussi nous admettons, avec l'agrément supplémentaire de la rime, le croisement des vers de sept et cinq syllabes dans le quatrain. On en trouvera des exemples dans les *Odelettes* et dans *Nous tous*, de Banville, dans *les Noces Corinthiennes* d'A. France, dans une sérénade de *Severo Torelli*, dans *les Marches Touraniennes* des *Blasphèmes*, plusieurs dans *les Lèvres et le Secret* de Maurice Magre, etc. On trouve le même mélange en sizains dans *la Dernière chanson* de L. Bouilhet, dans *le Miracle de saint Nicolas*, de Gabriel Vicaire :

> Toc, toc, toc, ouvrez, ouvrez,
> A de pauvres égarés
>   Qui cherchent un gîte.
> L'orage nous a surpris
> Et nous voilà bien marris :
>   Toc, toc, ouvrez vite.

Ce rythme assurément est un peu difficile dans un grand vers, mais si l'oreille était prévenue, elle pourrait peut-être s'y accommoder. Ce qui est choquant pour elle au dernier degré,

(1) Ainsi que les rythmes 8-4 et 4-8, qu'on trouve dans *la Chirurgie provençale* de Raimond d'Avignon. Voir les articles de M. A. Thomas dans *Romania*, X et XI.

c'est son intrusion brusque au milieu d'alexandrins, dont il contredit violemment le rythme normal.

L'éducation progressive de l'oreille peut assurément nous préparer à des rythmes plus subtils que ceux que nous goûtons aujourd'hui, qui sont déjà plus subtils que ceux que goûtaient les classiques. Un jour viendra-t-il où l'alexandrin sera complètement dénué de césure fixe, cela n'est pas absolument impossible à priori : il arriverait à l'alexandrin ce qui est arrivé à l'octosyllabe à l'origine; pourtant, cela est infiniment peu probable. En tout cas nous n'en sommes pas là. Un assemblage quelconque de douze syllabes ne saurait suffire aujourd'hui à faire un vers, malgré l'exemple de Verlaine, qui a été funeste. Que les vers sans césure de Verlaine eussent un rythme pour lui et pour quelques-uns de ses lecteurs, il faut bien le croire, mais si ce rythme reste latent, ou n'est perceptible que pour des oreilles infiniment subtiles, pour le commun des lecteurs, même délicats, c'est comme s'il n'existait pas. C'est donc en vain qu'on a prétendu fonder une poétique nouvelle sur la pratique de Verlaine. Il est douteux que ce soit même la poétique de l'avenir.

Voici un exemple de M. H. de Régnier qui montrera par leur rapprochement la différence qu'il y a entre les trois types de vers, classique, moderne, et... futur :

Dans la glaise, fais-moi pareil au vieux Silène,
Ivre, et comme lui barbouillé de lie, et prends
La terre la plus rouge et la plus savoureuse.

Le troisième vers a une césure classique, le premier une césure moderne ; le second, avec ses deux césures après la première syllabe et la dixième, n'a plus de rythme du tout, du moins pour l'immense majorité des lecteurs. En réalité, c'est un vers du type 5-7, mais ce n'est pas un trimètre acceptable.

§ 7. — CONCLUSION

Je pense que nous pouvons conclure cette étude sur le trimètre par ces deux principes généraux :

Tout vers à qui l'accent de la sixième syllabe est indispensable pour que le rythme en soit saisi est un tétramètre, et par suite :

Un vers ne peut être qualifié trimètre que quand la sixième

syllabe est ou peut être absolument atone, sans que le rythme en souffre.

En attendant qu'un grand poète vienne nous imposer des rythmes nouveaux, que les poètes se contentent de ces deux-là : ils ne sont point épuisés. Et puis, avant d'en chercher d'autres, qu'ils imposent d'abord le trimètre régulier à beaucoup de gens qui refusent encore de l'accepter ; car il y a encore des résistances. Elles sont d'ailleurs un peu surprenantes ; car enfin on ne saurait reprocher à ce vers de manquer de rythme ; et que peut-on demander de plus à un vers? On lui ferait plutôt le reproche contraire, s'il n'était assoupli par l'emploi des syllabes muettes, et surtout s'il se répétait trop souvent. Nous avons vu que, dans V. Hugo, sa proportion sur l'ensemble ne dépasse pas 5 0/0. Dans cette proportion, il rompt heureusement la monotonie du tétramètre.

On peut d'ailleurs l'employer plus fréquemment, surtout pour produire certains effets. Voici un curieux sonnet de Samain, dont tous les vers, sauf un ou deux, sont des trimètres réguliers :

CONFINS

Dans l'ombre tiède, où toute emphase s'atténue,
Sur les coussins, parmi la flore des lampas,
L'effeuillement des heures d'or qu'on n'entend pas...
Vibrer ainsi qu'un son d'archet qui diminue.

S'affiner l'âme en une extase si ténue ;
Jouir son cœur sur une pointe de compas ;
Tenter parmi des flacons d'or d'exquis trépas ;
Ne plus savoir ce que sa vie est devenue...

Se retrouver et puis se perdre en des pays,
Et des heures, en des pianos inouïs,
Faire flotter comme du silence en arpèges ;

Dans les parfums de la fumée aux lents manèges,
Jusqu'à son cœur et par ses yeux évanouis,
Sentir tomber des baisers doux comme des neiges (1).

Dans ses *Modestes observations sur l'Art de versifier*, Clair Tisseur, après avoir cité quelques vers de lui-même, écrits dans ce rythme, ajoute ceci, qui s'applique beaucoup mieux aux vers

(1) Cf. *Langueur*, de Verlaine, dans *Jadis et Naguère*, et aussi Cl. Popelin, *Poésies complètes*, p. 344, et R. de Montesquiou, *les Chauves Souris*, LVI. L'exemple le plus ancien du trimètre employé seul chez les modernes paraît être dans une pièce, d'ailleurs assez médiocre, de Ch. Coran, *Dernières élégances* (1869), dix-huit vers (*Œuvres*, éd. Jouaust, t. III, p. 7.)

de Samain : « Ce rythme est très musical, et comme détrempé de langueur divine. Ce balancement trois fois répété à chaque vers donne la sensation d'un bercement très doux, que ne connaîtra jamais l'alexandrin coupé à 7. » Mais il ajoute fort justement que des pièces de ce genre doivent être très courtes. Et en effet la monotonie en serait promptement insupportable ; cela ne convient d'ailleurs qu'à l'expression de sentiments, ou plutôt de sensations très raffinées, très subtiles, sur lesquelles on ne saurait appuyer longtemps. Il est trop évident que le vers essentiel, le vers fondamental de la poésie française, reste toujours le tétramètre, tel que les modernes l'ont fait, c'est-à-dire avec la souplesse que lui donne l'affaiblissement nécessaire de la césure classique, autrement dit avec trois accents intérieurs, dont le second est fixe, sans être pour cela plus important que les autres. Le trimètre s'y mêlera à doses différentes, suivant les goûts personnels des poètes, mais toujours avec un prompt retour au rythme normal, au rythme essentiel, pour que l'oreille y retrouve repos et sécurité.

PHILIPPE MARTINON.

MUSIQUE DE MOZART

—

Je voudrais enchâsser, dans des vers très menus,
La grâce attendrissante, enfantine, et parfaite
De ta musique bleue : tes traits vifs et ténus
Qu'ourlaient au clavecin de jolies mains fluettes,

Tes rondos si pressés, les douces sérénades,
Les duos aux bosquets, et ce bon Figaro,
Qui régalait si bien les donzelles d'aubades,
Mais, devenant époux, ma foi, devient un sot.

En sa robe à paniers, la petite princesse
Saluait gravement le marquis de brocart :
C'était le menuet, sous l'œil des chanoinesses,
Avec ses violons, ses lustres, et son fard.

Dans les salons, et dans d'immenses galeries,
Le parquet trop ciré reflétait le plafond,
Les Amours de Boucher, toutes les mièvreries
Que Vénus offre ainsi qu'un bonbon clair qui fond ;

C'est un ciel faux, très peu nature....... un ciel de lit,
Mais les petits seigneurs qui dansent aux musiques
Ne voient pas qu'elle est nue, qu'elle aime, et que, la nuit,
Eros, l'archer mutin, tend son arc diabolique.

Sur le gravier royal, et dans les cours dallées,
S'arrêtaient en piaffant de grands carrosses peints ;
Aux glaces s'allongeaient les lointaines allées,
En miniature, avec l'infini du jardin......

Ta musique, Mozart, en sa candeur divine,
Roucoule, et perle un trille ou de brefs triolets;
Sur un sol, imprégné de tristesse mutine,
Chérubin saute, avec des ailes d'angelet.

Puis, voulant imiter la danse des derviches,
L'Alla Turca bondit en plaquant ses accords;
Ailleurs la Polonaise, à la mode d'Autriche,
Fait rêver de palais enguirlandant leurs ors.

Mais je préfère à tout les variations
Eternisant auprès du thème leurs caresses,
Où nous sentons encor chanter ta passion
Pour tes jeunes amies en catogans ou tresses :

Le clavecin jaseur, aux multiples pédales,
Tintait de ce mignon « Vous dirai-je, Maman? » :
Les oiseaux se taisaient, et, dans la blanche salle,
Un groupe bocager sonnait l'heure en tremblant;

« Vous dirai-je, Maman? », c'est un frisselis d'ailes,
C'est le ruban qui bouffe, et le geste câlin,
L'enfant qui s'enfouit aux robes maternelles,
Et tout auprès, jappant, le museau d'un carlin;

« Vous dirai-je, Maman? », c'est la glace à guirlande,
C'est le volant plumeux de la sœur au jardin :
Un singe qui grimace, et grignote une amande,
Grimpé sur la bergère, effare le serin.

Il flottait sur la vie comme un goût de bonbon,
Mais on pleurait déjà sur la Clarisse anglaise;
La cascade, au rocher, mouillait le massif rond :
Déjà, l'on désertait le parc à la française.

C'était très tendre, et pas encor bien romantique,
Un temps de mouchoirs fins et de pleurs dans les yeux,
Et près des clavecins, beau maître de musique,
Tes jours se déroulaient dans l'odeur des cheveux ;

Tu répandais ton cœur comme un nœud qu'on délie,
Ton cœur riche, si lourd qu'il fallait l'exprimer :
Sans jamais succomber à la mélancolie,
Tu fus tendre toujours et tu ne sus qu'aimer.

Même aux jours où ta vie n'était plus de la joie,
Des souvenirs charmants te consolaient un peu,
Et, pour avoir vécu dans le bruit de la soie,
Virtuose entouré, tu devais être heureux ;

Car les dames t'avaient baisé dans les salons,
Si l'évêque à Salzbourg te fit subir sa morgue,
Puis, bien qu'on t'imagine avec un violon,
Petit Mozart, tu te haussais parfois sur l'orgue.

Tu n'étais pas charmé par l'église gothique,
Mais, lorsque tu rêvais en jouant le Sanctus,
En essaims beaucoup plus amoureux que mystiques,
Les Anges s'approchaient des Amours de Vénus.

Quand l'orgue, sous tes doigts, disait : « Que je vous aime ! »
A l'amie de seize ans qui priait dans le chœur,
Tu savais bien que ce n'était pas un blasphème
De dire à Dieu : « Voyez, je vous offre mon cœur. »

Tu pensais que la messe est une chose exquise,
Quand un chant inspiré s'élève « Amoroso » ;
Tu rêvais des jardins, et du souffle des brises,
Et tes traits s'élevaient comme de vives eaux !

Dans le lointain, l'encens entourait les autels
Où les rayons dorés des éclairs se déchaînent :
L'extase embrasait l'air, et, montant vers le ciel,
Le vent dans l'orgue avait une douceur païenne......

Et, savourant sans fin l'afflux du sang qui monte,
Toi, tu cherchais l'amour en fuyant le plaisir,
Et, n'ayant pas connu ses remords et sa honte,
Tu mourus consumé d'un éternel désir !

Voilà pourquoi tu plais à nos âmes nerveuses,
Mozart, toi dont le cœur a vibré sans repos :
Nous voulons maintenant, las des lunes rêveuses,
Que l'Art soit un serpent glissant sous notre peau.

Nos rêves sont déçus par l'élan romantique ;
Les sanglots et les cris d'amour nous étouffaient :
Toi, tu fus jeune, et nous voulons que ta musique
Caresse nos ennuis avec des doigts parfaits.

Nous comprenons enfin, nous désirons unir
Ton nom frais et brûlant à celui de Racine;
O Mozart, nos cœurs las ne veulent plus souffrir :
Donne-nous de la joie minutieuse et fine !

ANDRÉ LEBLANC.

LE THÉATRE JAPONAIS MODERNE

Un des lieux communs où la Critique se complaît — banalité chère aux diseurs de riens, Pécuchets du feuilleton ou Prudhommes de l'enseignement, truisme que les « pions du Beau » se repassent avec une infatigable ardeur, propagent comme la plus essentielle vérité — c'est l'apophtegme qui déclare l'âme humaine pareille à elle-même dans toutes les races, dans tous les temps et dans tous les pays.

Flaubert s'indignait contre cette idée imbécile qui ne tient compte ni du climat, ni des mœurs, ni du costume, ni des dogmes religieux dans le mécanisme de nos sentiments ou de nos opinions. Par contre, Voltaire, le Voltaire qui fit *Zaïre* et *Mahomet*, le Voltaire maniaque de tragédie achromatique et sentencieuse, n'en était pas médiocrement infatué. Et cela, peut-être, suffit à expliquer pourquoi l'un a écrit *l'Orphelin de la Chine* et l'autre, *Salammbô*.

Depuis cinquante années, le contact de plus en plus intime que nous avons pris avec la Chine et le Japon nous fit connaître quelles divergences, quels contrastes, quelles incompatibilités même séparent les familles indo-européennes et les peuples de l'Extrême-Orient. Malgré leur admirable faculté d'assimilation, malgré leur culture occidentale, ces petits hommes à la voix douce, aux gestes cérémonieux et cadencés, aux regards obliques sous de trop lourdes paupières, ces Jaunes en qui le XVIIIe siècle voyait des sujets de potiches ou de paravent et des magots propres à susciter le rire, nous apparaissent encore, toujours nous apparaîtront comme des êtres de fantaisie et de rêve. Ils gardent, en dépit de nous, quelque chose d'inquiétant et d'irréel. Ils ont beau se vêtir à la mode européenne, conquérir brillamment leurs grades universitaires dans les écoles de France, de Belgique, d'Angleterre et d'Allemagne. Ils ont beau égaler, surpasser dans l'art de donner la mort les puissances occidentales, avoir comme nous des ingénieurs, des armes scientifiques, des *picks-pockets*, des maisons de passe, des archevèques et des pianos, quelque chose nous sépare d'eux, une muraille plus

infrangible que la ceinture de porcelaine dont l'Empire du Milieu s'entourait jadis. L'aventure de Mme Chrysanthème, le mariage de Mme Buterfly n'y peuvent rien. Le pays des geishas et des mousmés n'offre à l'Européen qu'une sorte de paradis transitoire, une escale du *Voyage à Cythère* dont Loti, en phrases nonchalantes, divulgua les stations.

Les parures se transforment. Le vêtement n'est plus le même. Les robes de la bonne faiseuse, les corsets de Paris, les menus escarpins ont remplacé *getas* et *kimonos* d'antan.

Mais la femme reste, comme par le passé, une mineure éternelle, astreinte, dès le premier jour, à la plus stricte discipline. Esclave, d'abord de sa propre famille, ensuite de l'époux et de la belle-mère qui gouverne sans conteste le ménage de son fils, elle ne peut, comme la Rosine du *Barbier*, rompre en visière à ses tuteurs. Elle ne saurait avoir la personnalité combative de l'Européenne qui traite avec l'homme d'égal à égal, impose, quand il le faut, son robuste vouloir, juge, décide, aime librement et marche environnée d'un tel prestige que le don de sa personne mérite d'être appelé « une conquête » et que l'homme choisi par elle se peut, à bon droit, qualifier de « vainqueur ».

Au Japon, rien de pareil. Les tableaux délicieux d'Outamaro, d'Hokusaï, le décor des porcelaines, des laques, des étoffes peintes nous montrent la femme japonaise dans son existence recluse et dominée, attendant le retour du maître, parfois, traînant sa longue robe sous les rameaux fleuris des arbres printaniers. Elle est fine, elle est discrète, elle ne manifeste jamais une émotion, une joie, une douleur susceptibles d'émouvoir, à leur tour, son père ou son époux. *La Bible de Samouraï*, attestant que « la femme est aussi bas que la terre, l'homme aussi haut que le ciel », donne à la frêle créature une merveilleuse entente des nuances, une politesse, un décorum, un tact miraculeux. Importés au Japon depuis le IVe siècle de notre ère, les rites compliqués et despotiques de la civilité chinoise ont instruit les femmes et les guerriers dans un même stoïcisme, leur ont enseigné un égal mépris de la douleur. Plutôt que d'offenser un hôte par l'intempestive exhibition de n'importe quelle souffrance, il convient d'endurer mille maux sans cesser de sourire, en tenant des propos affables et courtois.

Pendant la guerre contre la Russie, le comte Okuma, leader des Progressistes (car le Japon a des progressistes, des réactionnaires et — souhaitons-le pour sa gloire — quelques sceptiques aussi), le comte Okuma, étendu sanglant et la jambe fracassée dans le vestibule de son ministère, aux condoléances, à l'adieu ému d'un diplomate européen, répondait sans ombre d'ironie : « Excusez-moi, Monsieur, si je commets l'impolitesse de ne pas vous reconduire. »

Formée à cette école, assouplie et domptée, maîtresse de son cœur et de sa chair, la femme trouve, pour exprimer ses émotions les plus intimes, des finesses qui donnent à chaque mot une grâce non pareille. De sa longue et blanche main, la jeune fille trace lentement, sur le papier de riz, une chanson indécise et légère comme l'ombre du saule, quand il s'échevèle sur les eaux mortes de l'étang. L' « épouse fidèle à ses devoirs » ne cache pas le trouble qui l'a saisie; elle enveloppe son refus dans les grâces du plus charmant aveu :

Seigneur — dit-elle au beau guerrier qu'elle admire — Seigneur vous savez que j'appartiens à un époux ; — cependant vous m'avez offert deux perles brillantes. — Mon cœur s'est ému, mon esprit s'est troublé, — et ces perles, un moment, je les ai fixées sur ma robe de soie rouge. — Ma famille est de celles dont les hauts pavillons se dressent à côté du parc impérial — et mon époux tient la lance dorée dans le palais de Ming Kouang. — Je ne doute pas que les sentiments de Votre Seigneurie ne soient élevés et purs comme le soleil et la lune; — moi, je reste fidèle à celui avec qui j'ai juré de vivre et de mourir. — Je rends à Votre Seigneurie ses perles brillantes, mais deux larmes tremblent dans mes yeux ! — Que ne vous ai-je connu au temps où j'étais libre encore (1) !

Seules, peut-être, les grandes dames de Racine ont le même art de formuler et de taire le mot décisif, de garder une souveraine dignité dans l'abandon le plus touchant. Aricie accueille du même geste pudique l'amour d'Hippolyte et l'offre d'un royaume :

(1) Au temps de la jeunesse du poète Tchang-tsi, la guerre civile divisait l'Empire en plusieurs partis. Tchang tsi — atteste le marquis d'Hervey Saint-Denis (*les Poètes chinois à l'époque des Thang*) qui profère avec aisance telles maximes de Joseph Prudhomme — Tchang-tsi avait épousé celui de l'empereur. Un chef rebelle ayant fait des ouvertures au poète en lui envoyant de riches présents, Tchang-tsi répondit par cette pièce bien chinoise où la pensée a « le tour, le contour et le détour » propres au génie oriental et dont Gabriel Fabre, sans que lui chaille le symbolisme politique, a fait l'un des plus suaves et des plus purs entre ses « poèmes de Jade » : *les Deux perles*.

Partez, prince, et suivez vos généreux desseins,
Rendez de mon pouvoir Athènes tributaire.
J'accepte tous les dons que vous voulez me faire.
Mais cet empire enfin si grand, si glorieux,
N'est pas de vos présents le plus cher à mes yeux.

Ces frêles, ces charmantes et généreuses créatures se répondent à travers l'espace, à travers le temps. L'extrême civilisation, la contrainte sociale donnent aux sentiments les plus impétueux une forme décente et noble. De même que la Japonaise appartient à sa famille, une duchesse, au temps de Louis XIV, appartient d'abord à son rang, à la cour à la place qu'elle tient dans le monde. Elle ne peut se départir sans déchoir de la réserve et des formes élégantes prescrites par le cérémonial. Du moins, la Japonaise est exempte de cette impitoyable étiquette et de l'apparat monarchique. Svelte comme une hirondelle, à pas menus elle va et vient dans la demeure que tapissent des nattes claires et des kakemonos. Le décor familier participe à l'élégance de la jeune dame. Ce sont des paravents de laque, des coffrets, des panneaux incrustés d'ivoire, de nacre et de corail, des arbres nains dans des vases de porcelaine, des fleurs bizarres et somptueuses : pivoines, lis dorés, anthémis, renoncules et, devant la fenêtre où s'accoude sa rêverie, une branche en fleurs d'amandier rose que touche le zéphir matinal, emportant, comme un vol de papillons, des corolles par milliers, tandis que, sur un lac en miniature, les canards mandarins, pareils à des émaux cloisonnés, les cygnes onduleux glissent avec lenteur.

A suivre dans le pâle azur les cigognes blanches et le vol des flamants pourpre, elle rêve à son tour d'oiseaux miraculeux, de fleurs énamourées. Elle crée, elle invente des fables puériles et charmantes que les poètes occidentaux interprètent de leur mieux.

La fleur Ing-wha, petite et pourtant des plus belles,
N'ouvre qu'à Ching-tu-fu son calice odorant ;
Et l'oiseau Tung-whang-fung est tout juste assez grand
Pour couvrir cette fleur en tendant ses deux ailes.
Et l'oiseau dit sa peine à la fleur qui sourit,
Et la fleur est de pourpre, et l'oiseau lui ressemble,
Et l'on ne sait pas trop, quand on les voit ensemble,
Si c'est la fleur qui chante ou l'oiseau qui fleurit.
Et la fleur et l'oiseau sont nés à la même heure,
Et la même rosée avive, chaque jour,

Les deux époux vermeils gonflés d'un même amour :
Mais, quand la fleur est morte, il faut que l'oiseau meure.
Alors, sur ce rameau d'où son bonheur a fui
On voit pencher sa tête et se faner sa plume
Et plus d'un jeune cœur dont le désir s'allume
Voudrait, aimé comme elle, expirer comme lui.
Et je tiens — quant à moi — ce récit qu'on ignore
D'un mandarin de Chine au bouton de couleur.
La Chine est un vieux monde où l'on respecte encore
L'amour qui peut atteindre à l'âge d'une fleur.

Ces portraits de la femme d'Extrême-Orient, ces croquis faits de main de poète sont la meilleure introduction qui convienne au théâtre japonais.

Il en faut signaler d'abord l'héroïne, la femme, principe et fin de tous les arts, créature d'amour et de beauté qui règne sur le Théâtre comme sur la Vie, et montrant aux poètes les chemins de la gloire, pose sur leur front le laurier immortel.

Comme tous les drames du monde, le drame japonais a pour moteurs le conflit des sexes, l'avarice et le point d'honneur, l'amour de la gloire, l'amour de l'or et l'amour de l'amour. Jalousie, enlèvements, représailles, abandons, meurtres, viols et catastrophes, il emploie avec une singulière audace, avec une fougue peu commune tous les ressorts du pathétique. Il prodigue la terreur et la pitié en des gestes multiples qui se croisent, s'enchevêtrent comme les lianes, dans une forêt vierge, produisant, tout d'abord, un effet de stupeur sur nos esprits habitués aux procédés rectilignes de la composition latine. Ici tout est luxuriance, épisodes greffés, surchargés d'épisodes nouveaux, près de quoi les inventions compliquées des modernes vaudevillistes semblent une merveille d'ordonnance et de pondération. Au regard de ces *imbroglios*, Lope de Vega semble manquer d'imagination et Caldéron d'invraisemblance.

Dans la tragédie indoue elle-même, encore qu'elle nous étonne par la surabondance des détails, on suit un fil conducteur. Sacountala, Vasanthaséna, les héroïnes de Walmiki ou de Calidasa conservent des proportions humaines. Si elles confèrent avec les gazelles et prennent pour chevalier un quadrumane au grand cœur, la finesse de leur esprit s'exerce volontiers sur les choses de la terre et éclate en jolis aperçus.

« Ah! l'odeur du jasmin, dit, en prenant le manteau de

l'homme aimé, la courtisane du *Chariot de terre cuite!* Ah! l'odeur du jasmin, non son cœur n'est pas mort. »

Le théâtre japonais a rarement ces trouvailles d'humanité. D'une forme qui ne prête guère aux longs développements, il concentre des actions chimériques et violentes dans des pièces brèves qui, pour le choix des sujets comme pour les raccourcis appropriés au goût public, font songer aux drames haletants, aux rapides bouffonneries du Grand Guignol. Mais, ici, les représentations de la vie ordinaires manquent totalement. La tragédie aussi bien que la farce adaptent les sujets fournis par des traditions immémoriales que brode et surcharge à souhait l'imagination prolixe du Japon. Ici comme dans chaque littérature populaire, on discerne encore les mythes primitifs, les allusions aux phénomènes cosmiques, les incarnations des météores dans des individualités capables de sentir et de vouloir. Cendrillon, l'aurore, Barbe Bleue, le soleil de midi, Peau d'Ane, le crépuscule du matin, le Chaperon Rouge, autre forme de l'aurore qu'engloutit le loup solaire, s'y retrouvent sous d'autres noms.

Et ce sont des luttes contre les mauvais esprits que met en fuite la prime aube, contre les hyores pareilles à de gigantesques araignées. Renards métamorphosés en princesses « belles comme le jour », fileuse transmuée en cigale, Dragon-soleil, debout sur sa tour d'orichalque, donnant des lois aux serpents, aux crocodiles, aux vampires; éphèbes trouvés sous l'écorce des bambous, bêtes-fantômes, arbres-fées, déesses bannies du Ciel, comme Demêter de l'Olympe ou Brunehild du Valhalla, le personnel mythologique au grand complet, s'agite, pleure, gronde, cabale, festoie et meurt comme dans nos *Chansons de gestes* ou nos *Contes* de fées.

Et les ogres abondent, les rois dévorateurs, les esprits malfaisants! Les démons tentent les jeunes princes comme les Filles-fleurs tentèrent Parsifal ou les Sirènes Odysseus. Les guerriers s'ouvrent la gorge, les bonzes marmottent des litanies; des masques grimacent l'épouvante ou la laideur. Souvent l'aspect triomphal des parures grossières porte le trouble dans les jeunes cœurs.

Puis, à la fin de la pièce, quand les glaives sont brisés, les ennemis pourfendus, le cruel honneur revendiqué par le sang et par la mort, si, d'aventure, un couple survit encore au geste

forcené, on conclut par les justes noces chères à l'Ecole du Bon Sens.

§

Quand Mme Sada Yacco se fit connaître à Paris dans l'été de mil neuf cent, ce fut une surprenante découverte pour le plus grand nombre des Parisiens, nullement versés dans les choses de l'Orient. Révélation d'autant plus goûtée et bienvenue que l'art de Mme Sada Yacco faisait un heureux contraste aux répugnantes laideurs, aux spectacles imbéciles et nauséeux de l'Exposition. Sa baraque, toute petite, formait, avec *la Maison du Rire*, une halte reposante au milieu des guinguettes, des cafés plus ou moins turcs, des *oulels-naïls* de Montmartre et des *aïssaouas* recrutés autour du canal Saint-Martin. L'enthousiasme fut sans bornes, l'engouement immédiat et forcené. La comédienne japonaise, du soir au lendemain, égala Sarah Bernhardt, la Duse, Mme Réjane, tout ce que nous avons appris de Rachel et de Marie Dorval. On traduisit en nippon des pièces du répertoire. On lui fit jouer *la Dame aux Camélias*. Pour un peu, on lui aurait demandé, sur-le-champ, d'interpréter *Athalie* ou *Monime*. Puis l'oubli est venu : car le seul tort que Paris n'absolve jamais, c'est le tort d'être absent.

Les mains pleines de lauriers et de bank-notes, Sada Yacco a regagné son archipel en fleurs. Elle y poursuit avec opiniâtreté le dessein d'européaniser la vieille mécanique théâtrale et de faire que désormais Yeddo possède une comédie irréprochable digne de Londres ou de Paris.

M. Kawa-Kami, son mari et collaborateur, la seconde avec autant de zèle que d'intelligence. Ayant, presque enfant, débuté dans la carrière politique, il a préféré les masques du théâtre à ceux du Parlement. Il s'est dit que, grimace pour grimace, mieux vaut encore celle qui, devant tous, exprime la passion et la beauté.

Il a conquis l'Europe et l'Amérique, enchanté les Rois-par-la-grâce-du-dollar et les Rois-par-la-grâce-de-Dieu. La reine Victoria le prisait fort. On dit même que l'intercession de la *old lady* aplanit le retour de Sada Yacco, qui gravement transgressa les lois nipponnes, en paraissant au côté d'un homme sur les planches d'un théâtre. Comme la tragédie grecque, le drame japonais, issu des entrailles mêmes de la religion, a d'étroites observances, auxquelles on ne peut sans péril contre-

venir. De même que les femmes, dans Athènes, étaient exclues du théâtre de Bacchus, de même, il ne leur est aucunement permis de donner, à Tokio, les répliques d'une scène amoureuse. On n'a pas oublié l'anecdote de Sophocle adolescent, choisi pour sa beauté, parmi les jeunes patriciens et remplissant avec honneur le personnage de Nausicaa, fille du bon Alkinoos. Mme Sada Yacco préfère sagement tenir elle-même les rôles de femmes et doter son pays d'un art moins convenu.

Éprise de naturalisme, de sincérité, curieuse de donner à la vie, à l'observation, à la peinture des mœurs une place toujours plus grande, elle dédaigne les vieux errements, la mise en scène traditionnelle. Elle supprime la passerelle qui, dans le vieux théâtre japonais, descendait vers le parterre, envoie au garde-meubles, parmi les accessoires périmés, le sapin, unique et permanent décor des pièces d'autrefois. Par ce recul donné aux comédiens, elle accroît l'illusion scénique, impartit aux figures qu'elle incarne plus de grâce et de réalité.

C'est ainsi que Voltaire, aidé par les gens de goût, chassa les marquis, les importants et autres fâcheux de l'estrade où leurs impertinences dérangeaient à la fois les acteurs et le public.

L'art de Sada Yacco, malgré le talent très distingué de la comédienne et les trouvailles sans nombre qui la mettent hors de pair, ne laisse pas que de nous surprendre et de nous dérouter un peu, comme la musique de son orchestre et le jeu de ses compagnons. Il y a là une saveur tellement prononcée, un goût à la fois si barbare et si prodigieusement recherché, qu'il nous inquiète comme la saveur des mets en honneur dans l'Empire du Soleil levant. Pour apprécier comme il faut les nids de salangane, les ailerons de requins, les cloportes frits, l'huile de ricin employée en guise de condiment, il faut une ascèse préalable, une rééducation de la sensualité devant quoi les plus intrépides fourchettes auraient sans doute un moment d'hésitation.

Il en est apparemment de la tragédie et de la farce nipponnes, du *hô* et du *kiôghen*, comme de la cuisine édictée par les indonésiens et les mongoloïdes. Afin de les goûter avec discernement, il convient d'abandonner toute idée préconçue et de ne pas demander à ces lointains ragoûts les aromes de notre pot-au-feu.

Ce mélange de gloussements, de râles, de murmures à

peine susurrés, ce machicottage perpétuel qui, pour ainsi dire, émiette et fragmente l'émoi du spectateur, ce rampement sur les genoux, ces parures qui déforment la ligne, ce jeu précis et menu, sont loin, bien loin, à l'autre pôle, en vérité, du récitatif classique, de l'attitude sculpturale, des beaux cris de haine, de fureur ou de pitié à quoi s'exercent, en Europe, chanteurs et comédiens.

Mais faites abstraction des habitudes séculaires, faites abstraction de la routine. Ecoutez vivre, et pleurer, et combattre, regardez mourir Sada Yacco.

Vous aurez l'impression d'un théâtre infiniment robuste où les « tranches de vie », objectives du naturalisme, s'amalgament sans effort ni contrainte aux rêves les plus extravagants, aux mirages les plus fous. Bientôt vous verrez s'animer, discourir devant vous, continuer leurs aventures, ces êtres merveilleux, prêtres, guerriers, marchands, taïkouns, impératrice et geishas couverts d'étoffes lumineuses, chamarrés de broderies, étincelants d'or et d'acier, qui le long des kakémonos, sur les robes de fête et les écrans magnifiques, boivent du vin, brandissent des armes, respirent des fleurs ou bien, assis à croppetons sur le mystique lotus ferment à jamais leurs yeux dans l'anéantissement final et réalisent en eux-mêmes la parabole de Çakya Mouni.

Je n'essaierai pas d'analyser les pièces de Mme Sada Yacco. En France, les comédiens illustres ont des auteurs qui les approvisionnent de rôles sur mesure, et mettent en relief le plus avantageux de leurs complexions. Il est de notables commerçants, pour la plupart israélites, qui, chaque semestre, refont, avec un égal bonheur, la pièce pour Guitry, la pièce pour Réjane ou pour Sarah Bernhardt. Le Japon est-il déjà civilisé au point de marcher sur leurs traces? Je l'ignore absolument. Toujours est-il que le théâtre de Sada Yacco, c'est elle, elle seule et rien de plus, tant qu'il est impossible d'imaginer *les Trois Sœurs*, *la Geisha et le Chevalier*, tous les actes qu'elle représente, mimés, sanglotés, vécus par un autre que par elle. Ces cris d'enfants, ces plaintes, ces pépiements d'oiseau blessé au cœur, ces roucoulements de colombe poignardée ou de cygne moribond, ces larmes silencieuses, cette épouvante d'autant plus sinistre qu'elle porte en dedans et s'extériorise à peine, font, semble-t-il, partie inté-

grante d'elle-même, comme les attitudes hiératiques, des bayadères cambodgiennes et les enroulements serpentins, des danseuses javanaises.

Cela d'ailleurs n'est pas moins paradoxal, ni moins gracieux.

Renan, dans son *Invocation sur l'Acropole*, fait un reproche à la Pallas athénienne de « ne pouvoir embrasser divers genres de beauté ».

Mais nous, qu'une longue barbarie et que la curiosité des aspects nouveaux ont préparés longuement à savourer les plus étranges délices, quittons nos mœurs, nos préjugés, nos habitudes scolastiques. Imitons les pieux musulmans qui laissent leur chaussure devant le portail de la mosquée. Ne demandons pas à Sada Yacco de jouer Racine ou bien Shakespeare. Ne lui demandons pas d'habiller à la mode coréenne Alexandre Dumas le fils. Ayons en face d'un art inconnu la joie et la fierté de comprendre. Si la Vénus de Milo donne à jamais le canon de la beauté occidentale, si Van Eyck, si Botticelli, si Memling, si Quentin Metsys ont défini chacun des rêves plus durables que la pierre et plus nobles que l'or, pourquoi n'irions-nous pas là-bas, aux limites extrêmes de l'ancien continent, chercher les formes étranges, les aspects inattendus, les parures inquiétante qui séduisent le cœur et fascinent les regards d'une autre humanité.

Le Beau n'est pas un. Il varie et se transforme d'après les races et les climats, plus changeant que l'arc-en-ciel, plus divers que les saisons.

Dans ses fines et robustes mains, Sada Yacco porte — comme un grand lis flammé de pourpre et d'or — le sceptre de la tragédie orientale.

Ecoutons-la pour apprendre à l'aimer. Donnons une sympathique audience à la petite enchanteresse qui, pour venir à nous, traversa « les monts et les mers ». Car la plus belle conquête dont se puisse enorgueillir l'homme qui pense et réfléchit, c'est d'accroître son domaine intellectuel, sa vision esthétique. C'est de prendre pied dans une province qu'il ignorait encore, dans une *terra incognita* au royaume de l'Art, de la Poésie et de la Beauté.

LAURENT TAILHADE.

L'ENFANCE ET LA MORT D'ABRAHAM LINCOLN
(1809-1865)

L'attrait spécial que dégage pour certains la figure de Lincoln ne proviendrait-il pas — plutôt que des traits, si caractéristiques en leur étrangeté, de son visage popularisé par la gravure, ou des difficultés formidables dont il vint à bout, ou de sa fin tragique au sortir de ces difficultés, — de ce qu'il fut, au pouvoir, le plus pur et le plus original produit d'un âge nouveau du monde, quelque chose comme la revanche des forces de justice, de bonté, de sagesse accumulées dans le sol rugueux d'une grande démocratie, et, parmi les manouvriers appelés par des millions d'hommes à servir de guides, le plus souverainement égal à sa tâche? Et ne serait-ce pas la meilleure façon de comprendre cette personnalité de frappe neuve, avec sa part d'énigme, que d'étudier sa formation et le milieu qui la modela et l'arma? Heureusement, dans le cas d' « Honest Abe », l'ancien défricheur de l'Ouest, devenu par chance Président des Etats-Unis, notre curiosité peut amplement se satisfaire, grâce à un document récemment publié (1), qui est certainement la plus émouvante et la plus suggestive contribution que l'on ait jamais apportée à sa biographie, et à l'histoire des grands hommes de son espèce, à travers lui.

En 1889 vivait encore, dans un bourg de l'Illinois, un vieillard de quatre-vingt-dix ans, nommé Dennis Hanks. Cousin et camarade d'enfance d'Abraham Lincoln, qu'il n'avait pour ainsi dire pas quitté jusqu'à sa majorité, il était le seul vivant qui pût redire ce qu'avaient été les vingt premières années d' « Uncle Abe ». Et un après-midi d'hiver de cette année-là, Mrs Eleanor Atkinson fut assez heureuse pour lui faire raconter tout au long ses souvenirs du vieux temps, où, tandis qu'ils fendaient du bois ou chassaient ensemble, Dennis disait

(1) *The American Magazine*, février 1908.

parfois, sans se douter du rôle que l'avenir préparait à son cousin : « Abe, si tu meurs le premier, les gens seront forcés de venir me trouver pour savoir ce que tu as été comme enfant. » Ce récit du vétéran, fait à bâtons rompus avec l'accent du terroir et farci d'expressions du Midi et de l'Ouest, est d'une telle saveur, d'un pittoresque si exquis, et si évocateur en son parfait laisser-aller qu'on se reproche, dans la quasi-impossibilité de le traduire, d'avoir à le mutiler en l'analysant. Si nous lui enlevons cette inimitable verdeur d'accent, qu'a su si bien conserver Mrs Eleanor Atkinson en recueillant les plus simples choses tombées des lèvres du vieux « Westerner », puissions-nous du moins faire sentir, à travers les faits qu'il contient et l'atmosphère qu'il évoque, l'intérêt singulier de ce premier chapitre d'une grande existence. Ce qui suit est l'essentiel des souvenirs du nonagénaire.

... Dennis Hanks avait dix ans et vivait avec les siens dans le comté de Hardin, au Kentucky, lorsqu'un matin de février, Tom Lincoln, leur parent, qui habitait à une petite lieue de là, était venu leur annoncer que sa femme Nancy venait de mettre au monde un garçon. Il n'y avait eu ni voisin ni sage-femme pour lui venir en aide. Aussi la mère Hanks s'était empressée d'aller faire la toilette de l'enfant, et de préparer quelque chose à manger pour sa nièce, puis elle était retournée à son ouvrage.

Personne n'était mignardé alors en ces régions. Dennis, curieux de voir un nouveau-né, avait accompagné sa mère et dormi cette nuit-là enroulé dans une peau d'ours, près de l'âtre, chez son cousin. Il était si raisonnable qu'on lui permit bientôt de tenir le poupon dans ses bras. Et c'est ainsi qu'Abe avait fait son entrée dans le monde, sans cérémonie, sous le toit d'une chétive petite cabane faite de troncs d'arbres à peine dégrossis, perdue dans la campagne et les bois. Car Tom, son père, qui descendait de Quakers de Virginie, vivait en pauvre diable. C'était un bien brave homme que le cousin Lincoln, bon, hospitalier, pas buveur ni batailleur, et de plus vigoureux, mais le bon Dieu ne lui avait pas donné l'esprit d'entreprise, l'énergique et âpre application au travail nécessaire dans de telles circonstances, où il fallait pour réussir, engager avec le sol une lutte quotidienne. Il avait bien appris l'état de menuisier : mais comment en tirer parti

parmi des colons clairsemés, sans argent, et obligés de se sortir d'affaire comme ils le pouvaient avec leur hache et leur pioche? Aussi en essartant son lot et coupant du bois, en chassant et posant des pièges, il arrivait tout juste à nourrir les siens; et son intérieur était un des plus misérables du comté. Nancy souffrait de cette indigence, car elle était jolie, intelligente et savait lire et écrire; mais il n'y avait rien à dire, car Tom faisait ce qu'il pouvait. On n'était en somme guère logé à meilleure enseigne que les Indiens; la seule différence, c'est qu'on n'était pas, comme eux, indifférent à la religion et à la politique. On ne pouvait pas garder de moutons à cause des loups et le chanvre était une rareté. On se nourrissait de gibier, de poisson, de baies sauvages et de bouillie de maïs; les Hanks, eux, avaient une vache. Quand, plus tard, on put manger du porc salé, porter des chaussures de cuir et des pantalons de coutil, on sentit qu'on devenait quelqu'un dans le monde.

Abe grandit vite et bientôt on le vit trotter, vêtu comme tout le monde d'une culotte de peau de daim et d'une chemise de toile à sacs, chaussé de mocassins et coiffé d'une casquette de peau de raton. Il grandit même si vite que son père le plaisantait sur ses jambes d'échassier, et que la pauvre Nancy n'arrivait jamais à rallonger à temps ses effets. C'était un enfant plutôt grave, mais parfois, sans raison apparente, il se mettait à éclater de rire au nez des gens, et quand on lui demandait le motif de son hilarité, les autres ne comprenaient pas. En courant les bois, les deux cousins s'étaient aperçus que les mocassins ne protégeaient pas les pieds contre l'humidité; aussi étaient-ils parvenus à se fabriquer d'excellentes chaussures en écorce de bouleau avec des semelles en écorce de noyer, qu'on fixait avec des lanières. Il n'y avait rien de meilleur pour la neige. Abe, tout bambin qu'il était, accompagnait déjà son père à la chasse au raton et aux champs, ou s'en allait pêcher à la rivière, tendre des pièges pour les lapins ou les rats musqués, rôder à travers bois à la recherche de l'arbre où les abeilles avaient leur miel.

Il pouvait bien avoir huit ans, lorsque ses parents et son cousin Dennis, devenu orphelin, se décidèrent à quitter le Kentucky, où les chances devenaient de jour en jour moins favorables pour de pauvres gens comme eux, et à tenter for-

tune de l'autre côté de l'Ohio, dans l'Indiana. On se disposa à déménager : Nancy vida sa paillasse, entassa les ustensiles de cuisine et les frusques sur deux chevaux de bât, puis on se mit en route. A quoi bon emporter les meubles? On n'avait pas de chariot pour les mettre et il était bien plus facile à Tom de refaire, avec ses outils, une couche de lit, une table et des escabeaux lorsqu'on serait arrivé là-bas. Abe, lui, portait avec dignité un fusil, et il sut si bien le garder au sec en traversant la large rivière sur un radeau qu'il eut la chance de tuer une dinde le premier jour de leur arrivée dans l'Indiana. Pour dix-huit hectolitres de whisky, Tom acquit une propriété dans le comté de Spencer. C'était de la bonne terre, mais il n'y avait pas de chemin, et il fallut, pour y accéder, abattre des arbres. En tous cas, la ménagère ne manquerait pas de bois pour la cuisine. Il y avait tout près de là une rivière, de l'eau bonne à boire et une passée de cerfs à l'endroit d'une source salée. En attendant que Tom eût construit la nouvelle demeure, ils furent bien forcés de vivre douze mois sous une tente où l'on n'était guère mieux abrité que sous un arbre. Pour une femme, c'était dur assurément, mais Dennis et Abe étaient enchantés du changement, et surtout de ce qu'il y avait du gibier et du poisson en abondance. La cabane était élevée, lorsque Nancy mourut d'avoir bu du mauvais lait. La vache avait dû brouter des herbes empoisonnées... Oh! la désolation dans cette cabane au milieu des bois, lorsque la pauvre femme fut étendue immobile sur le lit... Il fallait enterrer la malheureuse. Tom avait ses outils et il se mit à l'œuvre, avec l'aide des deux garçons. Il prit une pelote de bois qui était restée des matériaux de la cabane, et la débita en planches, qu'il rabota ensuite. Dennis et Abe tenaient les planches pendant que Tom perçait les trous et les assemblait au moyen de chevilles taillées par Abe. On ne voyait presque pas de clous dans le pays, et le fer n'était représenté que par les couteaux, les fusils, les haches et les marmites : les outils du père Lincoln étaient une vraie curiosité et il n'était pas rare qu'on vînt de loin lui demander de faire un cercueil. Cette fois-ci c'était pour l'un des siens qu'il travaillait. Le cercueil fini, ils enterrèrent Nancy tout près de la source salée battue par les cerfs : c'étaient les seules bêtes sauvages dont les femmes n'avaient pas peur. Abe n'avait que neuf ans alors, mais bien souvent

il songea plus tard à sa malheureuse mère, que des soins appropriés auraient pu sauver.

Ce fut en pensant à elle qu'il se mit en tête d'étudier, l'hiver suivant. Lorsqu'elle lui apprenait ses lettres, elle lui disait : « Abe, apprends tout ce que tu pourras et tu deviendras quelque chose. » George Washington, dont elle lui racontait l'histoire, n'avait pas de meilleur sang virginien dans les veines que lui, Abe Lincoln. Et bientôt il se mit à couvrir d'inscriptions calligraphiées au charbon les murs, le plancher et les meubles de la cabane. Le menuisier grondait, mais son échassier de fils n'y prenait pas garde. Quand la maison fut remplie de ses crayonnages, il s'en prit aux arbres et s'amusa à tracer des caractères sur le sable. « Regarde-moi un peu ça, — disait-il souvent à Dennis. *Abraham Lincoln!* Ça veut dire moi. Pourtant ça me ressemble fichtrement peu. » Et il restait là un bon moment, absorbé dans la contemplation des syllabes de son nom, qui paraissaient signifier des tas de choses pour le singulier gars. Ce fut un beau jour pour Abe lorsqu'il put se procurer du papier d'emballage et que son cousin lui fabriqua de l'encre avec de la racine de mûrier sauvage et du sulfate, et une plume avec des pennes de dinde. Il est vrai que l'encre rongeait le papier. Dans la cabane une orpheline de onze ans, qu'ils avaient recueillie, pleurait souvent au coin du feu en pensant à sa mère. Pour l'amuser, les deux cousins lui avaient attrapé un petit raton et une tortue; et Abe essaya de lui faire oublier son chagrin en lui apprenant ses lettres, mais la petiote n'y mordait pas.

Cependant Tom demeurait triste depuis qu'ils avaient porté en terre Nancy. Un jour, après avoir semé son maïs et confié la maison aux garçons, il partit. Ceux-ci connaissaient son idée : c'était d'aller trouver dans le Kentucky une ancienne bonne amie du temps de sa jeunesse, qu'il savait restée veuve avec trois enfants, pour lui demander si elle voudrait de lui. Tom n'avait que sa pauvreté à lui offrir, mais il n'était ni ivrogne ni brutal et il ne déplaisait pas aux femmes. Abe était un peu triste en pensant qu'une marâtre allait prendre la place de Nancy. Bientôt elle arriva, en effet. Elle s'appelait Sarah Bush. C'était une femme riche que Tante Sarah, comme l'appela Dennis. Elle apporta comme mobilier la charge de quatre chevaux : des oreillers de plume, des couvertures de laine,

des commodes, un rouet, des casseroles et des assiettes d'étain. Et on ne fut pas long à s'apercevoir de sa présence, car la pauvre cabane de pionnier se transforma, avant l'hiver, en la plus confortable demeure du pays. Sur ses conseils, Tom posa un plancher neuf et le rabota, si proprement que sa femme put le frotter et l'entretenir: il alla chercher de la chaux pour blanchir les murs qu'Abe avait noircis d'inscriptions; il fit des lits et des chaises et raccommoda le toit si bien que les garçons qui couchaient dans la soupente furent désormais à l'abri de la neige. Et non seulement la demeure, mais la tenue de ses habitants changea. Jusque-là on ne faisait guère de toilette chez Tom Lincoln : mais, en arrivant, Tante Sarah avait rempli de savon une calebasse devant la porte, envoyé les garçons puiser de l'eau claire et leur avait dit de se débarbouiller avant le repas. Puis elle se fit faire par son mari un métier, une trémie à cendres pour la lessive et un poulailler. On était maintenant huit à la maison et la nouvelle ménagère avait de la besogne. Mais c'était une maîtresse femme que Tante Sarah ! Abe était content de voir que la petite orpheline ne pleurait plus maintenant qu'elle avait deux sœurs et une nouvelle maman. Plus tard, la pauvrette se marierait jeune et mourrait en couches, faute de soins, comme tant d'autres jeunes femmes en ce temps-là........

Inculte elle-même, la belle-mère d'Abe connaissait la valeur de l'éducation, et comme elle n'avait pas été longue à s'apercevoir des dispositions du gars à l'étude, elle l'encouragea de toutes ses forces à persévérer. Maintenant, ce qui le préoccupait c'était le moyen d'avoir des livres, marchandise fort rare. « Les choses que je voudrais savoir — confiait-il à son cousin — se trouvent dans les livres. Celui qui m'en procurera un sera mon meilleur ami. » Alors Dennis, en coupant du bois de corde, gagna de quoi lui en acheter un. Il y avait dans ce livre des tas d'histoires. Abe, couché à plat ventre devant l'âtre, le soir, en lisait souvent une où on racontait comment un marin fit le plongeon dans la mer pour s'être approché d'un rocher qui avait le pouvoir d'attirer toutes les ferrures de son bateau. Où allait-on chercher des inventions pareilles ? Parfois Tom entrait et disait : « Voyons, Abe, tu fais perdre son temps à ta mère avec ces niaiseries. » Mais Tante Sarah disait au lecteur de continuer, qu'il ne la gênait nullement. Tous

deux s'entendaient à merveille et elle le soutenait en toute occasion. Bientôt Abe sut le livre par cœur à force de le dévorer. Il y avait aussi la Bible de Tante Sarah, qu'il lisait. Un jour, en coupant quatre cordes de bois, il put s'acheter une brochure où était racontée la vie de Washington. Parfois aussi un journal parvenait jusqu'à la maisonnette et c'est ainsi qu'il put apprendre par cœur les discours de Henry Clay, — l'orateur du Kentucky, qui devait rester plus tard pour lui l'idéal de l'homme d'État. On ne vit jamais Abe, après douze ans, sans un livre à la main ou dans sa poche. Le matin, il partait labourer ou fendre du bois, avec des galettes de maïs dans ses poches de pantalon et un livre glissé sous sa chemise; quand arrivait midi, il s'asseyait au pied d'un arbre pour manger et lire. En rentrant le soir, il tirait une chaise près de la cheminée où Tante Sarah, pour qu'il ne se fatiguât pas trop les yeux, posait une chandelle, et reprenait sa lecture. Il ne se dérangeait même pas pour souper et mastiquait, sans quitter des yeux la page commencée, ce que la ménagère lui passait. Des visiteurs pouvaient entrer sans que Abe fît un mouvement; il ne les entendait pas. Lorsque, d'aventure, un prédicateur, un juge, un avocat, un agent électoral ou un maître d'école en tournée venait à passer près de la cabane où Tom, hospitalier, le faisait entrer, on était sûr de voir bientôt arriver sur ses longues jambes Abe, qui se mettait incontinent à poser questions sur questions à l'étranger. Tom, contrarié, le priait de se taire et, son entêté de garçon n'en faisant rien, lui flanquait un coup de casquette sur les oreilles. Alors celui-ci s'éloignait en sifflotant comme si cela lui était égal, et il disait : « Papa pense que ça n'est pas poli de poser aux gens tant de questions. Mais je m'imagine que je ne suis pas venu au monde pour être poli. Il y a tant de choses que je voudrais connaître. Et comment pourrais je arriver à les connaître autrement? »

Abe avait atteint sa dix-septième année lorsque se produisit un événement qui mit la contrée en révolution et faillit faire perdre la tête au gars. Un beau jour, un grand bateau arriva de Pittsburg par l'Ohio, plein de livres et de machines et d'hommes savants, qui parlaient d'une espèce de Paradis Terrestre qu'ils allaient fonder là-bas sur les bords du Wabash. Puis des chariots et des convois passèrent, se dirigeant vers

la nouvelle Jérusalem qu'on appelait New Harmony. C'était la colonie de l'Anglais Robert Owen. Abe, bouleversé, voulait à tout prix y aller. « Dennis, disait-il avec des yeux voraces et aussi ronds que ceux d'un chat-huant, il y a là-bas une école avec des milliers de livres et des hommes qui savent tout. » Mais où le pauvre Abe aurait-il trouvé les 500 francs que coûtait l'école, quand bien même il aurait travaillé pour son entretien ? Autant demander que cinq cents lunes brillassent la nuit sur la cabane. Dennis, marié, gagnait à peine de quoi se nourrir et Tom ne faisait aucun cas de l'intruction. Alors Abe dut bien se résigner : l'école était à vingt-cinq lieues de là et il n'irait pas. D'ailleurs, la nouvelle Jérusalem ne tarda pas à faire fiasco.

En grandissant, Abe montrait, à travers sa gravité coutumière, des dispositions plus accentuées à une certaine ironie sarcastique. Comme Tante Sarah était baptiste et qu'elle avait converti son mari à cette confession, il arrivait que des prêcheurs s'arrêtassent chez eux. Un jour, Abe, qui aimait la controverse, entreprit si bien l'un d'eux sur l'histoire de Jonas et de la baleine et le pressa si énergiquement que, lui ayant demandé à brûle-pourpoint quel était le père des enfants de Zébédée, du diable si l'autre fut fichu de répondre. Il avait une mémoire étonnante et savait répéter sans faute un sermon qu'il venait d'entendre à l'église. Quand Tante Sarah ne pouvait se rendre à l'office, elle y envoyait Abe qui au retour lui débitait le prêche depuis « mes chers frères » jusqu'à « ainsi soit-il » ; ensuite, sérieux comme un pape, il prenait une assiette et faisait le simulacre de la quête, après quoi toute la famille chantait les hymnes en chœur. Tante Sarah disait que cela lui faisait autant de bien que si elle était allée à l'église. Abe avait plus soin de sa tenue que les autres et possédait toujours un pantalon de brillanté et une chemise blanche de rechange : dès l'âge de treize ans il avait coupé neuf cordes de bois pour pouvoir s'acheter neuf mètres de coton écru, que Tante Sarah avait blanchi et dont elle lui avait confectionné deux chemises qu'il mettait le dimanche. Il était fort comme un cheval, avec des pieds et des mains d'une dimension peu commune. Il n'avait pas son pareil pour courir, monter à cheval, ramasser les bûches dans la forêt ou fendre du bois pour les clôtures des fermes. Quand il entrait dans un bois avec sa hache, on

aurait cru que deux hommes y travaillaient. Il était naturel que Tom, qui préférait la chasse et la pêche aux travaux réguliers de la culture, tînt à garder auprès de lui un aussi solide auxiliaire. Cependant, Abe aurait bien voulu aller travailler quelque part à son compte pour pouvoir s'acheter des livres. Aussi, à dix-neuf ans, dut-il s'arranger avec son père, qui consentit à le laisser partir sur des chalands qui vendaient leur cargaison le long de l'Ohio et du Mississipi. Les profits étaient alléchants : Abe devait recevoir cinquante sous par jour, plus une participation aux bénéfices. Il alla ainsi jusqu'à la Nouvelle-Orléans, puis en revint, pour quitter bientôt les bateaux-bazars. Quoiqu'il attirât les clients par son éloquence et les anecdotes qu'il leur débitait, il était trop foncièrement honnête pour réussir dans le négoce. Tante Sarah prétendait que la politique lui conviendrait mieux, car, dans une controverse, c'était toujours Abe qui avait le dernier mot. Il possédait l'art de manier les hommes. Si, en face de lui, des gens entraient en fureur et se préparaient à jouer du poing, il savait les faire reculer ou rire rien qu'en leur contant une des nombreuses histoires qu'il savait. Mais lorsqu'un gaillard refusait absolument de se laisser convaincre par ses arguments, Abe était de taille à le satisfaire. Et d'ordinaire ses énormes poings labouraient si bien le quidam que celui-ci était tout un temps avant de se remettre.

Au commencement de l'année 1830, une lettre parvint à la cabane des Lincoln, écrite par un parent qui, nouvellement établi dans l'Illinois, les pressait de venir, en s'engageant à leur procurer des terres. Là-dessus Tom, qui n'était jamais parvenu à payer entièrement son bien et avait toujours en vue un impossible Chanaan, se sentit chatouillé par le besoin de migration. Ses parents étaient partis de Virginie et lui pousserait toujours plus avant vers l'Ouest. Et voilà toute la famille de nouveau en route, après avoir empilé ses meubles sur des chars à bœufs. On mit quinze jours pour atteindre la région où les émigrants devaient s'établir, au nord du Sangamon, non loin de Dekatur. Il fallut traverser le Wabash sur des radeaux, se frayer un chemin à travers bois et passer des cours d'eau à gué. Abe plaisantait tout le long de la route et, dans les situations les plus critiques, trouvait régulièrement le joint pour en sortir. C'était lui et Tante Sarah qui dirigeaient

l'expédition, et ce fut heureux, car, sans eux, les chariots seraient restés plus d'une fois enfouis dans des fondrières, avec la fortune des Lincoln. Abe aida son père à élever une demeure, défricha quinze acres de terre et fendit du bois pour enclore la ferme. Il avait alors atteint sa majorité...

Le vieux Dennis en était là de son récit lorsque, dans la pièce assombrie par la quittée du jour, son interlocutrice s'aperçut qu'il venait tout doucement de s'assoupir dans son fauteuil, ses deux mains noueuses et exsangues croisées sur la pomme d'un bâton d'épine poli par un long usage. Au bruit d'une porte refermée il se réveilla, et, comme si les années avaient passé rapides dans l'esprit du nonagénaire pendant ces quelques minutes de sommeil, il n'ajouta à l'histoire d' « Uncle Abe » que quelques mots relatifs à sa fin, — moment lamentable, moment inoubliable au souvenir duquel les yeux du vieillard, malgré le quart de siècle révolu, se brouillaient et sa voix tremblait...

Ce fut au printemps qui suivit la visite de Dennis à son cousin, alors installé à la Maison Blanche, que celui-ci fut assassiné. Dans l'échoppe où Dennis, établi savetier, rapetassait un soulier, quelqu'un entra et dit : « Dennis, « Honest Abe » est mort ! » Le compagnon d'enfance du Président ne pouvait croire l'homme... « Mort, mort, mon vieux Abe mort ! — se répétait-il. Ce n'est pas Dieu possible ! » Et il alla porter la triste nouvelle à Tante Sarah qui vivait seule en son nouveau veuvage. « Tante Sarah, Abe est mort. » « Oui, je le sais — répondit-elle simplement. Je m'y attendais. Je savais qu'ils le tueraient. » Et la vieille baptiste n'ajouta plus rien dans sa douleur. Partout c'était comme si la terre s'était arrêtée de tourner pendant plusieurs jours. De l'est à l'ouest on aurait dit qu'un épais nuage noir couvrait le soleil. Les hommes les plus mâles s'arrêtaient dans la rue et se regardaient en pleurant. Les affaires étaient suspendues. Il y avait un vide dans chaque maison, tendue de noir, pendant qu'on transportait à Springfield, pour l'ensevelir au cimetière d'Oak Ridge, le corps embaumé du Président-martyr... Et depuis lors l'ancien savetier se répétait le mot, jeté par l'homme qui était entré dans sa boutique en ce jour fatal : « Dennis, « Honest Abe » est mort ! » Et il n'y pouvait pas croire encore.

Sur la tragédie, si sobrement évoquée par Dennis Hanks, en laquelle s'acheva cette grande existence commencée dans la paix rude et innocente de l'Ouest, il est un autre témoignage qui, entre tous, s'impose : c'est le morceau de Walt Whitman sur la *Mort d'Abraham Lincoln*, prononcé par lui en public chaque fois qu'il put, dans sa vieillesse, trouver une salle pour commémorer la fin de celui auquel il avait voué un culte d'année en année plus fervent.

Depuis ce jour de février 1861, où « Honest Abe », nouvellement élu, avait fait son entrée à New-York parmi le silence hostile de la foule massée dans Broadway, et où le poète, juché sur l'impériale d'un omnibus, avait aperçu pour la première fois sa haute taille dégingandée, son cou et ses extrémités immenses, ses cheveux en broussailles, et son visage tanné et couturé, jusqu'à cet après-midi qui précéda de peu sa mort, où du haut d'un balcon de Pennsylvania avenue, à Washington, Abraham Lincoln avait parlé au peuple à l'occasion d'une solennité militaire, Walt Whitman avait eu maintes occasions de rencontrer et d'observer le président. Et plus il l'avait étudié, plus s'étaient fortifiés son respect et son affection pour le « Puissant Homme de l'Ouest », entre les mains duquel reposait pour une bonne part le sort de l'Union menacée. Les traits bizarres de Lincoln, avec tout ce qu'ils révélaient de tristesse, de perspicacité et de tendresse, exerçaient sur le grand liseur d'âmes une véritable fascination ; et par ses origines, son caractère, sa personnalité, son rôle pendant la grande guerre civile, il lui apparaissait le type le plus haut et le plus autochtone qu'eussent produit jusque-là les États-Unis, la promesse vivante et la justification de cette Amérique future que *les Feuilles d'Herbe* prophétisaient. Aussi, quand le Président tomba sous la balle d'un histrion, Walt fut atteint au cœur. « Nous apprîmes la nouvelle le matin de très bonne heure — écrit-il dans ses *Échantillons de Jours*. Ma mère prépara le déjeuner, et les autres repas ensuite, comme d'habitude; mais de toute la journée pas un de nous ne mangea une seule bouchée. Nous bûmes chacun une demi-tasse de café; cela fut tout. Nous parlions peu. Nous achetions tous les journaux du matin et du soir et les nombreuses éditions spéciales d'alors, et nous nous les pas-

sions en silence. « Ce fut alors que, du fond de son grand deuil, avaient jailli ces hymnes funèbres où chante la douleur d'un peuple : *Au Temps que les Lilas ont Fleuri* et *O Capitaine! mon Capitaine!* Plus tard lorsque la figure du Président immolé se fut, à travers les méditations du poète et le recul des ans, davantage approfondie et immensifiée à ses yeux, il résolut de commémorer en quelques pages la catastrophe du 14 avril 1865, qu'il baigna dans l'atmosphère du lendemain de la guerre civile dont elle apparaissait comme l'épilogue tragique. Walt n'était pas à Washington lorsque Lincoln fut assassiné, mais son jeune ami Peter Doyle, témoin oculaire de la scène, lui en avait raconté toutes les péripéties. De ces pages nous extrairons le tableau du meurtre lui-même qui, bien que brossé par un poète, est digne de faire pendant au savoureux portrait d'Abe silhouetté par son cousin Dennis :

.....L'*Evening Star*, le petit journal très répandu de Washington, avait éclaboussé toute sa troisième page de cet avis sensationnel, intercalé parmi les annonces et cent fois répété : « Le Président et Mme Lincoln iront au théâtre ce soir »... (Lincoln aimait beaucoup le théâtre. Je l'y ai vu plusieurs fois. Je me souviens d'avoir eu cette impression : comme c'était amusant que lui, le premier rôle, à certains égards, du drame le plus orageux qu'ait connu la scène de l'histoire réelle à travers les siècles, pût être là et tellement s'intéresser, jusqu'à y absorber complètement son attention, à ces fantoches, se mouvant avec leurs petits gestes niais, leur esprit importé et leurs tirades ampoulées.)

Pour la circonstance, le théâtre était rempli d'une foule de dames richement et gaîment parées, d'officiers en uniforme, de personnages connus, de jeunes gens, les lustres brillaient comme en pareil cas, et, comme en pareil cas, se dégageait le magnétisme de tant de gens assemblés, avec de la belle humeur, des parfums, la musique des violons et des fifres — (et par-dessus tout, saturant tout, ce vaste et impalpable prodige, la *Victoire*, la victoire de la nation, le triomphe de l'Union, qui emplissait d'allégresse l'atmosphère, la pensée, les sens, plus que toute la musique et tous les parfums).

Le Président arriva de bonne heure, et, avec sa femme, assista au spectacle des deux grandes avant-scènes des premières converties en une seule et tendues à profusion des couleurs nationales. Les actes et les scènes de la pièce — l'une de ces compositions bizarrement écrites qui ont au moins le mérite de procurer un repos complet à un public qui a exercé son activité mentale ou éprouvé la surexcitation et les soucis des affaires pendant la journée, car elles ne font

pas le moindre appel ni à son sentiment moral ou esthétique ni à ses émotions ni à sa spiritualité ; une pièce, intitulée « Notre Cousin d'Amérique », dans laquelle, parmi d'autres personnages ou soi-disant tels, un Yankee, comme certainement on n'en a jamais vu ou le moins Yankee qu'on puisse voir dans l'Amérique du Nord, se trouve introduit en Angleterre, à travers un imbroglio de dialogues, d'intrigues, de tableaux, et toute cette fantasmagorie qui entre dans la fabrication d'un drame populaire moderne — les scènes de la pièce, dis-je, s'étaient déroulées jusqu'à la fin du deuxième acte peut-être, lorsque, au milieu de cette comédie, ou négation de comédie, ou quelque autre nom qu'on lui donne, et pour la compenser ou la terminer brusquement, comme si la Nature et la Grande Muse voulaient se moquer de ces pitoyables bouffons, vint s'intercaler une scène, impossible à décrire réellement ou exactement (car sur les centaines et les centaines de gens qui en furent témoins elle semble jusqu'à cette heure avoir laissé une tache passagère, un nuage, un point noir), mais que je vais néanmoins décrire en partie tout à l'heure. Il y a un tableau dans la pièce, ayant pour cadre un salon moderne, où l'invraisemblable Yankee prévient deux Anglaises d'une espèce inédite qu'il est sans fortune et par conséquent un parti peu désirable pour les chasseresses de maris ; après quoi, ayant fini leurs explications, les trois personnages sortent, laissant la scène vide pendant un instant. Ce fut alors que survint l'assassinat d'Abraham Lincoln. Si grandes que dussent en être les suites de tout genre, qui allaient tourner autour ou se prolonger loin dans l'avenir pendant des siècles, à travers la politique, l'histoire et l'art du Nouveau Monde, à la vérité le fait essentiel, le meurtre lui-même, s'accomplit avec la tranquillité et la simplicité d'un incident quelconque parmi les plus quotidiens — l'éclatement d'un bourgeon ou d'une cosse dans la poussée de la végétation par exemple. A travers le murmure général des conversations et les changements de position qui suivirent le temps d'arrêt du spectacle, le son assourdi d'un coup de pistolet se fit entendre, que sur le moment pas même la centième partie du public ne perçut — et cependant un moment de silence régna — on ne sait pourquoi, sûrement, un vague frisson de saisissement passa — — et alors par l'ouverture décorée de la loge du Président, tendue de draperies semées d'étoiles et de bandes, une soudaine apparition, un homme se hisse des pieds et des mains, se tient un moment debout sur le rebord, bondit sur la scène (d'une hauteur de peut-être quatre à cinq mètres), perd l'équilibre, pour s'être pris le talon dans les tentures flottantes (le drapeau américain), tombe sur un genou, reprend vite ses esprits, se relève comme s'il ne lui était rien arrivé (en réalité il s'est foulé la cheville, mais il ne sent rien sur le moment) — puis l'apparition, Booth, l'assassin, vêtu de simple drap noir, tête nue

avec d'abondants cheveux noirs et lustrés, et des yeux comme ceux d'un animal enragé flamboyant de lumière et de résolution, pourtant avec un certain calme étrange, élève d'une main un poignard, fait quelques pas à peu de distance de la rampe, tourne en plein face au public son visage d'une beauté de statue et éclairé par ces yeux de bandit, dardant la fureur, peut-être la démence, lance d'une voix ferme et assurée ces mots : *Sic semper tyrannis*, ensuite d'un pas ni lent ni très rapide gagne le fond de la scène, qu'il traverse en diagonale, et disparaît. (Est-ce que toute cette terrible scène — qui fait paraître ridicules les imitations de la mimique — n'avait pas été répétée « en blanc », par Booth, à l'avance ?)

Un instant de silence — un cri perçant — une voix qui clame *à l'assassin* — Mme Lincoln, penchée en dehors de la loge, les joues et les lèvres pâles, avec un cri involontaire, montre du doigt l'homme qui disparaît : *Il a tué le Président!* Encore une pause étrange d'un moment d'incrédulité — et puis c'est le déluge ! Un mélange d'horreur, de tumulte, d'incertitude — (le bruit quelque part derrière, de la course rapide d'un cheval dont les sabots résonnent) — les gens se précipitent à travers fauteuils et balustrades qu'ils brisent — c'est une confusion et une terreur inextricables — les femmes s'évanouissent — des personnes infirmes tombent et sont foulées aux pieds — on entend de multiples cris d'angoisse — la large scène se remplit soudain d'une foule dense et bariolée qui s'y étouffe, évoquant quelque horrible carnaval — le public s'y élance en masse, du moins les hommes vigoureux — les acteurs et les actrices sont tous en costume de scène et le visage maquillé, leur mortel effroi visible sous le rouge — des cris, des appels, un brouhaha confus de paroles — cela monte, devient deux fois, trois fois plus fort — quelques personnes s'arrangent pour, de la scène, faire parvenir de l'eau à la loge du Président — d'autres essayent de l'escalader, etc., etc...

Au milieu de tout cela les soldats de la garde du Président, avec d'autres soudain amenés sur les lieux du drame, font irruption (au nombre d'au moins deux cents) — ils prennent la salle d'assaut, envahissent tous les étages, surtout les galeries supérieures, ivres de furie, chargent littéralement le public, baïonnette au canon, le fusil et le pistolet au poing, en hurlant : *Hors d'ici ! Hors d'ici ! Enfants de... !*.... Telle la scène de sauvagerie, ou plutôt un aperçu du spectacle qu'offrit l'intérieur du théâtre ce soir-là.

Au dehors également, dans l'atmosphère d'horreur et de folie, il s'en fallut de peu que des foules, prises de frénésie et prêtes à saisir n'importe quelle occasion de lui donner issue, commettent à diverses reprises des assassinats sur la personne d'innocents. Un cas de ce genre fut particulièrement émouvant. La foule furieuse, par suite de quelque hasard, se retourna contre un homme, peut-être pour des

paroles qu'il prononça ou même sans aucun motif, et se disposait sur le champ à le pendre bel et bien au prochain réverbère, lorsqu'il fut sauvé par quelques agents de police héroïques qui le placèrent au milieu d'eux et, en se frayant lentement un chemin à la force des poings parmi le plus grand danger, le dirigèrent sur le poste. Ce fut là un épisode en harmonie avec le drame tout entier. La foule avec sa ruée et ses remous — la nuit, les hurlements, les visages pâles, quantité de gens terrifiés cherchant en vain à se dégager — l'homme attaqué, pas encore sorti de la gueule de la mort, ayant l'air d'un cadavre — la demi-douzaine d'agents, silencieux, déterminés, sans autres armes que leur petite masse, ne pliant ni ne chancelant néanmoins à travers toutes ces multitudes déferlantes — tout cela formait un épisode qui cadrait bien avec la grande tragédie de l'assassinat. Ils gagnèrent le poste avec l'homme placé sous leur protection, qui fut mis en lieu sûr pour la nuit, et relâché le lendemain matin.

Et parmi ce pandemonium, — les soldats furieux, le public et la foule, la scène et tous ses acteurs et ses actrices, son fard, ses paillettes et ses lustres — de ces veines, les plus précieuses et les plus douces du pays, le sang lentement s'écoule avec la vie, et le suintement de la mort commence déjà à perler en petites bulles sur ces lèvres...

Walt Whitman et Dennis Hanks n'ont certes pas le même langage. Mais en écoutant l'ancien savetier raconter ses impressions de la mort de son cousin, le lecteur des *Feuilles d'Herbe* n'est-il pas frappé de retrouver sur ses lèvres de primitif l'image même dont le poète s'est servi dans son immortelle thrénodie, — l'épais nuage noir qui couvrit toute l'immensité du ciel après le meurtre?...

LÉON BAZALGETTE.

LA VIERGE

A Remy de Gourmont.

I

Pannetrat ne rentrait jamais avant la nuit. Non que ce fût un coureur de filles, un pilier de cafés et d'auberges. Sa femme lui suffisait, et l'on sait ce que cela coûte, de s'attabler chez les marchands de vins. Eté comme hiver, il travaillait dehors, dans la ville, à la journée ; il demandait cinq sous de l'heure. L'été, en peinant du lever au coucher du soleil, en ne se reposant que le temps de manger à midi, il arrivait à gagner ses trois francs vingt-cinq. Il en était heureux et il aurait voulu que l'été durât d'un bout à l'autre de l'année.

Il savait bêcher, piocher, sarcler, ratisser, tailler les arbres, scier et fendre le bois, mettre le vin en bouteilles. Il savait aussi vider les cabinets sans trop se salir ; cela ne lui répugnait pas plus que le reste, puisque, pour le faire, il touchait aussi cinq sous de l'heure. Il trouvait même que ce n'était pas fatigant.

Né dans ce chef-lieu de canton, il n'en était sorti que lors de la guerre de 1870. Des balles avaient sifflé à ses oreilles sans l'épouvanter ; quand un obus arrivait, il fallait qu'on lui ordonnât de se coucher : de lui-même, il serait resté debout, non par bravoure, mais par insouciance. Il revint des plaines de l'Est sans une égratignure, et, le lendemain même de son retour, chercha du travail. Il n'avait plus jamais remis les pieds hors de la petite ville.

Homme simple, la vie ne lui apparaissait point compliquée. La vie consistait à ne souffrir ni de la faim, ni de la soif, à dormir dans un lit, et à mettre, pour ses vieux jours, de l'argent de côté. Il n'allait pas plus à l'église qu'à l'auberge ; quand il ne travaillait point le dimanche, c'est qu'il n'avait pas d'ouvrage.

A la rigueur, il aurait pu vivre seul. Il savait faire une soupe, un plat de pommes de terre au lard, une omelette. Et il ne

manque pas, même dans les petites villes de trois mille habitants, de femmes qui se chargent de raccommoder et de blanchir les célibataires. Mais, vers la trentaine, l'idée d'avoir une maison à lui où, en rentrant, il trouverait sur la table la soupe fumante, l'avait, comme il disait, « tarabusté ». Puis cela coûterait moins cher : une femme sait se tirer d affaire avec presque rien. Après avoir longtemps cherché, il avait trouvé la fille d'un vieux journalier avec qui, quelquefois, il travaillait dans les jardins.

Elle, jusqu'alors, la vie ne lui avait guère souri. Elle venait de dépasser la trentaine quand Pannetrat l'avait demandée en mariage. C'était une fille de taille moyenne, maigre, qui n'espérait plus rien. Ils mirent en commun leurs pauvres économies, s'achetèrent les deux ou trois meubles dont ils ne pouvaient se passer, et la vie fut pour eux ce qu'elle devait être jusqu'au jour de la mort. Mais elle était, elle aussi, continuellement à l'affût d'une économie à réaliser. A la maison, elle faisait gros et petit ouvrage. Elle ne reculait devant aucune fatigue. Comme ils avaient, en même temps, loué un jardin, c'est elle qui le cultivait, puisque Pannetrat n'avait le temps de travailler que pour les autres. Elle ne dépensait d'argent que pour le pain, le savon, l'huile, le vinaigre, le fil, les aiguilles, et la laine. Chaque dimanche, — mais ce fut seulement après trois années de ménage, lorsqu'ils eurent quelques sous devant eux, — elle mettait le pot au feu.

Elle ne connaissait l'usage ni des chapeaux, ni des bottines.

Pannetrat se moquait un peu que sa femme fût élégante, il lui demandait seulement de ne pas tomber malade. Elle aussi était à peu près indifférente à la religion ; pourtant elle allait à la messe presque tous les dimanches, et faisait ses Pâques, parce que, dans les petites villes, c'est, pour les femmes, une habitude. Sa vie n'avait guère changé, mais, au moins, elle travaillait, maintenant, pour son compte. Son père, autrefois, la rudoyait ; Pannetrat, s'il ne l'embrassait jamais, ne la bousculait, ne la frappait pas. Et elle lui avait été reconnaissante de l'avoir tirée de ce qu'elle appelait sa « misère ».

Ce fut de cette « reconnaissance » qu'elle eut une fille. Le dimanche de son baptême ne fut un jour ni de fête, ni de deuil ; il y eut le repas obligatoire où l'on invita le parrain, la marraine, et deux ou trois journaliers que connaissait Panne-

trat. Eux, laissèrent manger et boire les invités, en affectant de mettre de l'eau dans leur vin. A chaque instant, ils regardaient se vider plats et bouteilles, disparaître le pain, avec l'air de se dire :

— En voilà un baptême qui va nous coûter de l'argent. Mais on ne nous y reprendra plus !

En effet, Marie resta fille unique.

Elle n'était pas le fruit de l'amour. A six ans, elle apparut maigriotte, plus délicate qu'il ne convient à une fille d'ouvriers. Il n'y avait pas de raison pour qu'elle se distinguât des autres gamines avec qui elle allait à l'école. Comme elles tour à tour turbulente et méditative, elle courait dans les rues à la sortie de la classe, ou, dans un coin de la cour des récréations, restait quelques minutes absorbée, mais en quels rêves d'enfant ? Peut-être, comme les autres, songeait-elle à des commencements de contes merveilleux :

— Il y avait une fois une princesse...

Sa mère la surveillait, la tenait propre, non par affection, mais par manie de ménagère soigneuse qui n'endure pas plus une tache de boue sur la robe de sa fille qu'un grain de poussière sur la cheminée, et par esprit d'économie, parce que ce n'est pas la brosse, mais la saleté, qui use les vêtements. Pannetrat s'occupait d'elle aussi peu que possible. Il lui était tout à fait indifférent qu'elle se fît ou non remarquer à l'école. Un samedi soir, elle rentra toute joyeuse :

— Aujourd'hui, dit-elle, j'ai été la troisième !

C'était le résultat de plusieurs semaines d'efforts ; elle avait dû donner un fameux coup de collier pour en arriver là, car la mémoire lui faisait défaut, et elle ne comprenait que difficilement. Mais la sœur répétait sur tous les tons que les enfants doivent faire leur possible pour contenter Dieu et leurs parents qui font, de leur côté, tout ce qu'ils peuvent pour le bonheur des enfants. La Pannetrat finissait de repasser. Elle dit :

— Ah ?

Et ce fut tout. Cela ne l'intéressait point, que sa fille fît des progrès : jamais elle n'avait été à l'école, elle ! Elle ne savait ni lire, ni écrire : il n'y a pas besoin de cela pour gagner sa vie. Elle envoyait sa fille à l'école uniquement parce que l'instruction était devenue obligatoire.

La gamine s'en alla, dehors, au jardin. Elle disait aux pommiers :

— Monsieur, aujourd'hui, j'ai été la troisième !

Les pommiers ne répondaient rien. Elle avait hâte que son père rentrât. Elle l'aperçut, courut à sa rencontre :

— Aujourd'hui, j'ai été la troisième !

Pannetrat fit comme les pommiers.

On ne lui donnait pas les os à ronger, mais jamais, quand il y en avait, on ne lui réservait les meilleurs morceaux. L'hiver, on ne faisait pas chauffer exprès pour elle l'eau du cruchon. Elle était heureuse quand elle entendait sa mère dire :

— Ce soir, j'ai les pieds gelés.

Les étrennes ne l'embarrassaient point. Chaque année, huit jours avant le premier janvier, Pannetrat bougonnait quand il la croyait endormie :

— Des étrennes ! A quoi que ça sert !... Pas besoin de dépenser de l'argent là-dedans !

Pelotonnée au fond du grand lit, elle écoutait. Elle n'aurait pas besoin de mettre ses sabots dans la cheminée !

Elle n'était considérée, dans la ville, ni comme une fille de pauvres, ni comme une fille de riches.

Les filles des pauvres, des mendiants, ont droit à certains égards. Quand on les voit, en hiver, les mains et les joues bleues par le froid, on dit :

— Comme elles sont malheureuses, ces pauvres petites !

De belles dames vont jusqu'à les embrasser, et l'on trouve tout naturel qu'elles aillent, de porte en porte, le premier janvier, demander des étrennes. On leur donne des oranges, des sucres d'orge, des jouets, des sous. Elles rentrent chez elles heureuses.

Les filles des riches, elles, ont droit à tous les égards. On les voit aller les unes chez les autres. Dans des salons bien meublés, bien chauffés, où il y a des pianos, elles jouent à des jeux amusants, font « quatre heures », chantent ; quelquefois même elles dansent.

Une fille d'ouvriers n'a droit à rien du tout. Ses parents se chargent de la nourrir, de l'habiller, et même de lui donner ses étrennes. Les riches la regardent de haut, et les pauvres ne l'envient guère : est-elle beaucoup moins malheureuse qu'eux ?

Elle s'est vite découragée. Elle a senti, d'instinct, que ses parents ne tiennent guère à elle. Sa mère, nature tranquille et que rien n'émeut, ne la bat jamais, pas plus qu'elle ne l'embrasse. Il y a des moments où elle serait heureuse de recevoir des coups.

Elle continue quand même à travailler, mais sans ardeur. Elle est toujours dans les dernières.

La sœur a dit :

— Il faut faire tout son possible pour contenter Dieu, et ses parents.

Elle n'avait pensé d'abord qu'à ses parents.

Elle apprenait le catéchisme.

A la question :

— Qu'est-ce que Dieu ?

Il y avait la réponse :

— Dieu est un pur esprit, infiniment parfait, créateur du ciel et de la terre, maître absolu de toutes choses.

Elle ânonnait, répétait ces paroles sans les comprendre, comme toutes celles de son âge.

Elle ignorait à la fois ce qu'étaient la terre et le ciel.

La terre, c'était ce paysage qu'elle contemplait quotidiennement, des maisons ici serrées les unes contre les autres, là espacées, des arbres, des jardins, des champs, des bois, depuis les montagnes derrière lesquelles, chaque matin, le soleil se lève, jusqu'aux collines qui, chaque soir, le dérobent aux regards, le cachent pour toute la nuit. Rien que cela, c'était immense. Et ce ne devait pas être commode de faire toute cette terre avec rien.

Le ciel avait exactement les mêmes dimensions, posé au-dessus de la terre comme un couvercle sur une marmite. Le soleil et la lune s'y promenaient en liberté. Chaque nuit, les étoiles venaient y reprendre leur poste fixe. La sœur avait beau leur expliquer qu'elles ne voyaient qu'une toute petite partie de la terre, et qu'il y avait d'autres étoiles, d'autres lunes, d'autres soleils tellement éloignés dans l'espace qu'elles ne pouvaient même pas les apercevoir : elles ne comprenaient que ce qu'elles voyaient. Elles avaient l'air de penser :

— C'est déjà bien beau que Dieu ait fait cela ! Il a dû avoir assez de mal.

Mais ce n'était pas tout : Dieu avait des droits sur elles,

autant que sur la terre, sur le ciel. Si c'est lui qui fait tonner et pleuvoir, s'il n'a qu'un signe à faire pour que la terre tremble, ce n'est pas pour rien qu'il a pris la peine de les créer, elles, de les mettre au monde. Depuis le jour de leur naissance, du haut du ciel où il habite entre deux étoiles, il les suit continuellement du regard, et il sait bien distinguer celles qui font des taches d'encre sur leurs cahiers d'écriture de celles qui tiennent leurs livres toujours propres, comme neufs.

Il n'a pas laissé à chacun la liberté de vivre à sa guise, de l'aimer, de l'adorer comme il lui plaît. Il a écrit dix commandements auxquels il faut obéir sous peine de péché.

A partir de sept ans, elle apprend tout cela, petit à petit, sans hâte, sans fièvre.

Elle va, pour la première fois, se confesser. Elle a beau s'examiner : elle ne découvre rien. Pas de distractions pendant les prières à l'école ; elle s'est toujours appliquée à ses devoirs ; si elle ne réussit pas, ce n'est point sa faute. Elle n'a jamais désobéi à sa mère : toutes les commissions, elle les a faites sans répliquer, immédiatement, car elle n'a point de volonté propre, et, si elle n'a pas eu de distractions, c'est qu'elle en est incapable. Le prêtre l'interroge. C'est un vieux curé bedonnant, à cheveux blancs, persuadé que Dieu lui a confié, ici-bas, une mission d'une importance excessive. Il sait de source sûre qu'une âme est d'un tel prix que toutes les puissances infernales se mettent en branle pour l'arracher au ciel.

— Un bon départ, tout est là ! dit-il. Et, volontiers, il se compare à l'aiguilleur de la manœuvre de qui dépend le salut ou la perte des trains. Lui, c'est toute une paroisse qu'il a mission de diriger vers le ciel. Il y a des jours où il sue de fatigue, d'angoisse.

Il a beau chercher avec Marie : elle ne trouve rien.

— Mais c'est une petite sainte ! songe-t-il. Et, paternellement, il lui dit, de derrière le grillage, des mots dont elle ne comprend pas très bien le sens.

— Le bon Dieu et ses anges vous regardent... Il faut toujours se tenir prêt à paraître devant eux... Notre Seigneur est mort pour vous... Sa mère, la Sainte Vierge Marie, votre patronne, vous protégera... Priez-la bien, elle vous exaucera... Je vous donne ma bénédiction.

Et, par habitude, il ajoute :

— Allez, et ne péchez plus.

Elle apprend peu à peu à connaître la Vierge Marie. C'est une belle dame, vêtue de blanc et de bleu, qui porte dans ses bras un enfant à qui elle fait faire tout ce qu'elle veut. Pourtant, elle a souffert. Mais, après sa mort, elle fut enlevée à la terre par les anges qui l'emportèrent au ciel. Ce devait être un matin comme ceux du quinze août. Les anges ont dû s'y prendre avant le lever du soleil, pour ne pas avoir trop chaud. La Vierge était enveloppée dans un grand manteau tout blanc. Ils l'ont emportée dans les airs. D'abord on a vu, distinctement, battre leurs ailes. Au moment où le soleil s'est montré, ils finissaient de disparaître.

Tout cela, dans l'esprit de la gamine, est confus. Mais le curé lui a dit :

— La Sainte Vierge Marie, votre patronne, vous protégera. Priez-la bien.

Qu'est-ce que c'est, que la prière? Est-ce s'agenouiller sur un banc à l'école, sur une chaise à l'église, et réciter des phrases très savantes auxquelles on ne comprend rien ? Mais, sans doute ; mais, certainement ! Que signifient :

— Ne nous induisez pas en tentation!

— Le fruit de vos entrailles est béni?

Pourtant, tous les jours, elle prononce ces paroles, parce que c'est un devoir. Elle fait comme ses camarades, ni plus, ni moins. Mais elle n'est pas distraite comme elles. Son attention se concentre sur les prières, comme, tout à l'heure, elle se portera sur un problème, sur un exercice de grammaire.

Chez elle, on ne la pousse pas plus à la piété qu'au travail. Elle fait ce qu'elle peut, livrée à elle-même. Il n'y a que le curé qui lui témoigne un peu d'affection. De temps à autre, lorsqu'il vient à l'école, il la regarde de loin, sur son banc, ou, passant près d'elle, lui donne sur la joue de petites tapes amicales. Elle ne parle jamais de lui qu'en disant : Monsieur le curé.

Les jours passent les uns après les autres ; on les compte, quand ils ont disparu, on les réunit tous, par la pensée, en groupes plus ou moins importants. Et l'on dit :

— Tiens? Voilà une semaine..., un mois..., un an de passés !

On n'en pense pas plus long. On ressemble aux riches qui ont de l'argent à n'en savoir que faire, et le dépensent pour s'en débarrasser ; et c'est ainsi que les enfants dépensent les jours. Ils marchent vers la vie merveilleuse de plus tard ; les garçons voudraient être déjà des hommes avec de la moustache, un pantalon rouge, des éperons, un sabre et un cheval ; les filles voudraient être de grandes dames qui se rencontrent, se saluent en faisant des manières, et sortent avec des enfants frais, blancs de teint, bien habillés. Ils marchent vers la vie merveilleuse de bientôt : ce sera le certificat d'études, la première communion. Ensuite, ils n'auront plus besoin d'aller à l'école, — ils seront savants — ni à l'église : ils seront en règle avec Dieu.

Marie pense vaguement à cela, comme les autres. Elle entre dans sa neuvième année. Elle est toujours la même, petite, maigriote, delicate. On est tout étonné de la voir porter des sabots; ils ont l'air d'être bien lourds pour elle, mais elle y est habituée. Sa vie se partage entre l'école et la maison. Les jeudis lui semblent longs, parce qu'elle craint un peu sa mère. Sa mère ne la laisse pas faire ce qu'elle veut. Reste-t-elle immobile dans un coin ?

— A quoi que tu penses donc? demande la Pannetrat. Remue-toi un peu.

Court-elle dans la rue avec d'autres gamines ?

— Tu vas encore attraper chaud ! Rentre m'aider à éplucher les pommes de terre.

Marie obéit sans mot dire ; elle est si soumise que l'idée ne vient même pas de la gifler.

A la chapelle des sœurs, personne ne lui disait rien. C'était comme une église, mais beaucoup moins froide, plus petite, plus intime. Le chœur n'était pas reculé dans une ombre de mystère : on le voyait, là, tout près de soi. On respirait le parfum des fleurs sur l'autel, et il semblait que l'on eût pu, de sa place, en soufflant un peu fort, éteindre les cierges. C'était l'endroit où se réunissaient les dévotes, vierges et mères de famille. Elles y venaient tous les soirs d'octobre, pour les prières du Rosaire ; et, d'un bout à l'autre de l'année, il y avait des « Saluts » suivis de la bénédiction du Saint-Sacrement. Des fêtes liturgiques de troisième ordre en étaient le prétexte.

En octobre surtout, on y était bien. Elle essayait toujours d'avoir une chaise ou un bout de banc contre le mur. Là, les mains cachées sous sa capeline, elle restait blottie, heureuse, ayant chaud. On récitait les cinq dizaines du chapelet devant l'hostie exposée dans l'ostensoir en bronze doré dont les rayons, sous la lumière des cierges, étincelaient comme les rayons du soleil. Le murmure des voix qui reprenaient indéfiniment :

— *Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs*... vous berçait, vous endormait délicieusement. Elle écoutait. Elle-même récitait les paroles... Parfois, dehors, on entendait le vent d'automne dans les sapins... Au-dessus de l'ostensoir, posée sur le tabernacle, il lui semblait que la Vierge Marie, sa patronne, la regardât... Puis il y avait les chants que soutenait l'harmonium. Le prêtre donnait la bénédiction et le rayonnement de l'ostensoir illuminait tous les coins de la chapelle... Elle sortait, le cœur serré, pour retrouver, dehors, la nuit froide, le vent, la pluie, pour rentrer à la maison silencieuse.

Tout naturellement, elle commençait à aimer la Vierge, le Christ. Elle se familiarisait avec les détails de leur vie. Jésus avait consenti à descendre sur la terre pour racheter les hommes. Il avait vécu dans l'atelier d'un saint charpentier. Puis, malgré ses miracles, malgré le bien qu'il faisait tout autour de lui, il était saisi, emprisonné, torturé, crucifié par de méchants hommes qui le forçaient à mourir. Elle les voyait, ces méchants hommes. Ils ont de grandes barbes blanches qui remuent quand ils parlent, et des petits yeux tout noirs qui clignotent, se ferment, quand ils veulent regarder en face le soleil, témoin de leurs crimes. Elle aimait Jésus et Marie, et Joseph, mais elle ne pensait pas à Dieu. Dieu était trop loin d'elle, et puis, à cause du tonnerre, elle avait peur de lui. Quand il se fâche, il est terrible, et ne sait point modérer les éclats de sa colère.

Elle prie sans comprendre davantage, mais, maintenant, avec ferveur. Tout ce qui touche à la religion reste gravé dans sa mémoire. Elle est presque toujours la dernière à l'école, et la première au catéchisme. Quand Monsieur le curé pose une question et dit :

— Un bon point à qui répondra la première !

C'est elle qui se lève, et répond juste. Et le visage de M. le

curé s'épanouit, car elle est devenue sa préférée : qui sait si elle ne sera point une autre Bernadette Soubirous ?

Personne ne remarque qu'elle ait changé, car elle est, extérieurement, restée la même. Ah ! si elle avait été turbulente, désobéissante, et que — comme il est rapporté dans les *Vies des Saints*, — par un coup imprévu de la grâce divine, elle eût été, d'une minute à l'autre, transformée, on en aurait parlé ! Mais il n'en était rien. Ainsi, dans un jardin délaissé qu'entourent de hauts murs, parfois une graine venue on ne sait d'où, apportée par le vent, s'épanouit en une rose presque miraculeuse que tout le monde, à jamais, ignorera.

Pourtant, quelques-unes de ses camarades étaient jalouses d'elle, à cause de M. le curé. Elles en parlerent a leurs mères, qui s'en furent le trouver. Car c'était elles-mêmes, un peu, qu'il offensait en ayant moins d'attentions pour leurs filles que pour cette gamine dont le père ne mettait seulement jamais les pieds à l'église. Il bredouilla de molles excuses :

— Mais, ma chère dame, je n'ai jamais délaissé votre fille !... Au contraire !

Il s'embrouilla dans des explications. Il s'épongeait le front. Ah ! qu'il est donc difficile de concilier les intérêts temporels et spirituels !

Il changea brusquement. Il n'eut plus pour elle de sourire, de tapes amicales. Il l'interrogea au catéchisme ni plus ni moins que les autres, évitant de poser des questions embarrassantes auxquelles il savait bien d'avance qu'elle seule pourrait répondre.

Elle songeait douloureusement dans sa pauvre âme :

— Qu'est-ce que j'ai donc pu faire au bon Dieu, que M. le curé me délaisse ?

Elle pria la Vierge, lui demandant conseil. Elle ne put qu'attendre, laisser passer les jours qui la séparaient de la première communion.

Parfois, tant sa douleur était vive, elle se disait :

— Je vais faire une mauvaise première communion, pour punir M. le curé.

Mais, aussitôt, elle repoussait cette pensée : elle fût morte, plutôt que de commettre un pareil sacrilège. Pourtant, l'obsession lui revenait. Elle souffrait visiblement, devenait encore plus maigre, plus pâle. Les trois jours que dura la retraite

préparatoire furent terribles : M. le curé ne lui disait toujours rien. Enfin, le soir de la dernière confession, au moment où il allait lever le bras pour l'absoudre, elle éclata en sanglots :

— Mon père ! mon père ! gémit-elle à voix basse. J'ai voulu faire une mauvaise première communion.

Il l'interrogea : c'était sa faute à lui.

— Consolez-vous, mon enfant ! lui dit-il. J'ai fait cela pour vous éprouver.

Elle sortit du confessionnal, rayonnante.

Le lendemain, elle vécut dans une sorte d'extase. Elle ne fit attention ni à sa pauvre robe blanche, ni à l'absence de son père, ni à l'indifférence de sa mère, ni au repas : elle avait communié ! Jésus était en elle. Elle aurait voulu avoir en elle la Vierge Marie aussi. Tout, autour d'elle, lui parut, ce jour-là, plus clair que de coutume, resplendissant, car elle était comme un ostensoir vivant au milieu duquel reposait l'hostie, et dont la lumière luttait avec l'éclat même du soleil.

II

Qu'allait-on faire d'elle ? Elle avait échoué à l'examen de certificat d'études. D'ailleurs, un journalier n'a pas les moyens d'envoyer sa fille à l'école après la première communion, fût-elle preuve, même, d'une intelligence spéciale. Il faut, dès l'âge de onze ans, qu'elle commence à se suffire à elle-même. Qu'allait-elle devenir ? Mais M. le curé, le catéchisme terminé, finies les rivalités puériles, veillait sur elle : il ne fallait point qu'elle souillât sa robe d'innocence, que ce pur miroir, où se réfléchissait le ciel, se ternît au contact, au souffle des réalités de la vie.

Il y avait, dans la petite ville, une coterie de dames réputées bien pensantes. Elles étaient assurées de constituer l'élite de cette société minuscule que formaient trois mille habitants séparés du reste du monde par leur indifférence, leur apathie. De temps à autre, souvent même, elles se rendaient visite. A quoi ont-elles passé leur temps ? Il y avait les dames veuves, sans enfants. C'est drôle, qu'aucune de ces vieilles dames veuves n'ait d'enfants ! Quelle vie ont-elles faite à leurs maris défunts ? Je les vois, maintenant, si prudes, si timorées, que je me les représente, ridicules, se refusant, la nuit de leurs

noces. Et, sans doute, leurs maris s'imaginèrent qu'ils y perdaient. Hommes fortunés, que plus heureux vous fûtes ! Vous montiez dans vos carrioles, et vous alliez d'auberge en auberge, de village en village, lutinant les filles grasses, renversant les servantes dans les écuries et les granges. Vous preniez des diligences, puisqu'il n'y avait pas encore de chemins de fer, et, dans les maisons closes de Nevers, avant de vous assouvir, joyeux du plaisir que vous aviez là, sous la main, vous payiez le champagne ! Plusieurs d'entre vous n'avaient même pas besoin de bouger : ils trouvaient dans la ville ce qu'il leur fallait, petites bourgeoises, petites femmes de commerçants, d'ouvriers, en mal d'aventures et de tendresses extraordinaires. Vous inventiez des prétextes à sortir, à rentrer tard. La plupart du temps, vous n'inventiez rien, faisant ce que bon vous semblait. Il y a, l'été, les prés et les bois ; on est bien, à l'abri derrière les haies, dans les taillis. Le garde champêtre n'est garde-champêtre que pendant la journée ; la nuit, c'est un homme comme les autres qui a remplacé par un bonnet de coton sa casquette ornée d'un galon d'argent et qui ne pense qu'à dormir. L'hiver, on se rencontre où l'on peut ; on profite d'une absence, d'un voyage du mari. Hommes fortunés de n'avoir pas connu vos épouses ! Maintenant, vous dormez au cimetière dans de riches caveaux ; vos veuves prient tous les jours pour vous, et font dire, chaque mois, une messe pour le repos de vos âmes !

Il y avait de vieilles demoiselles qu'il était bien préférable de n'avoir jamais épousées. Elles avaient dû, dès leur plus tendre enfance, avoir des cheveux blancs, et parler avec ces mines éternellement contrites. Qu'est-ce qu'un homme eût fait d'elles ? D'être restées vierges, elles croyaient fermement que Dieu leur devait être reconnaissant. Elles habitaient des chambres propres, cirées. Les murs en étaient couverts de crucifix, de chapelets en forme de cœurs, d'images saintes. Sur leurs tables de travail, entre les pelotes de fil et de laine, plusieurs petits livres de piété traînaient toujours.

Marie entra tout de suite au service de Mme Martin de Fréfontaine, que l'on appelait Mme Martin tout court. Mais à la manière dont la petite ville prononçait ce « Mme Martin », on sentait bien qu'elle n'oubliait point la particule. Avait-elle été jolie autrefois ? Mariée à un vieux commandant d'artillerie en retraite, goutteux, rhumatisant, et qui, deux ans après le ma-

riage, mourut, elle avait dû se tourner bien vite vers « les consolations de la religion ».

Ces dames parlaient entre elles des temps difficiles, de la période critique que traversait l'Eglise. Elles ne prononçaient qu'en s'inclinant les mots de « Notre Saint Père le Pape ». Elles le voyaient dans un lointain d'apothéose, trônant sur sa sedia, entouré de chants d'orgues, de fumées d'encens, surhumain, ayant le pouvoir de lier et de délier, et la permission de ne point se tromper. Elles auraient voulu vivre, malgré leurs maux d'estomac, leurs douleurs, à l'époque entre toutes bénie où les premiers chrétiens ne sortaient de la nuit des catacombes que pour proclamer, en pleine lumière, leur foi. Elles avaient toutes lu et relu *Fabiola*. C'était pour elles, après l'Evangile, le livre des livres. On y voyait des proconsuls, des empereurs brutaux, démoniaques, martyrisant des jeunes filles chastes.

Marie vécut dans ce milieu plusieurs années de sa vie.

Sa piété peu à peu décroissait. Sans doute elle accompagnait sa maîtresse à l'église, à la chapelle des sœurs, Mme Martin ne manquant jamais ni une messe basse, ni un salut en semaine, ni les vêpres le dimanche, quelque temps qu'il fît. L'hiver, elle portait la chaufferette, le parapluie, l'été, tenait ouverte l'ombrelle. Il n'y avait pas de raisons psychologiques profondes à ce changement qui s'opérait en elle : c'était ainsi. Peut-être, après tout et simplement, était ce parce qu'elle se trouvait bien au « château ». On appelait ainsi la demeure de Mme Martin. C'était une grande maison rectangulaire, à plusieurs étages, couverte de vieilles tuiles, et bâtie sur des rochers qui dégringolaient en pente raide vers les moulins. Elle était entourée d'un vaste jardin planté de tilleuls et de sapins. Marie était heureuse. Mme Martin était bonne pour elle; M. le curé, quand il venait en visite, ne manquait point de lui demander si elle aimait toujours le bon Dieu.

Invariablement, elle répondait :

— Oh ! oui, monsieur le Curé !

L'église, la chapelle n'étaient plus des refuges où elle eût voulu rester. Il lui en coûtait de sortir du château.

Quelquefois, le dimanche soir, elle allait voir ses parents. La maison lui semblait misérable, froide. Elle avait hâte de rentrer.

A seize ans, elle se mit à rêver. N'était-elle pas une jeune fille comme les autres? Mais les jeunes gens ne faisaient guère attention à elle. Sa figure était insignifiante, toute ronde, avec un nez court, et des yeux comme toujours étonnés. Elle rougissait facilement.

Toute la journée, elle cousait des chemises, tricotait des bas de laine pour les petits pauvres de la ville. Elle faisait de rapides progrès.

Elle rêvait à vide, comme peut rêver une servante pas jolie qui n'a jamais lu de feuilletons. Et elle détournait ses regards quand elle voyait, dans la rue, deux chiens « collés ».

Et elle ne se disait pas :

— Je finirai ma vie dans ce beau château !

Elle ne se disait pas non plus le contraire. Elle vivait au jour le jour, machinalement, inconsciente.

Mais son père mourut. Sa mère n'était plus bonne à grand' chose; fatiguée, abrutie, elle portait, pour protéger ses yeux malades, sanglants, des lunettes bleues.

Il lui fallut quitter Mme Martin, le beau château, et revenir vivre avec sa mère, dans leur petite maison des Teureaux. Elle avait vingt ans.

III

Ce fut la vie de deux femmes qui, s'efforçant de n'avoir besoin de rien, cultivent elles-mêmes leur jardin, au petit bonheur, et regardent à acheter une bougie, une livre de sel. Elles vivaient de soupe, de fromage, et ne buvaient que de l'eau. La mère, hargneuse, taciturne, ne prononçait pas dix paroles dans une journée. Pour économiser la lumière, elles se couchaient dès le crépuscule. Quelquefois, les soirs d'été, elles s'asseyaient sur le pas de la porte. La sérénité du ciel, le vent dans les peupliers les laissaient indifférentes.

On les savait dans le besoin, et Marie ne manquait pas d'ouvrage. Ne pouvant laisser sa mère toute seule, elle travaillait à la maison. Elle cousait, reprisait, tricotait. Toujours coiffée d'un bonnet blanc, elle se tenait derrière l'unique fenêtre. Elle ne s'interrompait qu'à l'heure du maigre repas de midi, et ne cessait que le soir, lorsque le jour mourait comme une lampe dont on vient de baisser la mèche.

Un jour, Mme Martin, chez qui elle allait porter une demi douzaine de chemises, lui dit :

— A propos, pourquoi ne feriez-vous point partie de la Congrégation des Enfants de Marie? Nous allons en fonder une très prochainement, et vous êtes des plus dignes!

Cet éloge la toucha aux larmes. Elle accepta.

Ce fut, en vérité, une époque merveilleuse de la vie dévote dans la petite ville. Le vieux curé venant de mourir, un autre, plus jeune, plus actif, l'avait remplacé. L'église fut remise à neuf. Les processions, bannières au vent, traversaient la ville, triomphantes. Ici Dieu était le maître. Les associations pieuses se multipliaient. Il y en avait des douzaines : le Tiers Ordre, la Propagation de la Foi, l'Œuvre de saint François de Sales, le Sacré-Cœur de Jésus, les Enfants de Marie, le Chemin de croix perpétuel, etc., etc. C'étaient, plusieurs fois par semaine, à cinq heures du soir, des récitations en commun de prières, de chapelets, et, chaque vendredi, des chemins de croix. Vieilles femmes, vieilles et jeunes filles de toute évidence vierges, se rattrapaient, s'attendaient dans les rues, et montaient, par petits groupes, à l'église qui domine la ville. Elles en redescendaient ensemble. Elles se connaissaient par leurs petits noms : il y avait Mlle Laure, Mlle Mariette, Mlle Delie. Elles se donnaient, avec onction, de l'eau bénite. Et elles s'aimaient toutes en Notre Seigneur Jésus-Christ.

Marie devint vite, pour elles, Mlle Marie. Elle fut une des plus assidues, des plus ferventes. Elle fit partie de toutes les associations. Et, sa piété se réveillant d'un seul coup, longtemps elle gémit sur l'indifférence où elle croyait, plusieurs années de suite, avoir vécu. Maintenant, sa vie avait un but : il s'agissait de gagner le ciel! Elle traversait les rues les yeux modestement baissés, les bras croisés, par-dessous son fichu, sur sa maigre poitrine.

Il y avait aussi, à propos de tout et de rien, des « saluts » tantôt solennels, tantôt simples, à la chapelle des sœurs. Les homélies, les « instructions » ne manquaient pas, faites tantôt par le doyen, tantôt par le vicaire. Elle écoutait de toutes ses oreilles. Elle se souvenait de ses premières années, et demandait pardon à la Vierge de l'avoir oubliée.

Elle lut des livres pieux. Elle les savoura. Elle connut la vie de tous les saints, de toutes les saintes.

Véronique de Binasco avait une âme trop pure pour le monde. Elle s'adresse à la prieure du couvent de Sainte-Marthe, à Milan, pour prendre le voile ; mais, ne sachant pas lire, elle est renvoyée jusqu'à ce qu'elle connaisse ses lettres. Fort à propos, la Sainte Vierge lui apparaît, et, en un clin d'œil, l'instruit.

Sainte Lucie a, dans le bréviaire romain, un office propre, composé de ses paroles et des actes de son martyre, honneur qu'elle ne partage qu'avec un très petit nombre de saints.

Sainte Dorothée était d'une beauté remarquable, d'une sagesse incomparable, et sa virginité était sans tache. Toute la cité était remplie de la bonne odeur de ses vertus.

Sainte Solange, vierge d'esprit et de corps, eut de bonne heure le plus vif attrait pour le chaste époux des âmes. Elle lui promit de garder pour son amour une virginité perpétuelle.

Les vies de saints sont admirables. Hommes sains de corps et d'esprit, imitez ce Louis de Gonzague que l'Église nomme l'angélique, et qui était d'une telle pureté, d'une telle innocence qu'il n'osait pas regarder en face sa mère de peur d'avoir de mauvaises pensées!

Sachez que la science est inutile. Mgr Pie, évêque de Poitiers, n'a-t-il pas écrit de Germaine Cousin, réputée, elle aussi, sainte :

— On se demande si elle savait lire. Mais ce qu'elle apprit sous l'empire de la grâce divine, à l'école de cette croix du Sauveur et à celle des secrètes inspirations de l'Esprit-Saint, lui tient lieu de toutes les autres connaissances.

Les savants, les philosophes ne sont que des sectaires, que des orgueilleux. Les catholiques, seuls, ont l'esprit large. L'Église, professeur d'humilité, dit aux ignorants :

— Laissez-les! Vous en savez plus qu'eux! Vous possédez la vérité, vous seuls, puisque vous la tenez de moi, puisque c'est moi seule qui puis, qui dois, par ordre de Dieu, vous l'enseigner.

Elle, qui n'a même pas pu avoir son certificat d'études, est maintenant documentée sur l'économie générale de l'univers, dont le centre est la Terre auprès de qui le reste ne compte point. L'âme, étant le souffle de Dieu, est plus précieuse que tous les trésors réunis du monde entier. Voilà qui vous donne une singulière importance, pour peu que vous soyez persuadé

d'être nanti d'une âme immortelle ! Insensés, ignorants, ceux qui ne vivent préoccupés que de leurs seuls intérêts matériels ! Ils ne songent point que les démons sont embusqués à chaque coin de minute, ricanant, heureux de noter les mauvaises pensées, les mauvaises actions de leurs clients comme autant de bons points pour eux.

Le « péché de la chair » surtout l'épouvante. Ses yeux cillent quand le prédicateur y fait, en chaire, de discrètes allusions, ou qu'un de ses livres favoris en parle à mots couverts. Ce doit être quelque chose d'effroyable. Comment peut-on oser profaner ainsi ce corps humain que l'Eglise affirme être le temple de Dieu, de l'Esprit Saint? Il est vrai qu'en même temps elle enseigne que nous ne sommes qu'ordure destinée à devenir poussière. Cet horrible péché, elle jure, non seulement de s'en abstenir, mais de n'y même pas penser. Elle fait secrètement vœu de virginité. C'est ainsi la meilleure partie de leurs corps que sacrifient, au Seigneur, les chastes. Car c'est une si belle vertu, que la chasteté ! Ne répète-t-on pas à l'envi que, l'éternité durant, seuls, les vierges suivront, des lys à la main, l'Agneau sans tache?

O merveilleuse logique de notre Sainte Mère l'Eglise !

Mon Dieu, vous avez créé, paraît-il, les hommes pour qu'ils se multiplient ! Vous êtes directement intéressé à ce que la race humaine ne disparaisse que le jour où vous le jugerez convenable. Et, pourtant, vos regards se reposent de préférence sur les vierges ! On ne nous dit pas si, pareillement, il vous serait agréable que quelqu'un se tranchât les mains, les pieds, se réduisît à l'état de tronc ; cela nous l'ignorons. Mais nous savons que l'offrande vous plaît particulièrement de cette partie de nos corps sur laquelle, du haut du ciel, vous devez sans cesse avoir les yeux fixés. Et, par une décision spéciale de votre sagesse, la mère de votre divin Fils est restée vierge, même après la conception, après l'enfantement. Exception pour exception, il eût été plus logique que votre Fils ne naquît point de la même façon que les enfants des hommes, et que la vierge, vraiment vierge, ne fût que sa mère nourricière, comme Joseph fut son père nourricier. Mais la logique est bonne pour nous ! Nous passons comme la fleur des champs. Notre vie est si courte, si bien réglée par vous, que nous n'avons ni le temps, ni la permission de changer d'avis. Vous, mon Dieu,

vous êtes éternel,et vous êtes le Maître. C'est à cause de quoi sans doute, cette prédilection pour les vierges vous est venue seulement assez tard. L'Eglise, qui vous connaît bien, a beau nous affirmer que, de tout temps, vous les aimâtes. A vrai dire, nous ne nous en apercevons guère, à lire l'Ancien Testament qui fut écrit sous votre dictée. Les saints patriarches que, paraît-il, vous bénissiez, forniquaient à outrance.Et c'est après avoir fait tomber sur Sodome et Gomorrhe le feu de votre ciel que, candidement, vous laissâtes s'accomplir ceci, qui ne vous paraît avoir rien que de très naturel, de très légitime :

Loth monta de Tsohar, et habita sur la montagne avec ses deux filles, car il craignait de demeurer dans Tsohar; et il se retira dans une caverne avec ses deux filles.

Et l'aînée dit à la plus jeune : Notre père est vieux, et il n'y a personne sur la terre pour venir vers nous, selon la coutume de tous les pays.

Viens! Donnons du vin à notre père, et couchons avec lui, afin que nous conservions la race de notre père.

Elles donnèrent donc du vin à boire à leur père cette nuit-là. Et l'aînée vint et coucha avec son père; mais il ne s'aperçut point ni quand elle se coucha, ni quand elle se leva.

Et, le lendemain, l'aînée dit à la plus jeune : Voici. J'ai couché la nuit passée avec mon père. Donnons-lui encore cette nuit du vin à boire. Puis, va, et couche avec lui, et nous conserverons la race de notre père.

En cette nuit-là donc elles donnèrent encore du vin à boire à leur père ; et la plus jeune se leva et coucha avec lui ; mais il ne s'aperçut point ni quand elle se coucha, ni quand elle se leva.

Ainsi les deux filles de Loth conçurent de leur père.

Je ne vous ferai point l'injure,mon Dieu, d'ajouter des commentaires à ce chapitre dix-neuvième de votre magnifique Genèse. Mais votre sainte fille, et notre sainte mère, l'Eglise, se boucherait le nez à sa lecture s'il eût été écrit par un autre que vous. D'office, elle eût mis à l'Index toutes les œuvres de l'auteur capable d'écrire de semblables versets. Mais, ici comme partout, le pavillon couvre la marchandise.

Nous, cela ne nous choque point, que les filles de Loth « conçoivent de leur père ». Mais, ce qui nous fait sourire, c'est de vous voir tantôt si pudibond, tantôt si... délicatement égrillard !

Marie vivait maintenant dans une atmosphère de rêve, d'enchantement, en la compagnie de Dieu, de la Vierge, des saints. La vie réelle disparaissait, ne comptait plus. Elle croyait fermement aux miracles. Elle était heureuse de voir éclater le surnaturel à chaque page des annales de la sainteté, d'un bout à l'autre des Evangiles. Et, lorsqu'elle lisait qu'il y avait des hommes assez méchants, assez impies pour oser discuter ces miracles dont l'authenticité lui paraissait, à elle, indiscutable, elle les plaignait pieusement, et priait pour eux, espérant bien les ramener dans la voie du salut.

Chacune avait sa sainte préférée ; presque toutes avaient une grande dévotion à saint Joseph. Mlle Mariette parlait, avec ce petits rires entendus, du « malin », avec qui, s'il fallait l'en croire, elle avait eu souvent, elle avait encore maille à partir, et elle citait avec vénération le « saint curé d'Ars », qui avait si bien su déjouer ses ruses.

Bien qu'elle eût, peu à peu, couvert les murs de la maison d'innombrables images pieuses, petites ou grandes, l'église était devenue sa demeure de prédilection. Elle ne cessait point, pour cela, de travailler, mais elle attendait avec impatience l'heure de prendre sa mante noire. Car, comme si elles s'étaient donné le mot d'ordre, elles avaient toutes sur les épaules, été comme hiver, des mantes noires. Les Peres de l'Eglise n'ont-ils point blâmé, condamné les coquettes ? Elles font pécher les hommes par le regard, par la pensée. Et elles n'auraient pas voulu, pour leur compte, être responsables des péchés que les hommes de la petite ville eussent commis en les voyant passer. Ils ne faisaient guère, d'ailleurs, que se moquer d'elles, et ils eurent vite fait de surnommer Marie « la Vierge des Teureaux ».

Elles se réunissaient derrière le maître-autel, devant la chapelle de Notre-Dame de Lourdes. Des cierges offerts brûlaient sur une petite table ronde en fer blanc ; la voûte, toute bleue, était semée d'étoiles dorées. Des banderoles se déroulaient, qui disaient :

— *Tota pulchra es, et macula originalis non est in te.*

C'était, ici, la chambre particulière de la Vierge dans ce grand appartement qu'occupait son Fils.

Elles priaient presque à voix basse, et c'était infiniment doux de demander quelque chose à la Vierge.

Les chemins de croix, le vendredi, étaient plus tristes. Elle se rappelait toutes les tortures que le Christ avait endurées pour elle. Peut-être lui disait-il comme à Pascal :

— Je pensais à toi dans mon agonie; j'ai versé telles gouttes de sang pour toi.

Marie, qui as besoin d'une certitude, d'un but à atteindre immédiats, Marie, dépourvue d'intelligence, imagine-toi que tu entends le Christ, que tu le vois! Mais, toi, Pascal, tu pouvais dire : Que sais-je? Tu pouvais, toi aussi, mettre « toutes choses dans un doute universel et si général que ce doute s'en porte soi-même, c'est-à-dire s'il doute ».

Elle aimait surtout le dimanche, à cause des longues cérémonies. Le prêtre lui semblait surhumain, avec ses ornements, ses gestes de bénédiction. Quel sublime pouvoir il détenait! Et le sacerdoce n'est-il pas une « dignité redoutable aux Anges mêmes » ?

Il y avait les grandes fêtes qu'elle attendait avec impatience, auxquelles elle se préparait avec ferveur.

Noël, c'était le Christ tout petit, tremblant sur de la paille froide. C'était la neige sur les champs, et, dans le ciel, les ailes, blanches comme neige, des Anges qui chantaient : *Gloria in excelsis Deo!*

Elle communiait à la messe de minuit. Convulsivement, elle croisait ses mains sur sa poitrine pour serrer, pour réchauffer le divin enfant.

Tout le temps que durait le carême, elle était triste. Le Dimanche des Rameaux, elle lisait attentivement le long Evangile selon saint Mathieu qu'à l'autel récitait le prêtre; elle revoyait les scribes, les pharisiens tels qu'elle se les représentait autrefois; il y avait les soldats, les gens du peuple qui ne savent pas ce qu'ils font, qui ignorent qu'ils font mourir quelqu'un qui ne pouvait pas ne point mourir, puisqu'il n'est descendu sur terre que pour cela. C'était la semaine sainte avec ses cérémonies lugubres, ses lamentations devant les autels dépouillés : il y avait, dans l'air, comme des échos du « Eli! Lamma Sabbacthani! » C'était pour elle le cri de la douleur suprême, de la grande mort. Jésus expire. Elle voit de lourds nuages envahir le ciel, se déchirer le voile du Temple, des rochers se fendre, des morts ressusciter. Pâques, c'était le Christ triomphant, soulevant, rejetant la lourde

pierre du sépulcre. Il fait chaud. Lumineux, les pieds joints, les bras étendus, il monte vers le soleil. Il fait chaud. Elle voit la Judée avec ses jardins d'oliviers et de cyprès, suivant les Ecritures. C'est là qu'une après-midi le divin Maître apparait à Madeleine. Elle voit, à cette heure, Jérusalem endormie sous le soleil. Les murs des maisons sont tout blancs. A à l'ombre, Jésus entretient Madeleine.

Il y avait encore la Pentecôte. Les douze apôtres, les yeux levés au ciel, attendent le Saint Esprit. Il se fait, tout à coup, comme un bruit de tempête; la porte du cénacle tremble, et douze langues de feu palpitent au-dessus des douze têtes.

Il y avait enfin la Toussaint, enveloppée de brumes. Le matin l'Eglise militante félicite, implore les bienheureux qui, assis au ciel, à la droite et à la gauche de Dieu, vivent dans la paix, dans la gloire éternelle. Le soir, nouvelle Rachel qui pleure et refuse toute consolation parce que ses enfants ne sont plus, elle pousse des gémissements, et s'habille de noir pour prier pour les morts.

Elle communiait plusieurs fois par semaine, et, chaque matin, assistait à la messe.

Elle n'arrêtait point de réciter, mentalement, en remuant, même, les lèvres, des invocations qui lui valaient, au bout d'une seule journée, des années entières d'indulgences.

— Doux cœur de Jésus, soyez mon amour!

représentait, à lui seul, trois cents jours.

— Saint Joseph, ami du Sacré-Cœur, priez pour nous!

n'en valait que cent. Mais cette prière pour le repos d'une âme :

— Miséricordieux Jésus, donnez-lui le repos éternel!

atteignait au chiffre de sept ans et sept quarantaines. Si l'âme, avec cela, ne sort pas tout de suite des flammes du Purgatoire, c'est qu'elle tient à y rester.

Des invocations à Jésus la faisaient tressaillir d'amour, mais d'un amour très pur, évidemment, très chaste! Elle en prononçait les phrases, les mots, les dents serrées :

— O Jésus! Vous avez soif d'âmes vraiment sacrifiées et immolées dans les tendresses de l'amour! Vous avez soif de vous désaltérer du sang des martyrs volontaires!... Rendez-nous enivrantes ces plaies

qui déchirent votre chair adorable ! Faites-nous entendre cette voix plaintive qui s'échappe de toutes ces Hosties que vos prêtres consacrent chaque matin ! Que ce petit pain blanc, changé en votre corps sacré, nous rende forts et purs ; qu'il nous change en vous, et fasse de nous autant de victimes d'amour !

Mais c'était surtout la *Prière embrasée pour demander à Dieu des hommes apostoliques, et, par eux, le triomphe de l'Église*, qui lui paraissait admirable. Le P. Faber a décrété que c'étaient des « paroles brûlantes » !

Les torrents de l'iniquité inondent toute la terre, et entraînent jusqu'à vos serviteurs. L'abomination est jusque dans le Lieu Saint. Tout deviendra-t-il comme Sodome et Gomorrhe ?... Une fumée d'honneur, un intérêt de néant reunit une multitude d'hommes qui, quoique tous divisés, s'unissent cependant pour vous faire la guerre... Ah ! Permettez-moi de crier partout : Au feu ! Au feu ! A l'aide ! A l'aide ! Au feu dans les âmes ! Au feu jusque dans le sanctuaire ! *Qui Domini est jungatur mihi !* Que tous les bons prêtres qui sont répandus dans le monde viennent et se joignent à nous : *vis unita fit fortior*..... Seigneur, levez-vous ! Pourquoi semblez-vous dormir ?

Les jours, les mois, les années passaient sans qu'elle s'en aperçût. Par esprit de pénitence, elle réduisait son ordinaire déjà maigre. Tout le temps du Carême, et lors des Quatre-Temps, elle jeûnait. Elle faisait maigre, lorsque l'Église le prescrivait. Et elle fût morte plutôt que de manger, le vendredi-saint, des aliments préparés à la graisse. Elle se fût fait un scrupule de laisser sa mère manquer de quoi que ce soit. Sou par sou, privation par privation, elle amassait de quoi soutenir, en ce qui la concernait, un tas de bonnes œuvres, celle, surtout, de la Propagation de la Foi. Qu'ils doivent être malheureux, ceux qui vivent en dehors du bercail de l'Église ! Elle ne cessait pas de prier pour eux, mais surtout pour son père, qu'elle voulait tirer des flammes du Purgatoire où il devait être encore, pour sa mère, qui persistait à vivre dans l'indifférence, mais dont elle attendait, d'un jour à l'autre, la conversion, par un coup de foudre de la grâce : quelle joie ce serait au ciel ! Quelle magnifique nouvelle élue !

Elle n'avait aucun soin de son corps. La vermine ne l'inquiétait pas : de grands saints ne tirèrent-ils point vanité d'être couverts de poux ? Il serait exagéré de dire qu'elle embaumait,

de l'odeur de ses vertus, toute la cité ; mais il n'y avait pas besoin, pour la sentir, d'être assis très près d'elle.

A trente ans, elle en parut cinquante ; maigre, le sang aux pommettes, ratatinée, ridée comme une vieille pomme que personne n'a voulu cueillir, mûre pour le ciel.

Elle s'était fait, parmi les dévotes, une place à part. On la citait pour son égalité d'humeur, pour sa piété exemplaire qui ne se démentait pas. Car il y avait, entre ces femmes cependant bénies de Dieu et qui communiaient plus de cent fois par an, des rivalités, des jalousies. Deux confréries différentes se disputaient, à l'église, la même petite chapelle. Et les présidentes, deux vieilles filles acariâtres, échangeaient des mots plutôt aigres que doux. Chacune d'elles rapportait sur les autres, au curé-doyen qui ne se trouvait à son aise qu'au milieu des cancans, les mille petits bruits qui couraient la ville. Mais tout cela n'était que pour la plus grande gloire de Dieu !

Pauvres femmes ! Milliers de pauvres êtres atrophiés qui pullulez dans toutes les communes, dans toutes les villes de France ! Vous ne vous imaginez point, vierges ou ayant subi le mâle, que la religion ne soit pas indispensable. Vous méprisez ceux qui s'en passent, et, s'ils sont vos fils, vous les giflez ! Vous allez même jusqu'à les couvrir de malédictions que vous croyez efficaces ! La religion, pour vous, c'est s'habiller de robes noires taillées à coups de serpes, c'est ne se laver que le bout du nez et des doigts, c'est sentir mauvais ! C'est, ignorantes comme des ânesses, se faire gloire de « conserver la foi des ancêtres » ! C'est s'enorgueillir de ne même pas pouvoir signer son nom, si ce n'est au moyen d'une croix ! Une croix, je pense bien ! L'instrument sacré de notre rédemption ! C'est passer son temps dans les confessionnaux à s'éplucher l'âme, à se persuader que l'on offre au monde, qui n'en a cure, l'exemple de ce que vous appelez toutes les vertus : merci ! Mais que ne restez-vous toutes vierges ! Car je sais que rien ne vous changera. Vous n'avez que de la pitié, que du mépris pour ceux qui se moquent de vous. Si, du moins, vous mortes, c'était fini ! Mais vous serez éternelles en vos filles, petites-filles, comme vos mères, vos aïeules le sont en vous ! La Prière sur l'Acropole ! Qu'est-ce que cela peut bien vous faire ! Vous n'y comprendriez rien.

— Tout n'est ici-bas que symbole et que songe. Les dieux passent comme les hommes, et il ne serait pas bon qu'ils fussent éternels. La foi qu'on a eue ne doit jamais être une chaîne. On est quitte envers elle quand on l'a soigneusement roulée dans le linceul de pourpre où dorment les dieux morts.

On commençait à l'admirer. On comptait sur elle. On s'étonnait qu'elle n'eût pas encore été favorisée, par Dieu, de visions. Elle aussi. Quelquefois, elle pensait :

— Il y en a bien d'autres, moins saintes que moi, qui ont vu la Vierge !

Mais, tout de suite, elle flairait Satan, qui essayait de la prendre par l'orgueil. Et elle faisait pénitence.

Pourtant, elle ne pouvait s'empêcher de se rappeler les vierges de France les plus célèbres. Elle avait un culte pour Jeanne d'Arc et Bernadette.

Notre Sainte Mère l'Eglise ne se gêne guère. Elle nous enseigne que Dieu est le Dieu des armées, comme de tout le reste. Il protège, bénit également, sans parti pris, deux nations sur le point de s'éventrer. Il lui faut, ensuite, des *Te Deum*, des discours prononcés par des Bossuet. Ces discours, peu lui importe dans quelle langue, et tous les *Te Deum* se chantent en latin. Mais je ne puis pas ne pas sourire quand je songe que, si Bossuet avait été Prussien, il aurait affirmé, du haut de la chaire de vérité, que Dieu protégeait, avant toute autre nation, la Prusse.

Jeanne d'Arc a été suscitée par Dieu qui avait, à cette époque, de gros intérêts d'engagés en France. Elle a chassé les Anglais qui se disposaient à devenir protestants, juste punition, encore qu'anticipée. Marie admirait Jeanne d'Arc d'abord pour sa bravoure, mais surtout parce qu'elle avait su conserver intacte son innocence au milieu « des désordres des camps ».

Elle aimait plus encore Bernadette. Elle aurait voulu aller à Lourdes, le dernier rempart de la Foi contre l'incrédulité, contre l'athéisme. Mais, malgré les prix de faveur, le voyage eût été trop cher pour elle.

Elle aurait voulu visiter les sanctuaires de la Vierge à Paris, Notre-Dame, Notre-Dame-des-Victoires. Elle aurait voulu entendre un grand prédicateur. D'anciennes servantes, d'anciennes femmes de chambre, qui finissaient dignement leur vie

dans les pratiques de la religion, lui parlaient, avec émotion, du Père Monsabré. Elles disaient : — Tous les dimanches de Carême, j'allais l'entendre à Notre-Dame, où j'accompagnais ces demoiselles. Je ne comprenais pas tout, vous pensez bien ! Mais c'était rudement joli !

Deux fois déjà elle avait vu Mgr l'Evêque, lors de ses tournées de confirmation, où il portait à domicile l'Esprit Saint. La mitre, la crosse, la soutane violette à longue queue l'avaient impressionnée à tel point que, par faveur spéciale admise à baiser l'anneau, elle s'était évanouie. Il avait fallu l'emporter, raide.

Elle avait de fréquentes crises de nerfs. Elle devenait, à la suite de ses privations, de son exaltation continuelle, hystérique. L'atmosphère de piété de la petite ville ne lui suffisait plus : elle y étouffait. Il lui semblait qu'ailleurs Dieu se manifesterait enfin à elle. Elle disait :

— Oh ! que je voudrais voir une belle cérémonie dans une grande église, dans une cathédrale !

Au dedans d'elle, son âme se gonflait depuis trop longtemps comme un oignon de lys qui ne parvient pas à germer. Il fallait que, sous la pression de la grâce divine, elle crevât pour s'épanouir en une brusque fleur de miracle.

Or, au mois de mai, quelqu'un lui dit :

— Mademoiselle Marie, écoutez donc ! Je crois que M. l'Abbé doit aller à Nevers, le mois prochain, assister à l'ordination de son frère. Vous pourriez peut-être l'accompagner. Aller et retour, ce ne doit pas être bien cher.

Elle s'informa. Le vicaire consentit.

Evêque, prêtres, elles les aimait, les admirait tous. Vêtue de noir, elle s'assit, dans le wagon, en face de lui, vêtu de noir. Elle récitait son chapelet, lui son bréviaire. Jamais elle n'avait voyagé, mais elle ne regarda même pas les paysages. Elle se préparait à la grande journée.

Ils arrivèrent le soir. Elle palpita en apercevant, dans le crépuscule, dominant les maisons, la tour de la cathédrale. Il la conduisit à un hôtel que fréquentaient ces messieurs du clergé, la recommanda, lui dit qu'il viendrait la prendre le lendemain dans l'après-midi, et s'en fut au grand séminaire.

Elle mangea du bout des dents, hallucinée, tremblant, à la pensée qu'elle assisterait, demain, à une ordination. Elle passa

presque toute la nuit en prières : on eût dit qu'elle allait, elle aussi, être ordonnée prêtre.

Elle rôdait autour de la cathédrale, que les portes n'en étaient pas encore ouvertes.

La première, elle entra, s'affala sur une chaise, derrière un pilier, et pria, de plus en plus surexcitée, en sanglotant. C'était bien le même Dieu que là-bas, dans son eglise, mais plus amplement, plus magnifiquement logé. La lumière du matin pénétrait peu à peu par les vitraux grisâtres.

Elle distingua le chœur immense, avec ses triples rangées, à droite et à gauche, de stalles et de bancs. Tout au fond, la veilleuse tremblotait. Soutenue par de hauts piliers vieux de plusieurs siècles, la voûte se perdait dans une ombre encore mystérieuse.

Puis le soleil glissa sur les dalles, sans bruit, comme un vieux bedeau en pantoufles.

Il fit tout à fait jour. On commençait à entrer et elle était heureuse de voir qu'ici comme chez elle le bon Dieu avait des adorateurs. De nouveau, elle s'abîma dans la prière...

Tout à coup, elle sursauta, brusquement remuée : les orgues entamaient, tous les registres tirés, le *Veni Creator*. Quelle puissance ! On eût dit que, dans les murs de la cathédrale, une brèche allait s'ouvrir pour laisser s'écouler ce torrent de sons. Jamais elle n'avait entendu que le poussif harmonium de son église. Elle leva les yeux, chercha. Elle vit briller des tuyaux d'étain.

La théorie des ordinands défilait, chantant à pleine voix les versets de l'hymne, accompagnés par les orgues. Elle s'inclina profondément lorsque passa l'Evêque, distribuant de droite et de gauche sa bénédiction, en homme riche qui dépense sans compter...

Et la cérémonie se déroula.

Il y eut des moments où elle aurait voulu pouvoir crier. Elle dut se retenir pour ne point, automatiquement, s'étaler sur les dalles quand, au *Procumbant omnes !* vingt jeunes hommes, vêtus d'aubes, d'un seul coup, tombèrent. L'évêque étendait au-dessus d'eux ses mains en prononçant des paroles mystiques. Les orgues jouaient. C'était splendide ! C'était divin !

Elle frémissait maintenant sans relâche, extasiée.

Quand ce fut fini, elle sortit de la cathédrale, et s'en fut au hasard.

Elle traversa des rues. Elle pleurait. On s'écartait d'elle : vêtue de noir, elle venait sans doute de perdre quelqu'un. Elle erra... Elle passa trois fois dans la rue du Commerce....

L'après midi elle se trouva dans les champs. Son exaltation, de minute en minute, augmentait. Elle ne sentait ni la faim, ni la soif.

Le soleil, au bord de l'horizon occidental, ressemblait, avec ses rayons, à un gigantesque ostensoir... Elle marcha encore. De temps en temps, elle s'arrêtait, tendait les bras, puis les laissait retomber, et repartait. Elle était comme une aveugle dont, incessamment, les yeux vont s'ouvrir. Quelque chose l'étouffait.

Elle vit monter la pleine lune, ronde comme une hostie. Alors, elle poussa un grand cri, et tendit les bras : enfin, elle voyait le Christ, et la Vierge Marie était à ses côtés. Tous les deux, là bas, de l'autre coté du large fleuve, ils lui souriaient, lui faisaient signe, l'appelaient.

Et elle voulut marcher sur les eaux.

HENRI BACHELIN.

REVUE DE LA QUINZAINE

ÉPILOGUES

Dialogues des Amateurs

LXXX. — Juges.

M. DELARUE. — Vous n'avez jamais été juré?

M. DESMAISONS. — Non.

M. DEL. — Ni moi. Vous seriez dur?

M. DESM. — Pour les professionnels, très dur. Pour les passionnels, très pitoyable.

M. DEL. — Et pour les occasionnels ?

M. DESM. — Ceux-là rentrent dans l'une des deux premières catégories. Il y a des hommes qui ne commettent qu'un crime, et tard dans leur vie mais ils l'ont médité pendant vingt ans. Ce sont des professionnels, eux aussi. Quant à ceux qui n'ont agi qu'à l'improviste, tentés par l'occasion, ce sont des débiles, clients tout indiqués pour un régime roboratif. Je sais bien, au fond, que personne n'est ni responsable ni irresponsable, que les hommes ne sont que des balles dans la main du frondeur, mais il faut bien agréer quelques nuances, pour embellir nos discussions.

M. DEL. — Pourquoi le crime serait-il un symptôme de maladie ? N'est-il point naturel de vouloir conquérir un avantage par la violence, aussi bien que par la ruse, par la flatterie, par la servilité? J'aime mieux le coup de couteau que la bassesse. Le tigre, pourvu que je n'aie point affaire à lui, me paraît plus beau que le chien.

M. DESM. — « Pourvu que je n'aie point affaire à lui. » Voilà le nœud de la question. Mais, dans la vie, nous avons tous affaire les uns avec les autres, et je préfère le traître qui voudrait m'estamper au malandrin qui m'insère entre les côtes son couteau à virole. La violence ne peut se tolérer ; elle est toujours justiciable du conseil social.

M. DEL. — Oui, mais du point de vue esthétique?

M. DESM. — N'abusons pas des termes. Un beau crime demeure ce qu'il y a de plus laid au monde. Celui qui créa cette expression voulut prouver son romantisme, sans doute, plus que sa raison. J'ai vu dans un hôpital un médecin s'extasier sur de rares syphilides : « Que c'est beau ! La belle formation ! Les belles couleurs ! » Je crus qu'il

allait baiser ces merveilleuses cuivrures. Mon ami, ne parlons pas comme des apaches. Si un crime n'est pas toujours criminel, il est toujours triste et toujours vilain.

M. DEL. — Cependant vous admirez Christine ?

M. DESM. — Hélas !

M. DEL. — Alors ?

M. DESM. — D'abord, je l'aime moins depuis que j'ai appris qu'elle avait communément les mains sales, et le reste un peu plus, sans doute. Ensuite, nous sommes ici dans les crimes mal connus. Quel fut le vrai mobile du meurtre? J'ai toujours cru que Monadelschi était un grand bavard ou un terrible raseur.

M. DEL. — Ah ! Comme avec un peu d'astuce je vous ferais vite fouler aux pieds vos principes !

M. DESM. — C'est fort possible, car je suis plein de contradictions, dont je rougis, mais dont je jouis aussi, ce qui me réconforte.

M. DEL. — Vous serez juré. Cela vous embarrassera.

M. DESM. — Cela m'embarrasserait beaucoup, vous dites bien, surtout en quelque affaire comme celle de la rue de la Pépinière.

M. DEL. — Vous n'eussiez pas condamné Renard, je pense ?

M. DESM. — Dame, et vous ?

M. DEL. — Il serait curieux d'être juré, pour observer, dans son exercice, la mentalité des bonshommes révélés juges sur la minute. Quant à juger, moi-même, jamais !

M. DESM. — Croyez-vous que ces mentalités soient si curieuses que cela ?

M. DEL. — Peut-être.

M. DESM. — Vous avez entendu des conversations de café, de cercle, de wagon de chasseurs ?

M. DEL. — Sans doute.

M. DESM. — Eh bien ! vous avez été juré. L'unanimité, ou quasi, dans le cas Renard, ne peut vous laisser aucune illusion sur les affres de ces braves gens. Ils jugent d'un crime comme d'un coup au billard, au bridge ou à la chasse, avec des certitudes, des entêtements pareils, mais beaucoup moins de compétence. Etre juge ! Comment peut-on consentir à être juge, quand on ignore ce que c'est qu'une preuve ?

M. DEL. — Y a-t-il des preuves, en matière psychologique ?

M. DESM. — Non. Il n'y a de preuves que les faits, non pas même avoués, mais contrôlés, tournés et retournés, vérifiés dix fois. Ensuite de quoi, on peut encore douter. Savez-vous ce qui a déterminé la condamnation de Renard ?

M. DEL. — Oui, je le sais : ce sont ses mauvaises mœurs.

M. DESM. — Ah ! cher Delarue, vous avez bien de l'esprit ! Je vois que nous avons goûté également tous les deux le raisonnement de

Mme de la Pépinière : « Il a débauché mon neveu, donc il a assassiné mon mari. » Quel jury ne se laisserait prendre à tant de simplicité! Notez que le ministère public n'a point raisonné autrement : « On commence par l'homosexualité, on finit par le crime. »

M. DEL. — Je n'avais pas retenu cela. Est-ce possible? On croit rêver.

M. DESM. — Considérez encore comme cet enchaînement est rassurant. L'assassinat n'est point évident, mais il est rendu très probable par un état criminel antérieur et ancien, qui est la pédérastie. Tous les crimes se tiennent. Un péché en amène un autre. Et on conclut : « Cet homme est peu digne d'intérêt. S'il est innocent de ceci, il est coupable de cela. Qu'il expie ses mauvaises mœurs. »

M. DEL. — Mais c'est un raisonnement digne du Saint-Office, cela.

M. DESM. — Et le procureur a parlé comme un inquisiteur. On lui reproche un crime possible et un péché certain. Ce n'est pas la loi civile qui a jugé, c'est la loi religieuse.

M. DEL. — Quel rapport peut-il y avoir entre l'aptitude à l'assassinat et une méthode d'exonération?

M. DESM. — Ce sont les mystères de la logique moraliste.

M. DEL. — La méthode n'est pas belle, mais...

M. DESM. — Mon cher, nous ne comprendrons jamais. A vouloir entrer dans une telle logique, on se donne la migraine, et voilà tout.

M. DEL. — Je trouve cela idiot.

M. DESM. — Signe que vous ne comprenez pas. Et après?

M. DEL. — Tout de même, c'est énervant.

M. DESM. — Si vous êtes si délicat, cher ami, détournez vos yeux de la justice. Il faut un cœur solide pour contempler sans émoi...

M. DEL. — Parlons d'autre chose.

M. DESM. — ... les exercices...

M. DEL. — Tiens, le soleil!

REMY DE GOURMONT.

LES ROMANS

Pour Catulle Mendès. — Henri de Régnier : *Couleur du temps*, « Mercure de France », 3.50. — Charles Demange : *Le Livre de Désir*, « Mercure de France », 2 fr. — Albéric Chabrol : *Le Flambeau*, Juven, 3.50. — Pierre Grasset : *Un conte bleu*, Bernard Grasset, 3.50. — Guy Chantepleure : *La Folle histoire de Fridoline*, Calmann-Lévy, 3.50 — Hippolyte Lemaire : *L'Eau qui dort*, « Monde illustré », 3.50. — André Godard : *Vers plus de joie*, Perrin, 3.50. — Willy : *La Tournée du Petit Duc*, Auteurs modernes, 3.50. — Claude Mancey : *Par-dessus les vieux murs*, P. Lethielleux 3.50. — Louis Boulé : *Ceux de chez nous*, Plon. 3.50.

Pour Catulle Mendès. A toutes les fleurs, souvent artificielles, qu'on a déposées sur la tombe de Catulle Mendès, je viens ajouter ici mon modeste bouquet de violettes, le petit bouquet de

l'ouvrière parisienne. Comme a bien voulu me le faire dire le poète Gustave Kahn, il était le *Maître familier*, il ne pontifiait pas et c'est pour cette qualité de simple accueil que je l'aimais. Lui, le plus divers, le plus changeant, le plus compliqué des hommes, il ne cherchait point à se dérober aux camaraderies par les bourgeoises défaites mondaines et, absolument courtois, il pouvait se permettre la désinvolture du grand bohème. (N'oublions pas que les premiers bohèmes littéraires furent, sans doute, des dieux tombés à la recherche de leur Olympe !) Passionné pour la justice, la liberté de penser, il allait jusqu'à l'injustice apparente afin de rétablir, dans le royaume des lettres une sorte d'équilibre... élégant, sinon légal. Et c'est à cette belle frénésie d'équité que je dois le *prix de la Critique*, injustice délicieuse qui força un jeune homme de grand talent, mon confrère Jules Bertaut, à partager une couronne qu'il méritait bien à lui tout seul avec une dame d'un certain âge qu'il ne connaissait pas. Catulle Mendès me jeta ce prix, de caractère cependant très masculin, comme on jette la guirlande arrachée fiévreusement au buisson où l'on s'est piqué les doigts. Le buisson se formait de Messieurs les princes de la Critique réunis, imposante haie...

Je me rappellerai toujours l'étrange discussion que nous eûmes dans son cabinet de travail, 160, boulevard Malesherbes — un an plus tard, hélas ! sa chapelle ardente, — et je verrai toujours Mendès donnant des coups de poing sur son bureau où dansaient des livres, me répétant : « Oui, vous l'aurez. Que ça vous plaise ou non. Vous l'aurez. Et ce sera bien fait. Ça vous apprendra la vie et à vous moquer des choses respectables ! Ça leur apprendra aussi à ces belles Madames de lettres ! C'est un excellent tour, que je veux leur faire jouer par des hommes de lettres. Elles vous mettent à l'écart ? Eh bien ! Nous vous adoptons ! Que vous ne le méritiez pas... ça m'est égal ! » Moi, j'étais d'avance terrorisée à l'idée de m'asseoir devant un Monsieur Ministre... en robe de distribution de prix. J'ai l'épouvante des cérémonies officielles. Le bon Catulle, si cruellement spirituel quand il s'emballait dans la meilleure des intentions, conclut : « Tâchez de ne pas vous montrer maussade, hein ? Ne vous mettez pas *exprès* en sac gris poussière. » Et je vois encore la silhouette royale de Madame Jane Catulle Mendès, la forme pure de son buste (où battait déjà *le Cœur magnifique*) s'appuyer au vitrage de la porte de son salon, car elle essayait de dissimuler son envie de rire... Il y avait là une atmosphère de gaieté, de vraie, de simple affection. C'était, sans pose, une leçon donnée de l'amour de la vie... qu'il faut pourtant posséder pour vivre et ce couple charmant voulait à toute force semer quelques paillettes d'or le long de mon pauvre manteau couleur de murailles.

C'est pourquoi je viens ici, petite ouvrière de lettres, apporter *au*

patron mon bouquet, mon humble bouquet de violettes qui a l'odeur un peu amère des fleurs sur lesquelles on a furtivement pleuré.

Couleur du Temps, par Henri de Régnier. Le nombre des jours gris domine celui des jours bleus. En France, au moins, depuis quelques siècles, le soleil se fait vieux et s'il ne pleut pas toujours il fait rarement beau. Mais le temps gris est favorable aux nuances délicates, aux aperçus ingénieux, aux rêves bizarres, à tous les jeux des fines subtilités. La brutale intrusion du soleil dans les cerveaux alourdit la pensée, fait cligner de l'œil le curieux qui voit trop ou voit mal. Être *couleur du temps*, pour un poète, ce serait, regarder sans l'éblouissement cérébral toujours dangereux, même pour le génie, voir juste tout en songeant avec grâce, aller droit à l'objet sans se tromper sur sa forme ou sa destination et en percevoir les innombrables symboles. Afin de réaliser un littérateur couleur du temps, il faudrait mêler l'image mobile à l'immobile éternité, associer un railleur à un aimable indifférent, un être essentiellement philosophe à un personnage rempli de courtoisie. Je regarde M. Henri de Régnier, et, malgré moi, je me souviens d'un jeune lord anglais dont j'ai contemplé le portrait dans le salon d'un célèbre château devenu propriété de l'État, après avoir été hanté par une tribu de nègres. Ce lord était placé, très haut de taille, sur le fond gris d'un parc d'allure seigneuriale, mais floue. Ici une urne d'où s'épanchaient des fleurs en cascades, là des chevelures de saules pleurant autour du miroir d'un étang. Ce parc, ou noyé de pluie, ou fumé de brume, semblait mystérieux derrière la silhouette précise du lord anglais, svelte, impeccablement habillé, portant un monocle qui mettait un éclair d'insolence le long du tableau. Il avait un front large et un peu dégarni, un front accaparant toute la lumière du jour, une lumière froide comme il y en a chez les chirurgiens. Mais la bouche paraissait meilleure et plus fine de toute la morgue du front, et l'œil nu souriait avec une ironie tendre, si malicieuse qu'on lui pardonnait le monocle de *l'autre!* Chaque fois que passe Henri de Régnier dans ma vie, je pense au lord anglais. La belle moustache gauloise du gentilhomme français ne me le change guère! C'est bien lui, avec, derrière sa haute silhouette, le parc où jouent ses œuvres, nymphes et muses élégantes voilées pudiquement par une brume de rêve. Il est indifférent au tapage de la rue, de l'existence ordinaire, parce que la balustrade d'une terrasse le sépare de nous. S'il descend les degrés, là-bas, du large escalier fuyant, ce sera pour aller retrouver ses œuvres dans un jardin de lui seul connu... sinon, il rentrera dans le palais qui l'attend... de l'autre côté de l'eau. L'aurons-nous bien vu effeuillant *le Trèfle blanc*, ses souvenirs d'enfance, dans *l'Amour et le plaisir*, avec *Tiburce et ses amis*, ou se sacrifiant courtoisement pour plaire *aux Treize?* Nous l'aurons vu *couleur du temps*.

Il a posé sur la balustrade de marbre une main calme : « Chez moi ou nulle part ! » semble indiquer la main doucement autoritaire. Je l'aime ainsi, un peu inaccessible, un peu au-dessus des gens, absent de toutes les manifestations bruyantes, ayant l'horreur des conventions ridicules, mais si bien, si naturellement élevé... que l'on est forcé souvent de baisser respectueusement les yeux, puisqu'il est si difficile de les mesurer avecles siens.

Le Livre de Désir, par Charles Demange. *Perclus de douceurs !* Je trouve ce mot joli comme tout ! Et l'histoire, malgré sa volontaire ambiguité, me plaît infiniment. « Quelle histoire ? Il n'y en a pas ! » Mais justement, dans le désir qui naît il n'y a jamais aucune histoire et c'est à peine si un vieux Monsieur disert peut avoir le droit de vous le raconter... au compte-gouttes ! Un enfant rêve, il court les rues de Rome, ses musées, ses ruines, ses lieux de plaisir, de soleil ou d'ombre, de brûlures ou de fraîcheur et il désire tant éterniser l'heure de sa volupté qu'il en oublie souvent, presque toujours, celle de sa réalisation. Tout bonheur que la main atteint trop n'est même plus un rêve ! Dorietta est-elle une femme ou l'amour que l'on éprouve de l'amour qui va venir ? Un matin ou un soir, après le coucher du soleil sur le Colysee, l'enfant s'en ira, oubliant Dorietta, pour chercher un pays plus chaud, où le soleil... ni l'amour ne peuvent s'endormir Il s'en ira, le pauvre enfant intoxiqué par la fièvre des marais de Rome, hélas ! perclus *de douceurs !*

Le Flambeau, par Albéric Chabrol. Idylle comme il faut entre un député... moderne, bien modern style, et une jeune veuve qui a encore *la foi*. Un oncle, jésuite et missionnaire, la contraint ou essaie de la contraindre à un veuvage éternel *ad majorem Dei gloriam*. Ça ne prend pas et l'amour profane demeure vainqueur, après avoir légèrement trempé sa torche (ou son flambeau) dans l'eau bénite. Il y a des scènes intéressantes entre le missionnaire et le socialiste.

Un conte bleu, par Pierre Grasset. C'est très simplement dit, avec un grand souci de vérité dans l'élégance du détail,la pauvre histoire d'une lune de miel interrompue par la mort de l'époux, une mort bête, brutale, foudroyante. Une de ces morts si imprévues qu'elles feraient croire à la sottise d'une puissance déjà tellement aveugle. La jeune mariée rentre dans sa famille et le train train de la vie de demoiselle recommence, un fantôme en plus. Puis le calme, l'oubli, un dernier sursaut de la conscience et on se remariera dans l'inconscience ordinaire d'un nouvel espoir. Conte bleu... sombre, bleu de nuit.

La Folle histoire de Fridoline, par Guy de Chantepleure. Ça, c'est du théâtre de salon... La demoiselle de compagnie qui prend la place de la maîtresse de la maison pour égarer le timide

amoureux. On s'épouse, on se boude, on se sépare, survient un poète inconnu qui joue le rôle de séducteur. Et c'est encore le timide amoureux changé en vert-galant. C'est, en effet, une folle histoire.

L'Eau qui dort, par Hippolyte Lemaire. Belle personne mal mariée à un brasseur d'affaires louches. Le peintre, très mondain, devient son ami, puis son amant, et la catastrophe prévue, la mort du louche brasseur d'affaires, leur permet de convoler en plus justes noces.

Vers plus de joie, par André Godard. Cela se passe en l'an 1995. Pas trop tard pour que nous puissions encore ergoter sur la fameuse question religieuse et la liberté... dite sentimentale. Il y a en préparation une guerre électrique qui fait frémir. Je pense que cette guerre ne donnera pas plus de joie... que les autres. Mais que de thèses, que de discussions pour en arriver à ce progrès moral !

La Tournée du petit duc, par Willy. Voyage au pays du Tendre par quelqu'un qui me paraît en bien connaître la carte... y compris celle des grands restaurants. Aperçus pleins de finesses sur l'art de rouler les petites femmes dans du sucre. Morale restreinte, mais larges bords du chapeau plat de Maugis. Grands dieux ! Willy cessez donc de vaincre comme ça l'indifférence du public ou je cesse d'écrire. (Même que si vous voulez me donner 100 fr. par mois, je vous jure de ne plus jamais toucher une plume de ma vie !)

Par-dessus les vieux murs, par Claude Mancey. Mœurs de province. Trois filles à marier. Une mère et un père absolument du meilleur monde, mais gâteux. Un jeune magistrat qui court après l'amour ou la dot et qui tombe dans les filets d'une cocotte socialiste (il y en a !). Cela se termine heureusement par l'union sereine d'un courageux homme des champs, philosophe et bien élevé, avec la gentille Mily, jeune fille d'ailleurs mal élevée quoique pleine de bon sens.

Ceux de chez nous, par Louis Boulé. Un peu énigmatique l'histoire du petit joueur de vielle? De quoi et comment est-il mort ? C'est à la fois trop réaliste et trop fantastique. Cependant, il faut admirer les deux loups-garous de la fin et des détails sur les mœurs rurales qui sont bien observés.

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Edmond Rousse : *Lettres à un Ami. Tome I, 1845-1870. Tome II, 1870-1880*, 2 vol. in-18, 3.50 chac., Hachette. — Jules Troubat : *Un coin de littérature sous le second Empire : Sainte Beuve et Champfleury. Lettres de Champfleury à sa mère, à son frère et à divers*, 1 vol. in-18, 3.50, « Mercure de France ». — *Raison ou Déraison du peintre Marcel Lenoir*, 1 vol. in-8°, « L'Abbaye ». — Napoléon Bonaparte : *Le Souper de Beaucaire, avec une Notice et un Appendice par José de Berys*, 1 vol. in-16, 1 fr. Sansot.

M. Edmond Rousse, qui fut de l'Académie Française, a fort peu

écrit : quelques discours, quelques plaidoyers composent toute son œuvre. Ces **Lettres à un Ami**, que l'on publie aujourd'hui, nous montrent que sous l'avocat se cachait un écrivain, et ses jugements littéraires que je citerai prouveront la sagesse de sa critique. Amoureux d'art et de belles lettres, Edmond Rousse fut ce qu'on appelait jadis un honnête homme, possédant une culture profonde sans en faire parade. Si son style n'a pas l'éclat du génie, il a du moins cette belle précision qui révèle une sérieuse connaissance de la langue française.

Le regret de ne s'être pas donné tout entier au métier d'écrivain perce dans quelques-unes de ces lettres à son ami : « Avec la même nature, et d'autres circonstances, écrit il, en février 1855, j'aurais sans doute valu quelque chose. » Et, en 1857, il se plaint de son obscurité, à quarante ans : « Etre un petit avocat sans renom et sans gloire!... Et la vie avance, ô misère! Et je crèverai de quelque absurde maladie nerveuse sans avoir rien laissé de moi, rien, ni œuvre, ni famille. » Les plaisirs que lui donnent la littérature et la musique ne sont pas sans amertume. C'est une sorte de bovarysme :

Ces horizons de l'art, à peine entrevus, réveillent en moi une foule de souvenirs, de désirs, de regrets, d'arrière-pensées. Si j'avais suivi autrefois mes instincts, si j'avais pu marcher dans cette route où me poussaient tous les mouvements de ma jeunesse, toutes les tendances de mon esprit, peut-être.....

Mais il a conscience d'avoir mis le meilleur de lui-même dans cette correspondance qu'il adressait à son ami, et c'est sur la publication de ces lettres qu'il compte pour ne pas mourir tout entier :

Si je suis un avocat très surfait, écrit-il en octobre 1873, je suis à peu près un écrivain et j'avais, de ce côté, un germe de talent véritable. Il est possible que le peu que j'ai publié soit mieux apprécié après moi que de mon vivant et que ma petite œuvre me survive. Vois si je suis modeste!... Mais il y a quelque chose de moi que je voudrais savoir préservé de l'oubli bien plus que ce que j'ai fait pour le public : c'est ce que j'ai fait au courant de la plume et du cœur, pour mes amis. Si je vaux quelque chose, c'est par ces épanchements intimes où je me suis toujours livré tout entier et où cette défiance de moi qui me paralyse toujours ailleurs ne m'a rien fait perdre de moi-même.

Ce jugement est juste, et j'ai lu avec un grand intérêt ces deux volumes de correspondance que j'avais ouvert avec une certaine méfiance. On y trouve, à côté de l'analyse intime d'un être curieux de lui-même, l'histoire anecdotique de la fin du XIXe siècle. Il y a là, sur la Révolution de 48, des pages que l'histoire devra retenir, des jugements déjà définitifs sur des faits et sur des hommes. Des réflexions comme celle ci : « Nous avons au Palais une foule de grands

citoyens qui n'étaient connus jusque-là que comme de très mauvais avocats. Mais ceci c'est le côté plaisant de la vie. »

De plus en plus, ses fonctions d'avocat étouffent l'écrivain, le poète, qu'il croyait sentir en lui ; mais lorsqu'il a un instant de loisir, il aime mieux lire de bons vers que d'en faire de mauvais. La muse, dit-il, « ne doit pas être une courtisane, chez laquelle on monte un quart d'heure et qu'on quitte sans regrets... » Je ne suivrai pas Edmond Rousse au cours de sa carrière d'avocat, je voudrais seulement épingler ici quelques-uns de ses jugements sur des littérateurs de son temps. Voici d'abord une page sur Veuillot et Mgr Dupanloup, qui voulaient flanquer à la porte des collèges les auteurs païens :

Et où s'arrêter sur cette pente, dans un pays où les églises catholiques font soutenir la croix de leurs coupoles par les chapiteaux doriens des temples de Vénus, et en face d'une religion qui met à l'entrée de ses temples l'eau lustrale des purifications païennes ? De quel droit, après cela, M. Veuillot et ses amis se moqueront-ils des conventionnels réformateurs du calendrier, des inventeurs des décadi et des sans-culottides ?...

Paraissent *les Proverbes* de Feuillet : c'est franchement imité de Musset, observe-t-il. M. de Pontmartin ? « Voilà un homme qui a le goût très sûr, un bon style, une critique saine, et qui m'ennuie. » Sur Sainte-Beuve, cette remarque, qui ne manque pas de justesse : « Ne fait-il pas un cours quelconque quelque part ? Voilà un orateur qui doit être agaçant et un style qui, parlé, doit être insupportable. » Il lit *l'Histoire de la Turquie*, de Lamartine. Pauvre grand homme, s'écrie-t-il :

De l'histoire au mètre, des narrations au rôle ; une compilation sans lien et sans unité, etc. ; et, à travers ces misères d'un talent qu'un libraire a pris à l'heure et qu'il a fait marcher sans pitié, un je ne sais quoi, une couleur, un reflet qui rappelle par instants le talent et le soleil d'autrefois. Pauvre homme de génie !

Il est sévère pour Victor Hugo, et trouve, dans *la Légende des Siècles*, d'admirables beautés et des enfantillages lamentables : « C'est une langue qui a cassé son ressort et qui tourne en faisant ce bruit inquiétant de ferraille... » Sévère aussi pour Michelet. *L'Amour ?* « C'est un fatras impur ; et, sous prétexte de moraliser le mariage, il en fait une infirmerie. Ce n'est pas un livre sale, mais malpropre, et qui sent mauvais. En le fermant, on est poursuivi par une certaine odeur... Littérature de sage-femme. »

Le pressentiment, exprimé par Edmond Rousse dans cette lettre que j'ai citée, ne l'aura pas trompé : c'est par ce recueil de lettres à un ami qu'il demeurera dans la mémoire des hommes.

§

Ces lettres de Champfleury que publie M. Jules Troubat : **Sainte-**

Beuve et Champfleury, nous disent avec quelle volonté sans découragement Champfleury se prépara à son métier de romancier : il devait, un jour, utiliser pour son œuvre, sa misère, ses douleurs et ses amertumes. Il le fit avec une joie vraiment supérieure et son œuvre, un peu méconnue maintenant, est de la vraie vie, vécue et regardée. Il fut littérateur et ne fut que cela. Lorsque vinrent les premiers succès, lui permettant un peu de repos, il s'arrête de produire, mais c'est pour lire avec méthode les philosophes et les littérateurs. Il veut arriver ; et c'est l'enseignement, la morale de ce recueil de lettres, pour arriver, au lieu de produire hâtivement, il étudie, réfléchit, lit, se prépare à ce métier de littérateur, qui ne s'improvise pas plus que le métier de peintre ou de sculpteur.

M. Jules Troubat, qui fut l'ami de Champfleury, nous dit, dans de curieuses pages qui commentent ces lettres, son propre jugement sur le romancier réaliste ; j'en veux retenir cette appréciation, discrètement juste : « La passion littéraire lui tenait souvent lieu de style, mais il l'avait sincère, et il l'exprimait telle qu'il la sentait. » Peut-être un jour, comme M. Troubat semble le souhaiter, publiera-t-on en entier la Correspondance de Champfleury. Déjà, ces lettres à sa mère, à Sainte-Beuve, à M. Troubat et à diverses autres personnes nous apportent d'intéressants détails sur la vie littéraire de cette époque. Voici comment Champfleury jugeait quelques grands hommes, devenus pour nous des dieux :

Taine est un naïf et quand on ne le prend pas au mot, il ne sait que dire. Avec Michelet, Renan est le plus fort ; il a une certaine chaleur qui fait croire qu'il croit ce qu'il dit. Le fond, conciliant et girondin.

Dans ces lettres, Champfleury se montre toujours d'une sincérité brutale, réaliste, mais qui laisse deviner une âme tendre et quelquefois presque naïve. Le volume se termine par une anecdote, dont Yvette Guilbert fut l'héroïne. Ayant vu cette actrice à l'Eden-Concert, Champfleury avait admiré son cou, le plus beau du monde, disait-il, et tel que Célestin Nanteuil les dessinait dans ses meilleurs moments. Il retourna à l'Eden : je dois vous avouer, écrivit-il à son ami, « que je suis retourné seul dimanche à l'Eden-Concert pour admirer une fois de plus le cou de Mlle Yvette Guilbert. Surtout lisez bien. » M. Troubat note qu'en effet l'écriture de Champfleury est presque illisible.

§

« Quand on ne sait écrire, il ne reste à dire que de belles choses. » M. Lenoir songe certainement à lui lorsqu'il pose cet axiome ; il songe aux pensées et réflexions sur la vie qu'il a réunies en ce volume : **Raison ou déraison du peintre Marcel Lenoir.** Mais ces belles choses ne sont pas toujours claires : « L'amour se

reflète en tout et partout, nous affirme ce peintre pensant. Etant accessible à l'homme, cela le rend inférieur à Dieu. » Or, M. Lenoir necroit pas en Dieu. Mais il croit « pour œuvrer, nécessaire la souffrance ». Ce livre est plein de sentences aussi génialement neuves que celle-là ; il faudrait tout citer. Cependant une réflexion drôle : « S'apercevra-t-on jamais, dans l'adultère, que le rôle ridicule est dévolu à l'amant? »

§

Un petit livre curieux, la réimpression avec des notes critiques et une étude par M. José de Bérys, du **Souper de Beaucaire**, par Napoléon Bonaparte. Le style précis de cette brochure, la logique de l'argumentation dans le dialogue, indiquent déjà qu'à ce moment, 1793, Napoléon perçait sous Bonaparte

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

André Hallays : *Le Pèlerinage de Port-Royal* ; Perrin, 5 fr. — Comtesse H. de Reinach-Foussemagne : *La Marquise de Lage de Volude* ; Perrin, 7 fr. 50. — G. Vanel : *Souvenirs de l'Abbé G. J. Martinant de Préneuf* ; Perrin, 5 fr. — Ctesse Jean de Castellane : *Souvenirs de la duchesse de Dino* ; Calmann-Lévy, 7 fr. 50 — Princesse Radziwill : *Chronique* (de la duchesse de Dino) *de 1831 à 1862*, tome I : 1831-1835 ; Plon, s. p.

Le Pèlerinage de Port-Royal, par André Hallays. — Après Racine et Sainte-Beuve, il serait assez superflu, à moins de se placer sur le terrain de l'apologétique ou de la controverse, d'écrire l'histoire de Port-Royal, son histoire d'ensemble. Mais on peut, sur ce sujet profondément commenté par la piété, parfois un peu malicieuse, de Racine et surtout par la psychologie érudite de Sainte-Beuve, composer des lectures plus brèves et qui aient leur intérêt propre. Justement, les recherches persévérantes de M. Gazier ont accumulé une mine nouvelle de documents, où les sympathies historiques et littéraires que compte encore le souvenir de Port-Royal, et qui se sont même ravivées ces temps-ci, paraît-il, peuvent se curieusement renseigner. C'est ainsi qu'à cette encyclopédie janséniste M. André Hallays doit, entre autres suggestions, le plan même de son ouvrage. Un livre de dévotion qu'il y a découvert, livre imprimé au XVIIIe siècle et intitulé : *le Manuel des pèlerins de Port-Royal-des Champs*, lui a servi de guide dans ce « Pèlerinage de Port-Royal ». Il y a relevé les treize stations (aujourd'hui réduites à dix) de l'itinéraire de tout bon janséniste : Saint-Etienne-du-Mont, où furent ensevelis Pascal et Racine ; Saint-Jacques-du-Haut-Pas, où se trouvent le corps de Saint-Cyran et le cœur de la duchesse de Longueville ; Port-Royal de Paris (aujourd'hui la Maternité), où repose la mère Angélique ; l'église de Palaiseau et celle de Boullay-les-

Troux, sépultures, l'une des Arnauld, l'autre de du Gué de Bagnols ; le vallon de Port-Royal-des-Champs ; les Granges, au même lieu ; l'église de Magny, qui contient quelques-unes des tombes enlevées de Port-Royal-des-Champs, etc. M. Hallays a, pour sa part, ajouté à cet itinéraire l'Abbaye de Maubuisson, près Pontoise, célèbre par les souvenirs de la Mère Angélique et de la Mère Marie-des-Anges Suireau ; l'église de Linas, près Montlhéry, où se voient trois ex-voto attribués à Philippe de Champaigne ; enfin, Aleth, dans l'Aude, résidence de Nicolas Pavillon, l'évêque janséniste disgracié par Louis XIV.

Sans penser évidemment refaire l'histoire de Port-Royal, M. Hallays a du moins évoqué, au cours de son pèlerinage, tous les souvenirs qui se rapportent aux solitaires, et il a pu de la sorte montrer, comme surprises dans les témoignages contemporains, quelques-unes des nuances les plus intimes du caractère janséniste. M. Hallays, disons-nous, a évoqué les souvenirs de Port-Royal en simple touriste érudit, nullement en controversiste de l'histoire ou de la théologie. Une curiosité, une sympathie qui s'attache plus aux personnes et aux choses qu'aux doctrines et aux faits, ravive un instant les foyers du jansénisme. Pour le reste, « l'hommage que nous leur apportons, insinue-t-on adroitement, eût peut-être médiocrement flatté ces vertueux personnages. Qu'on les eût admirés sans songer un instant à les imiter, ils eussent rougi de cette honteuse aventure et s'en fussent accusés devant Dieu. Mais ils sont morts : nous les pouvons admirer en toute liberté, sans alarmer leur conscience. »

Celle de M. André Hallays doit, ce me semble, être aussi bien tranquille...

La Marquise de Lage de Volude, par la comtesse H. de Reinach-Foussemagne. — Comme tous les autres chapitres de notre histoire, de 1789 à 1830, l'émigration, après avoir été racontée dans des ouvrages d'ensemble, est l'objet de publications particulières de plus en plus nombreuses, mémoires, correspondances et autres témoignages contemporains, recueillis la plupart du temps dans d'aristocratiques archives. Je crois qu'on peut ranger le livre de Mme de Reinach-Foussemagne en très bonne place parmi ces publications. Il a les bonnes qualités du genre, dues au soin qui a présidé à la recherche et au classement des documents, et, d'autre part, à la personnalité curieuse, complète, que fut, comme émigrée, la marquise de Lage de Volude : « Mieux que personne, elle a connu les incidents et les vicissitudes de l'exil. Elle prend part à la première émigration, celle qui suit la prise de la Bastille, revient en France, partage en Allemagne, en 1791 et au début de 1792, les rêves et les illusions dont se bercent les fugitifs, avant les grands revers, et se réfugie enfin définitivement en Espagne et en Angleterre ; elle a assisté

aux dernières misères et aux convulsions suprêmes d'un parti à l'agonie ».

Comme Mme de Lage apparaît telle qu'une personne ordonnée, attentive à prendre note de ce qui lui arrive, aimant fort garder ses papiers et tout ce que la vie laisse de reliques, on peut juger de la richesse de sa biographie sous le rapport de l'histoire de l'émigration. De plus, ses pérégrinations en Suisse, en Allemagne, en Angleterre, en Espagne ont été coupées de séjours en France, à Bordeaux, par exemple, en pleine Terreur ; et c'est là un fait notable, car ayant été de la sorte et dehors et dedans, elle nous apporte, ce que la plupart des émigrés n'ont guère pu faire, une vision complète des choses de son temps. Des émigrés, elle a tous les sentiments, sauf ceux qui proviennent de leur ignorance sur les choses de France; et cette ignorance apparaît, par contraste, d'autant plus typique. C'est, par exemple, une scène où tient toute la psychologie de l'émigration, que cette discussion de Mme de Lage avec son père, le vieux marquis d'Amblimont, à Londres. Celui-ci n'arrive pas à concevoir comment ses biens ont pu être mis sous séquestre, etc. « Il ne comprenait pas plus notre position sous la Terreur que si je lui avais parlé chinois. » Le pauvre homme en est encore à invoquer telle et telle « loi », tel et tel « usage ». « Il n'y avait qu'à faire ceci, cela. » Cela lui paraît la chose la plus claire et la plus aisée du monde. La marquise, qui avait vu de près le couperet, à Bordeaux, était d'un autre avis... Cette ignorance, prise sur le vif, de la force des choses mêmes dont ils souffraient, ces illusions sur une légalité qui, après la Constituante, n'était plus qu'un souvenir historique, expliquent chez les émigrés, lors de la Restauration, la profondeur de la méconnaissance des faits accomplis. Les souvenirs de Mme de Lage se poursuivent jusqu'à cette date, et, de là, jusqu'à 1830 ; et c'est un curieux témoignage sur le monde de la légitimité, si exactement pareil, quant à la façon de voir, au monde de l'émigration.

Souvenirs de l'Abbé G.-J. Martinant de Préneuf, publiés avec une introduction par G. Vanel. — Cet ouvrage, qui rentre dans la même catégorie que le précédent, n'a sans doute pas la même importance. Une grande dame de la cour est en situation de nous renseigner sur les personnages de la grande histoire mieux que ce modeste ecclésiastique, curé de N.-D. de Saint-Lambert, à Vaugirard, qui, n'ayant accepté la constitution civile du clergé que pour la repousser presque aussitôt, fut forcé d'émigrer en septembre 1792, se réfugia en Flandre, passa de là en Allemagne, où il erra huit années durant, et parvint, en 1801, à rentrer en France, pour reprendre sa cure de Vaugirard.

Mais la modestie même de sa situation et de son odyssée a permis à son bon sens, qui est estimable, de s'exercer plus librement : et

l'on a chance de trouver chez cet homme instruit et placide, qui prend les traverses d'une humeur égale, des raisonnements et des opinions justes sur l'Emigration. Indépendantes sans nulle âpreté ces appréciations d'un prêtre émigré ne sont pas très favorables à l'Emigration, qui lui apparaît, à lui aussi, ce que, dans son objet politique et en tant qu'elle ne fut point forcée (c'est-à-dire jusqu'en 92), elle fut bien en réalité : une inconséquence et une folie. M. G. Vanel a recueilli et classé avec soin les souvenirs du bon abbé, qu'il fait précéder d'une excellente introduction.

Souvenirs de la Duchesse de Dino, publiés par sa petite-fille la comtesse Jean de Castellane, avec une préface de Etienne Lamy. **Chronique de 1831 à 1862** (tome I, 1831-1835), par la Duchesse de Dino, publiée avec des annotations et un Index biographique par la princesse de Radziwill, née Castellane. — Petite-fille de ce Biren qui, issu de petits propriétaires campagnards et employé de chancellerie, devint duc de Courlande par la grâce de l'impératrice Anne de Russie, dont il fut le favori fameux, la princesse Dorothée de Courlande était la quatrième fille du duc Pierre de Courlande et de la duchesse, née de Medem. Née le 24 août 1793, peu de temps avant l'annexion du duché par Catherine II, elle devint par son mariage avec le neveu de Talleyrand, Edmond de Périgord, comtesse de Périgord, puis duchesse de Dino. Sa jeunesse se passa en Allemagne. Son mariage, forcé (ses préférences allaient au prince Adam Czartoryski, le ministre d'Alexandre Ier), exigé par sa mère et par l'impériale volonté d'Alexandre Ier, lequel n'avait rien à refuser à Talleyrand, dont la diplomatie avait besoin de cette alliance, l'amena à Paris dès 1809. Là, sous le nom de comtesse de Périgord, puis de duchesse de Dino, elle régna dans la haute société parisienne. Durant le Congrès de Vienne, elle tint la maison de son illustre oncle par alliance. Elle l'accompagna de même durant l'ambassade de Londres. A la mort de celui-ci, elle devint duchesse de Talleyrand. Lorsque le duché de Sagan, en Silésie (acquis par le duc Pierre après son abdication), passa, en 1838, à l'une de ses sœurs, la duchesse de Talleyrand traita avec elle de la vente de ce domaine et en devint titulaire, avec investiture du roi de Prusse, en 1845. Elle y vécut ordinairement depuis, jusqu'à sa mort en 1862. Les *Souvenirs de la duchesse de Dino* donnent l'enfance et la jeunesse de Dorothée de Courlande; ils s'arrêtent à son mariage avec Edmond de Périgord. M. Etienne Lamy a particulièrement étudié cette période dans sa très académique, très mondainement philosophique, et à coup sûr intéressante préface. La *Chronique*, autre partie des Souvenirs de la Duchesse de Dino, s'étend jusqu'à la mort de la duchesse en 1862. Le premier tome, récemment publié, s'arrête à 1835.

Les mauvaises langues de la critique historique prétendent que la

mémoire de la duchesse de Dino ne gagne pas extrêmement à cette publication. La pénombre discrète, où son charme faisait illusion, seyait mieux à la belle duchesse ; on pouvait mieux aimer le parfum de cette capiteuse fleur en ce qu'il avait déjà de demi-évaporé, selon une expression empruntée aux élégances académico-mondaines de M. Lamy. Au lieu que l'on voit maintenant, rappelé et dénoncé par ces Mémoires mêmes, un caractère sensiblement moins attrayant ; un « tempérament fantasque » de Slave, mal réglé par une éducation incohérente partagée entre le scepticisme encyclopédiste de l'abbé Piattoli et la sentimentalité germanique de M[lle] Hoffman ; un orgueil intraitable, dont la philosophie mondaine elle-même du préfacier paraît tout près d'être offusquée ; enfin toutes les sécheresses et duretés que le rang et la richesse peuvent mettre dans une âme ne brillant point par la bonne volonté.

Les mêmes mauvaises langues de la critique historique prennent en outre prétexte de ces souvenirs pour rappeler qu'allemande de cœur Dorothée de Courlande le resta à un point où cela devint un manque de tact et du dedain envers la patrie de son mari, qui lui prodigua les adulations ; que son influence possible au Congrès de Vienne, où elle tint la maison de son oncle, et plus tard à Londres, durant l'ambassade, a pu fort bien être celle d'une belle ennemie (ceci est à voir, par exemple ! en tous cas cela n'empêcha point Talleyrand de servir son pays, en concluant, à Londres, l'alliance franco-anglaise) ; qu'enfin elle n'eut rien de plus pressé, dès qu'elle le put, que de retourner dans sa trop chère Allemagne, où la duchesse prussienne de Sagan oublia pour toujours l'ex-duchesse française de Talleyrand.

M. Lamy, d'autre part, avait très discrètement fait allusion à de certaines « faiblesses de cœur et de chair », que « le regard trop hâtif de l'enfant avait surprises autour d'elle ». La discrétion académique et suave de M. Lamy avait atteint ici les dernières limites de l'explicite, en déclarant que ces faiblesses « ne sont pas de celles que la loi mondaine réprouve ». Mais, à défaut du respectueux M. Lamy, ce diable d'homme de baron de Vitrolles, avec ses *Souvenirs autobiographiques d'un Emigré* (1), où se détache une certaine « Anecdote courlandaise », s'est trouvé fort à propos pour fournir ici un thème à nos mauvaises langues de la critique historique : et nous avons connu de la sorte, — ce qu'il faut bien avouer d'ailleurs que la duchesse de Dino ne pouvait guère nous apprendre elle-même, — la chronique secrète de la maison de Courlande, par exemple les amours de la duchesse de Courlande (mère de la princesse Dorothée) avec le comte Batowski, puis avec le baron d'Armfeld.

Tout ceci est piquant. Les souvenirs de M. de Vitrolles sont un

(1) Voir *Revue Historique*, nov.-déc. 1908.

commentaire inattendu des souvenirs de Mme de Dino. Une chose est très certaine cependant, appréciable avant tout pour l'historien désintéressé : c'est que cette très jolie femme fut aussi une femme très intelligente : d'une tenue exquise pour le style, ces souvenirs sont aussi d'une réelle richesse pour l'observation qui intéresse l'histoire. Quel que soit le succès personnel de la Mémorialiste (succès médiocre si l'on en croit certaines rumeurs), l'intérêt historique de ces Mémoires ne saurait se nier. Et l'on peut partager jusqu'à un certain point la confiance des auteurs de cette publication en l'opportunité et la valeur d'observations dont les objets principaux furent la Cour de Berlin au commencement du siècle, le Congrès de Vienne, l'ambassade du prince de Talleyrand à Londres, les dernières années du fameux diplomate, la monarchie de Juillet et l'Allemagne de 1850.

EDMOND BARTHÈLEMY.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Gustave Loisel : *Rapport sur une mission scientifique dans les jardins et établissements zoologiques publics et privés des Etats Unis et du Canada et conclusions générales sur les jardins zoologiques*, Nouvelles archives des Missions scientifiques, t. XVI. — *Les Errements de la pisciculture marine.* — C. Bruyant : *Annales de la station limnologique de Besse*, 1er fascicule, janvier 1909, Joachim (Clermont-Ferrand). — Memento.

On sait l'état lamentable dans lequel se trouve notre *Jardin des plantes*. La faute n'en est pas à l'éminent directeur, ni aux savants professeurs de cet établissement, c'est l'argent qui manque. En France, il faut peu compter sur les initiatives privées, et, quand celles-ci existent, la haute administration sait les décourager. A l'étranger il n'en est pas de même.

A cet égard, les remarquables rapports d'un de nos savants distingués, M. Loisel, sont des plus probants. Dans les deux premiers, il nous présentait l'état actuel de l'organisation, du fonctionnement et de l'utilisation des Jardins zoologiques de la plus grande partie de l'Europe. Dans le troisième, **Rapport sur une mission scientifique dans les jardins et établissements zoologiques des Etats-Unis et du Canada**, M. Loisel fait une étude comparative des grands établissements similaires existant en Amérique, et tire des conclusions générales. La lecture en est des plus instructives.

Les parcs zoologiques de New-York et de Washington sont, bien que de date récente, de véritables merveilles. Le premier occupe 105 hectares, le second 66 hectares, en dehors de la ville. Le sol est accidenté, et encore couvert par les débris de l'ancienne et magnifique forêt vierge indienne : certains points présentent des aspects si grandioses qu'il faudrait aller bien loin de New-York pour en trouver de

semblables; les arbres sont d'espèces très variées : Chênes blancs, écarlates et noirs, Tulipiers, Gommiers, Hêtres, Erables, Cèdres, Sassafras, Cerisiers sauvages, Charmes, Cornouillers... Bon nombre d'oiseaux indigènes y nichent en toute sécurité ; on a même acclimaté quelques oiseaux étrangers, sur les étangs : des Sternes, des Butors, des Grues ; au printemps reviennent quelques oiseaux migrateurs, telles que les Mouettes rieuses. Des centaines de petits Écureuils, gris et rouges, vivent dans la forêt, souvent apprivoisés et venant prendre les noix qu'on leur offre, jusque dans la main ; ils sont en compagnie de Martres et de Belettes ; des Rats musqués pullulent dans tous les étangs. Çà et là, il y a des vallées profondes, et des collines herbeuses ; de frais sentiers conduisent dans des sous-bois ombreux ou le long de jolis ruisseaux qui descendent en cascatelles, pour se jeter parfois dans de véritables précipices. Les maisons des animaux conservés en captivité sont disséminées dans le Parc. A New-York, par exemple, les Singes occupent un véritable palais bien éclairé, chauffé et aéré, les Carnivores sont répartis en sept groupements : maison des Lions, maison des Pumas et des Lynx, tanières des Loups et des Renards, maison des petits Mammifères, tanières des Ours, arbre des Ratons, étang des Loutres ; la maison des Lions a coûté près d'un million et son installation hygiénique est des plus remarquables.

D'une façon générale, non seulement on conserve très bien en vie les animaux exotiques, mais encore on obtient leur reproduction ; ainsi, en 1906, 127 Mammifères sont nés dans le jardin de Washington.

En Amérique, nombre de grands Mammifères indigènes sont en voie d'extinction, ce sont : les Bisons, les Wapitis, les Cerfs à queue noire, ceux à queue blanche, les Elans, les Prong-Horns, les Moutons à grosses cornes, les Chèvres de montagne, etc. Une campagne de protestation contre l'extermination de ces animaux a abouti à la création, dans de vastes territoires incultes, de parcs nationaux destinés à constituer des réserves d'animaux sauvages. Le plus célèbre est le *Yellowstone National Park*, situé sur un haut plateau des Montagnes Rocheuses et couvert d'immenses forêts vierges de sapins ; on y trouve, « vivant complètement à l'état sauvage et dans un état de confiance parfois extraordinaire vis-à-vis de l'homme », des représentants de toutes les grandes espèces de Mammifères de l'Amérique du Nord. Les majestueux Wapitis et les Antilocapres Prong-Horns sont les animaux les plus nombreux du Parc ; on évalue à 25.000 le nombre des représentants de la première espèce : le président Roosevelt a pu en rencontrer une bande de 3.000. Dans les marais et les oseraies vivent des Elans. Près des hauts sommets se sont réfugiés les derniers représentants du troupeau de Bisons sauvages, poursuivi, décimé jusque dans ces derniers temps par les chasseurs. Dans beau-

coup de cours d'eau, on peut apercevoir les traces du travail des Castors, qui croissent actuellement en si grand nombre qu'on commence à pouvoir en capturer pour en envoyer en d'autres points des Etats-Unis. Chemin faisant, au cours d'un voyage à travers le Parc, — il faut au moins huit jours pour le parcourir en divers sens —, on peut rencontrer des Ours, Ours noirs et Grizzlys; quant aux autres carnassiers, Pumas, Coyottes, etc., on est obligé de leur faire la chasse, car ils s'attaquent aux Wapitis, aux Antilocapres, aux Cerfs et aux Moutons des Montagnes.

Il existe à New-York un aquarium splendide. Il contient, en plus des Reptiles et des Batraciens, 2.000 Poissons représentant 150 espèces. Jusqu'ici l'eau de mer employée était puisée directement dans la baie de New-York, qui, malheureusement, est un peu trop dessalée; mais la ville de New-York vient de faire construire, sous les pelouses situées devant l'aquarium, un vaste réservoir d'une contenance de 500.000 litres, qui sera rempli d'eau de mer puisée à 50 milles au large et apportée directement par un steamer. Dans les bassins vivent des animaux de grande taille : Limules ou Crustacés aux allures archaïques, Esturgeons et Silures, Lamentins, parfois même Belougas et Dauphins. Parmi les Poissons de mer, les espèces venant des îles Bermudes, avec leurs vives couleurs et leurs formes bizarres, retiennent l'attention des visiteurs. La direction se préoccupe beaucoup de l'instruction des enfants : 300 petits aquariums ont été distribués dans les écoles où ils sont entretenus par les soins de l'Aquarium et pourvus d'animaux choisis par les instituteurs; la contenance est de 40 litres environ; on ne renouvelle jamais l'eau, se contentant de remplacer la quantité de liquide évaporée une ou deux fois par semaine.

Enfin, il faut signaler à Cold Spring Harbor une station de biologie expérimentale.

Le mémoire de M. Loisel se termine par des considérations intéressantes sur l'installation, l'entretien, l'utilisation et l'administration des jardins zoologiques. Elles seraient applicables en France, si nous avions suffisamment d'argent!

§

Il arrive que l'argent existe, mais qu'il est employé dans des buts peu pratiques. On peut citer comme exemple **les errements de la pisciculture marine**, depuis 10 ans. J'ai eu récemment l'occasion de les conter dans la *Revue scientifique*. J'y ai décrit les expériences de Giard sur l'élevage des Soles et des Turbots; le développement de ces Poissons a été obtenu dans des cristallisoires plats, des assiettes, voire même des verres de montre, et cela depuis l'œuf récolté dans la mer au filet fin jusqu'à ce qu'on appelle le stade criti-

que ; les larves nourries ont même pu être conduites jusqu'au moment où elles commencent à « tourner de l'œil », c'est-à-dire jusqu'au moment où la forme définitive et asymétrique de l'animal se constitue. Giard ne se leurra pas sur l'importance pratique des résultats obtenus ; ce n'est pas en jetant dans la mer quelques douzaines de jeunes Turbots qu'on pourrait songer à la repeupler. Pourtant, certains pisciculteurs ont voulu réaliser ce rêve. Les premiers essais ont été tentés en Amérique où on a imaginé toute une série d'appareils pour agiter l'eau ; les larves qu'on ne nourrissait pas finissaient par mourir d'inanition ; c'est alors que, en 1897, Harald Dannevig a publié un travail sur l'élevage de la Plie en captivité, lequel contient tous les éléments essentiels de la technique moderne : mouvements d'agitation de l'eau, alimentation précoce par les petits organismes qui flottent dans l'eau de la mer (plankton). Bientôt Dannevig trouva des imitateurs ; en France : Fabre-Domergue et Biétrix imaginèrent un nouvel appareil pour l'agitation de l'eau, et y réalisèrent tout le développement de la Sole. Ceci nous a valu la publication d'un beau mémoire (1905). Mais la technique de la pisciculture marine n'est encore qu'un exercice de laboratoire aussi élégant que dépourvu de portée pratique. Récemment encore, on obtenait à grand'peine, au laboratoire de Saint-Vaast, quelques Turbots qui sont morts avant de devenir asymétriques.

La pisciculture d'eau douce se heurte d'ailleurs aux mêmes difficultés que la pisciculture marine. A l'établissement national de Thonon, M. Crettiez emploie des bouteilles à courants ascendants à l'élevage des œufs de divers Salmonides, les Corégones (la Féra, la Gravenche, le Lavaret) ; or il est arrivé aussi à conduire jusqu'à la taille de 10-12 centimètres, sept ou huit Féras, uniques survivants de 1.253.000 œufs. Ainsi on est capable d'obtenir, moyennant un heureux concours de circonstances et moyennant des soins méticuleux et savants, quelques douzaines d'alevins, coûtant un prix exhorbitant.

§

La *Limnologie* est une science nouvelle, et M. C. Bruyant en est un des plus fervents promoteurs. Professeur à l'Université de Clermont, il songea à créer, dans la région des lacs des montagnes de l'Auvergne, à Besse, une station à la fois pratique et scientifique : scientifique au point de vue de l'étude de la faune et de la flore des lacs, de leur formation géologique, des phénomènes physiques qui agitent leurs masses ; pratique au point de vue piscicole, la station pouvant utiliser de magnifiques viviers naturels. Aujourd'hui il fonde les **Annales de la station limnologique de Besse** ; on y rendra compte des travaux de la Station, mais en outre on y publiera des

documents concernant la faune et la flore de l'Auvergne. Les touristes eux-mêmes y trouveront des documents fort intéressants. La vieille ville de Besse avec son aspect encore un peu moyenâgeux, avec son beffroi, les vestiges de ses vieux remparts, ses belles maisons du XVe et du XVIe siècle, sa situation sur le plateau et non pas dans le fond d'une vallée, où l'ennui gagne le touriste, la vue merveilleuse dont elle jouit, les curiosités naturelles qui l'environnent de toutes parts et constituent des promenades variées et attrayantes ... est toute désignée pour devenir un centre nouveau, une station estivale,... et aussi un des foyers les plus actifs de la nouvelle science, dont je viens de saluer ici l'apparition.

MEMENTO. — Georges Darzens : *Initiation chimique*, 1 vol. in-16, 2 fr., Hachette. — Ce petit ouvrage, étranger à tout programme, est dédié, par M. Georges Darzens, répétiteur à l'École polytechnique, aux amis de l'enfance ; il a pour but de leur fournir un plan d'éducation chimique. Il s'agit non pas de faire de l'enfant un chimiste, mais d'exciter son intérêt et de lui donner de bonnes idées générales.

GEORGES BOHN.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

E. Monis, sénateur : *Rapport sur le budget de la guerre*, p. in-4, Impr. du Sénat. — Fréd. Barbey : *La Mort de Pichegru*, in-8, Perrin. — G. Boulot : *Le Général Duphot*, avec portrait, Plon, in-18. — R. du Lac : *Le Général comte de Precy*, avec portrait et cartes, gr. in-8, Champion. — G. Schlumberger : *Journal de route du capitaine Robinaux*, Plon, in-16 ; *Lettres du commandant Coudreux* (1804-1815), Plon, in-18. — *Lettres et documents pour servir à l'histoire de J. Murat*, publié par S. A. le Prince Murat. Tome II (1801-03), Plon, in-8. — Memento.

Notre Premier, M. Clemenceau, lui-même, écrivait, il y a peu de temps : « Nous avons eu la République sur les murs, dans les discours du gouvernement, dans les toasts des fonctionnaires, dans l'espérance des gouvernés... Mais la Monarchie est demeurée dans les institutions, dans les lois, dans les mœurs... (1) » Hélas ! rien n'est plus exact ; et de toutes les institutions que les régimes antérieurs ont léguées à la France dite républicaine, notre armée est celle qui est restée le plus profondément monarchique. En aucun pays, si l'on excepte la République, bénie entre toutes, de Saint-Domingue, le haut commandement ne se trouve distribué, morcelé, réparti entre autant de dignitaires. Le nombre de ceux-ci est devenu tel que la parcelle d'autorité, qui reste à chacun, ne peut plus combler que des personnages issus d'une gérontocratie. Pour ceux-ci, le minimum de responsabilité et d'initiative est encore la tâche par excellence. Notre régime démocratique a peut-être aggravé le mal en s'attachant trop souvent à se former une clientèle. On ne prend pas les mouches avec du vinaigre. De cette basse conception du haut commandement dérive le mal, qui

(1) Préface de *La Démocratie Vivante*, de G. Deherme, 1909.

ronge notre institution militaire. Aussi, avons-nous pris grand plaisir à lire le **Rapport sur le Budget de la Guerre pour 1909**, de M. Monis, vice-président du Sénat. Nous y avons trouvé dénoncées les causes efficientes de notre anémie, de notre lamentable faiblesse. En 1907, M. Messimy avait rédigé, sur le même sujet, un rapport célèbre, qui restera un modèle d'étude critique. Le rapport de M. Monis a un tout autre caractère : il est constructif. Il bâtit la maison nouvelle. Il en ordonne les *grandes lignes* ; et l'ensemble ne manque pas d'harmonie. Qu'on se mette donc à construire, sur un nouveau plan puisque l'architecte s'est enfin trouvé.

« Notre état militaire réalise-t-il le maximum de puissance compatible avec nos ressources et nos disponibilités budgétaires ? » se demande M. Monis au début de son rapport. « Honnêtement et courageusement, ajoute-t-il, il faut répondre : non. » Cela est très bien. En quelques lignes, l'éminent rapporteur clôt le caquet des alarmistes, qui ramènent tout à l'abaissement du taux de notre natalité. La vérité est que la loi du 21 mars 1905 fournit à notre armée plus d'hommes qu'elle n'en peut encadrer. L'emploi rationnel des éléments qui restent à notre disposition, tout est là. Les moyens matériels nécessaires pour l'instruction doivent marcher de front ; ils sont encore à créer. M. Monis nous dit : le camp d'instruction est le véritable atelier de préparation à la guerre. Et l'on n'élève que des casernes, où le soldat fait toutes les besognes, sauf du métier militaire. Or toutes ces questions sont fonction du commandement ; aussi faut-il le vivifier, le rajeunir. Deux moyens s'offrent au législateur : l'abaissement de la limite d'âge, peu efficace dans la proportion où les raisons de finances obligent de la consentir, et l'élévation de la fonction au bénéfice du grade ; celle-ci d'une très grande efficacité. C'est la fonction qui fait l'homme, en effet, et non le grade. Le malaise dont souffre le corps d'officiers sera dissipé si l'homme, arrivé à la maturité de ses facultés, se trouve pleinement utilisé. Il sera alors peu enclin à attacher de l'importance à la longueur de son plumet. M. Monis propose de donner aux lieutenants-colonels le commandement de nos régiments ; aux colonels, la tâche de diriger les brigades, aux généraux de brigade, la mission actuelle de nos divisionnaires. Quant à ceux-ci, leur fonction ne serait plus réservée qu'aux commandants de corps d'armée, aux membres du conseil supérieur de la guerre, aux inspecteurs généraux, aux gouverneurs militaires de Paris et de Lyon. Soit 40 généraux de division au lieu du chiffre actuel : 110. Le reste à l'avenant. Combien nos officiers généraux gagneraient en autorité et en considération, en force, si, au lieu d'avoir le nombre, ils constituaient une élite, possédant la jeunesse et la vigueur de l'esprit, l'activité du corps, la virilité du caractère. Ce jour-là, toute inquiétude pourrait se dissiper au sujet de l'antimilitarisme ; l'her-

véisme serait lui-même bien malade. Certains esprits, qui se croient docteurs ès-sciences militaires, ne voudront voir à la base d'une semblable organisation que le secret désir d'un nouvel amoindrissement de la situation de l'officier. Eh bien, non ; ceux-là se tromperont grossièrement. Pour eux, l'armée est un bloc intangible ; et si l'on écoutait leurs préférences, nous en serions encore à l'armée de Soubise. Les institutions militaires d'un peuple doivent évoluer comme les autres institutions ; leur évolution doit même précéder toute autre. Mais passons. A ces esprits affligés par le malheur des temps, je conseille de lire les préoccupations du rapporteur du Sénat sur la situation matérielle des officiers subalternes. Cela les convertira peut-être. Il resterait encore bien des questions à signaler dans ce rapport : organisation rationnelle de nos troupes de couverture, conception nouvelle de la mission des médecins militaires, etc., etc. Nous ne pouvons que nous borner à attirer l'attention sur les solutions qui y sont proposées.

§

Voici un nouveau livre sur Pichegru : **La Mort de Pichegru**, par M. Frédéric Barbey, accompagné de gravures, de plans, à la manière de M. G. Lenôtre, « topographe » de la Révolution. Le réci de M. Barbey est fort captivant; mais il ne nous apprend rien de nouveau. Au reste, ce rusé Franc-Comtois de Pichegru est bien le plus déconcertant des personnages. On a beau le tourner, le retourner, le presser; il ne rend rien à l'épreuve. Ce diable d'homme n'écrivait n ne parlait. Il ruminait. « Pichegru est un de ces hommes dont on renonce à pénétrer les mobiles secrets », nous dit M. Barbey. Cette déclaration n'empêche nullement ce dernier d'affirmer que Pichegru a trahi, comme chef de l'armée du Rhin, que, plus tard, il a été associé aux projets de Cadoudal, etc., etc. Cela m'agace de voir la conscience historique de M. Barbey s'inquiéter de nous prouver que « la pluie est tombée durant la nuit du 3 pluviôse, ainsi que dans la matinée du 8 ventôse an XII (1), et accepter sans contrôle que Pichegru et Georges ont débarqué dans la même nuit, qu'ils ont travaillé aux mêmes machinations, etc., etc., quand les seuls témoins dignes de foi avouent, dans les interrogatoires que leur fait subir Réal, ne point reconnaître Pichegru, ne l'avoir jamais vu. Décidément, la conscience historique n'est pas un produit d'école.

L'ouvrage de M. Barbey n'en est pas moins plein d'intérêt, par le

(1) M. Barbey cite, à l'appui, les bulletins de l'observatoire pour ces deux journées : « 3 pluviôse. Pluie et vent très fort toute la nuit. Midi, ciel nuageux, etc. 8 ventôse. Sept heures et demie : ciel couvert, brumeux, petite pluie. Neuf heures : pluie très fine et froide. » Cela est peut-être excessif. Je jure que si M. Barbey s'était borné à nous assurer qu'il avait plu le 3 pluviôse et le 8 ventôse, je l'aurais cru sur parole.

travail considérable qu'il représente. Ce n'est, certes, pas la faute de M. Barbey s'il n'a pas mis la main sur quelque pièce décisive ; c'est que, sans doute, il n'existe rien. Après M. G. Lenôtre, qui nous a narré l'arrestation de Pichegru (1), après M. E. Daudet, qui publiait il y a quelques semaines des pages émouvantes sur l'épouvantable fin du conquérant de la Hollande (2), M. Barbey revient, avec de grands détails, sur les circonstances de l'arrestation mouvementée et la mort de son héros. Les pages intitulées : « Pichegru traqué », sont angoissantes comme un chapitre de Sherlock Holmès. D'ailleurs, rien n'est plus tragique que le dénouement de cette existence, sombrée dans l'impuissance et le désespoir. Pour moi, cette grande figure de Pichegru m'attire, non par l'effet de sa grandeur propre, — Pichegru fut un vigoureux soldat, mais un médiocre général, — mais par la beauté tragique de son destin. C'est un personnage de la Tragédie antique. Il connut la plus extravagante popularité et la plus atroce misère. Ce fut un grand honnête homme, qui se jeta dans le parti des mécontents, dégoûté par les rodomontades des uns, la pouillerie d'esprit des autres, les rapines, les concussions qui se multipliaient autour de lui, sans qu'il y pût rien. Saint-Just lui a rendu hommage ; cela compte. Ce jeune fanatique s'y connaissait en caractères. Que Pichegru ait commis des imprudences, rien n'est plus à regretter. Mais qu'il soit honni parce qu'il n'a pas eu la solidité d'estomac d'un Augereau, les bec et ongles de Bonaparte ou encore un défaut de foi politique dans M. de Barras et dans les vertus de La Reveillère-Lépeaux, cela est une injustice. L'histoire peut lui pardonner ces peccadilles.

§

Dans les guerres de la Révolution, le général Duphot et le général de Précy restent des personnages de second plan. Tous deux méritaient cependant de n'être pas tout à fait oubliés. M. G. Boulot vient d'écrire une monographie de son grand-oncle Duphot rédigée d'après quelques papiers de famille et documents d'archives. Il s'est borné, avec un sentiment de discrétion fort louable, à retracer à grands traits la brève existence de ce jeune général, tué à 28 ans par la mousquetade d'un soldat du pape, à Rome. Il a réussi à composer un livre agréable, dont la lecture est un véritable délassement. Mais le jeune général, chef de l'avant-garde de la division Augereau à l'armée d'Italie, aura un jour, je l'espère, son historien. L'ouvrage de M. G. Boulot vient de prouver que sa vie mérite d'être contée en détail.

M. R. du Lac a consacré au général Perrin de Précy une mono-

(1) *Vieilles Maisons, Vieux Papiers.* 1re série.
(2) *Récits des Temps révolutionnaires.* 1908, Hachette.

graphie beaucoup plus détaillée. Précy est une figure : elle méritait une commémoration spéciale. Précy, à quinze ans, prend du service dans le régiment de Vieux Picardie. C'est en 1757. A vingt ans, il a a pris part aux six campagnes de la guerre de Sept ans. Capitaine en 1774, c'est-à-dire après 17 ans de bas grades, il guerroie en Corse. Il est promu major en 1784, lieutenant-colonel en 1788. Tel est son *curriculum vitæ* : ainsi, voilà une carrière d'officier noble, sous la monarchie, qui, pour la durée des services dans les bas grades, ressemble assez à celle d'un officier sous la troisième République. La partie de l'ouvrage consacrée à suivre Précy dans l'armée royale est une étude fort intéressante de l'état militaire sous l'ancien régime. Je l'ai lue avec intérêt. Elle est pleine de détails ingénieux. En 1789, Précy est à Collioure ; la situation est devenue critique. Précy ne songe pas un instant à émigrer ; il reste à son poste. A force d'énergie, de droiture, il est, je crois, le seul colonel qui réussisse à ce moment, sans aucune compromission, à maintenir le régiment d'Aquitaine, devenu le 35e de ligne, dans les voies de la discipline et de l'honneur. — Sa belle contenance a attiré l'attention sur lui, malgré son éloignement de la Cour. Aussi est-il désigné pour servir dans la Garde Constitutionnelle, sous le duc de Brissac. Au 10 août, il compte parmi les défenseurs du château. Il échappe au massacre, et se retire dans sa gentilhommière, aux environs de Semur. Il se voue à des travaux de jardinage. Sa vie active est terminée — du moins, il le pense ainsi. Or, Lyon se révolte contre la Convention et choisit Précy comme chef. Une députation vient chercher celui-ci dans son jardin. Il hésite. Il accepte enfin et se donne corps et âme à la cause qu'il a adoptée. — Précy put échapper par miracle, dans la suite, lorsque tout fut perdu. Il est mort en 1820. M. R. du Lac, en rendant à Précy l'hommage dont on vient d'esquisser les simples traits, a accompli un acte de justice et, par surcroît, écrit un livre d'un grand intérêt.

§

M. Gust. Schlumberger a fait une délicieuse trouvaille : **Le Journal de route du Capitaine Robinaux**. Ce journal est épique et charmant. Robinaux est un conscrit de la classe 1804. Fils de modestes cultivateurs de la Sarthe, il est si peu né pour le métier des armes que, huit jours après son incorporation au 11e de ligne, garnisoné en Hollande, il déserte avec quatre camarades. Mais à peine enfui, le voilà pris de honte et de remords. Il se fait prendre. Robinaux rentre penaud au régiment. Va-t-on le fusiller ? Point du tout. Le commandement est paternel. Robinaux reçoit une bonne semonce et une légère punition disciplinaire. Le voilà guéri à jamais de l'envie de déserter. Il fait la campagne de 1805 : il est à Ulm,

mais il n'assiste pas au coup de chien d'Austerlitz. Il appartient au corps qui traverse le Tyrol, puis, la paix signée, gagne à petites journées les garnisons de la Haute-Italie. Là, pendant trois ans, Robinaux est constamment par monts et par vaux. Il a la manie d'observer; et cela nous vaut des notes savoureuses comme celle-ci : « Les femmes de Fiume sont mal vêtues; elles portent pour cotillon deux tabliers, dont l'un s'attache par devant et l'autre par derrière; leur chemise est fendue jusqu'au nombril... ; elles n'en suivent pas moins le chemin de la vertu; attiré quelquefois par un penchant naturel et irrésistible, je trouvai toujours chez elles de l'opposition et une chasteté à toute épreuve. » Ah! galant et respectueux Robinaux. En 1809, il allait prendre le chemin de la gloire. La guerre de nouveau déclarée à l'Autriche, nos troupes d'Italie furent d'abord débordées par l'armée de l'archiduc Jean. Il faut lire, dans le Journal de route, cette page épique du passage de la Piave. On pourrait opposer quelque doute à un tel récit, si Robinaux ne se trouvait confirmé ici par la narration de Chevillet, le trompette du 8e chasseurs à cheval, qui, coïncidence curieuse, a garnisonné en Hollande et en Italie en même temps que Robinaux, et s'est trouvé aux mêmes affaires. En prenant séparément leurs récits, on peut vérifier par des recoupements que ces chemineaux de la gloire n'ont pas brodé sur la réalité. Mais quelle différence de Chevillet à Robinaux!

Chevillet, simple trompette, n'est tenu à aucune respectabilité; il raconte ses farces avec une verve endiablée, la verve de ses vingt-trois ans; il ne craint pas d'y insister même. Le capitaine Robinaux, lorsqu'il a repris ses notes, en demi-solde, ne pouvait oublier le rang social auquel il s'était élevé; et bien que nous le soupçonnions d'un penchant assez violent pour la goutte, car un jaloux le qualifiera en 1813, auprès de son colonel, de plus grand ivrogne du régiment, Robinaux est muet sur ses frasques. Pendant que Chevillet se fait fracasser le bras à Wagram, Robinaux parcourt le Tyrol. A la paix, il part en congé de semestre revoir ses Vieux, au Grand-Lucé. Promu lieutenant, il fait toute la campagne de 1813. Son récit de cette célèbre campagne, qui attend encore son historien, est d'une clarté remarquable. Mais voici les mauvais jours venus : l'Empire est à bas. Robinaux, une dernière fois, est monté à l'assaut de la ferme d'Hougomont; et sa description de la déroute pourra servir, s'il en est besoin, de témoignage à Stendhal. Le voilà demi-solde, au Grand-Lucé, avec sa croix et son maigre traitement de 600 fr. Il est jeune encore. Il boude aux Bourbons, aux curés, aux Chouans. On l'utilise cependant comme officier d'étapes, pour conduire des détachements de conscrits en des garnisons éloignées. Alors Robinaux traverse toute la France avec son vieil habit tricolore, couvert de la poussière et de la fumée du Mont-Saint-Jean. Il traverse de grandes villes, qu'il ne

connaît pas. A Rouen, il note que « les rues sont étroites, et que la majeure partie des maisons sont construites en colombage ». La ville est noire et très enfumée, ajoute-t-il, et il inscrit sur son calepin qu'il y a une « très jolie caserne » à Martainville, et encore « deux jolies casernes », aux Carmes et à Saint-Sever ; il note encore deux ponts, une jolie salle de spectacle près du quai, etc. Mais il ne dit pas un mot de la cathédrale, ni des autres merveilles de pierre qui peuplent la vieille cité. Pour Robinaux, il ne les a point vues : ce sont monuments de la superstition et de l'ignorance. Robinaux est voltairien : il ne salue pas la procession. Aussi reste-t-il en demi-solde jusqu'en 1830, époque où il est replacé en activité. Et il advient qu'au cours de l'un de ses voyages Robinaux, l'enfant de la révolution, se trouve logé à Blangy, chez M. de Calonne, alors « superbe vieillard de 80 ans, de haute stature, droit comme un cierge ». « Il y eut grande soirée chez lui, dit Robinaux ; il m'invita, j'y assistai. » Mais la conversation déplut à Robinaux : « les opinions les plus inconstitutionnelles furent prononcées. » Et il ajoute : « Cela ne fut pas étonnant, car ce M. de Calonne avait joué un certain rôle dans les conjurés, à la révolution de 89. » Ah ! bon Robinaux, tes connaissances en histoire laissent à désirer, mais que tes récits sont savoureux.

M. Schlumberger publie également des **Lettres du Commandant Coudreux à son frère** (1804-15). J'avoue n'avoir trouvé dans cette correspondance rien de ce que promettait la préface dithyrambique de l'éditeur. Ces lettres sont insignifiantes. On y trouvera toutefois des détails assez curieux sur la vie de garnison en Pologne et dans la Prusse orientale, pendant les années 1807, 1808 et 1809.

Le tome II des **Lettres et Documents pour servir à l'Histoire de Murat** vient de paraître. Nous avons déjà signalé (1) l'importance de cette publication. Je me propose d'en parler à nouveau lorsque paraîtra le prochain volume.

Mémento. — *Revue d'Histoire* (Chapelot). Janvier : Un article d'un grand intérêt sur la correspondance de Napoléon Ier. On apprendra avec une vive satisfaction que la section historique de l'Etat-major de l'armée a décidé la publication intégrale de toutes les lettres, rapports, notes de l'Empereur, omises dans la Correspondance générale par la Grande Commission de 1856. Les conditions de cette publication, le plan qu'on se propose de suivre se trouvent indiqués avec détails dans cet article qu'on estimera sensationnel. — *Revue Militaire générale* (Berger-Levrault). Décembre : Canons et cartouches, par le lieut.-col. Boissonnet, article tout à fait remarquable, qui a servi de base au général Langlois pour présenter au Senat un contre-projet sur l'augmentation de l'artillerie. — *Revue Militaire des Armées*

(1) Voir le *Mercure de France* du 1er octobre 1908.

étrangères (Chapelot). Janvier : L'Armée Chinoise. L'Aérostation militaire en Allemagne. — *Journal des Sciences Militaires* (Chapelot). 15 janvier : Enquête sur l'organisation de l'infanterie et de l'artillerie. 1er février : Cap. Cogaet. Officiers de réserve. H. Baraude. L'Avancement, etc.

JEAN NOREL.

QUESTIONS COLONIALES

Liquidations coloniales : Campagne marocaine, Mauritanie, chemins de fer éthiopiens, chemins de fer du Yunnan, Emprunt du Congo, l'Ouenza, l'Election sénatoriale de l'Inde, la suppression de la représentation coloniale. — Memento.

La place de plus en plus grande prise dans la vie politique du pays sur *les Questions coloniales* s'affirme, à l'heure actuelle, de façon singulière. Un rapide examen des questions à l'ordre du jour du Parlement le démontrera. C'est d'abord, **la Campagne marocaine** qui, avant la révélation de l'accord franco-allemand, motivait deux ou trois interpellations mensuelles, permettant au ministre Pichon d'opposer les toujours mêmes arguments aux toujours mêmes attaques de Jean Jaurès, et ce, devant une assemblée en majorité hostile à la politique suivie, mais ancrée dans une invariable indifférence. Puis, ce sont les interventions annoncées au sujet de l'opération de police dirigée en **Mauritanie** par le colonel Gouraud. A ce sujet, et sans que je veuille le moins du monde empiéter sur l'admirable chronique que Rachilde consacre aux romans, je dois signaler, uniquement à titre documentaire colonial, le très beau livre de Robert Randau, intitulé *les Explorateurs*. Déjà en 1906, cet auteur avait publié un très remarquable *Précis de politique musulmane*. Aujourd'hui, concrétisant sa pensée, la vêtant d'un style brutal et coloré, M. Randau avec ses « Explorateurs » expose au public tout ce que celui-ci doit ignorer et, par suite, désirer connaître sur la question mauritanienne. Ce livre est mieux qu'un roman, et qu'un bon roman. C'est une bible saharienne, un manuel d'action africaine. D'ailleurs, le souvenir d'un homme grand et noble, qui fut le maître et l'ami de M. Randau, domine son œuvre, c'est celui de Coppolani, de Coppolani qui mourut héroïquement, ayant seulement ébauché une œuvre sinon opportune du moins grande et désintéressée. Son souffle anime les pages du livre qu'il a inspiré, et, souvent, leur imprime une allure d'épopée. L'œuvre conserve cependant son caractère éminemment utile et pratique, et, à tous ceux que la Mauritanie intéresse, soit en raison de son passé, soit en raison des événements qui s'y déroulent actuellement, je conseille de la lire. Maroc et Mauritanie, les deux questions sont connexes puisqu'aussi bien l'action de Ma-el Aïnine s'étend du Sud marocain jusqu'à l'Adrar. Au Maroc comme en Mauritanie, l'action des pouvoirs publics présente un ca-

ractère de liquidation. Le général d'Amade a évacué la Chaouïa, et le colonel Gouraud n'entame pas une campagne, mais simplement une opération de police. Cette politique réservée et prudente est-elle exempte d'arrière-pensées? Peu importe. Constatons le fait.

En Éthiopie, autre liquidation : la Compagnie impériale des **chemins de fer éthiopiens**, à qui avait été donnée en 1902 la concession du rail à construire de Djibouti à Addis Abeba, détournée de son œuvre par une mauvaise gestion et par les interventions d'éléments financiers étrangers, comme, par hasard, anglais, a été mise en déchéance par le gouvernement. Une compagnie nouvelle, sérieusement constituée, doit la remplacer et le Parlement a été appelé à examiner et à approuver le projet de convention à passer entre l'État et la nouvelle compagnie, convention qui assurera la poursuite et l'achèvement des travaux commencés jusqu'à la capitale du Négus, et, par suite, le maintien et l'afferaissement de notre influence en Éthiopie dont dépend non seulement la prospérité, mais la vie même de notre colonie de la côte des Somalis. Liquidation encore en Indochine. Ici, c'est la Compagnie que l'État avait chargée de construire le **chemin de fer du Yunnan** qui est au-dessous de ses affaires et réclame subsides et subventions officiels. Un contrôle meilleur eût certainement évité semblables appels à l'épargne publique. M. Doumer, lorsqu'il était vice-roi d'Indochine, avait si grand'hâte de réaliser son rêve impérialiste de conquête asiatique qu'il engagea des entreprises grandioses, telles que ce chemin de fer du Yunnan qui obère aujourd'hui gravement les finances indochinoises. Souhaitons que ce rail s'achève rapidement et permette enfin au trafic de notre colonie de s'étendre jusqu'au centre des provinces chinoises, si, toutefois, cette extension n'est pas une utopie, ce que l'avenir nous dira. D'ailleurs, cette première liquidation indochinoise devra bientôt être suivie d'une autre plus grave encore et plus lourde. Les deux cents millions empruntés en 1898 vont être épuisés et le programme de chemins de fer, à la construction desquels ils devaient être affectés, est loin d'être achevé. Ici, comme au Yunnan, trop grande hâte d'exécution, données mal précisées, malfaçons nombreuses, contrôle insuffisant, et, comme conclusion naturelle, un passif écrasant. M. Klobukowski, le nouveau gouverneur général, est parti plein d'ardeur dans la voie des réformes. Il est à craindre que cette ardeur, trop impulsive, ne s'attache pas suffisamment aux réalités. Il est bien d'affirmer que la paix va régner au Tonkin (discours au conseil supérieur de l'Indochine), mais il faudrait prendre les mesures nécessaires pour nettoyer les territoires du haut Tonkin des bandes de pirates qui les ravagent et qui, prises entre nos troupes et les réguliers chinois, vivent sur le pays et en bannissent toute sécurité. De même, il est louable de déclarer (proclamation

d'avènement au pouvoir) qu'aucun nouvel impôt ne sera établi, mais n'est-ce pas là une grave imprudence alors que des nécessités budgétaires impérieuses peuvent amener, à bref délai, le vice-roi à mentir à la parole pompeusement donnée ? Les Annamites sont bien moins bêtes et crédules que les électeurs Français de la métropole. Il conviendrait de s'en souvenir.

Enfin, n'est-il pas naïf de réclamer l'union et l'entente de tous les fonctionnaires, alors, que comme par le passé, et près des marches mêmes du trône, les coteries de médiocres et d'incapables se donnent libre cours ? Maroc, Mauritanie, chemins de fer éthiopiens chemins de fer du Yunnan, ce n'est pas tout : voici **l'Emprunt du Congo**, 21 millions, demandés par le gouvernement au Parlement pour liquider (encore !) la situation obérée de la colonie. Malheureux pays ! Les pouvoirs publics, jusqu'à cette heure, ne s'y sont intéressés que pour y envoyer de coûteuses missions, telle la mission Marchand, qui ont dévoré ses finances. Quant à l'opinion publique émue par la presse, elle n'y a jamais vu que la *terre de scandale* où des concessionnaires féroces torturaient des indigènes « pour en extraire du caoutchouc ». Quelles qu'aient été les erreurs du passé, l'occasion est belle de faire enfin quelque chose pour ce pays où abondent les richesses naturelles ! Liquidons ! liquidons ! Vingt et un millions à distribuer en travaux publics, en aménagement de ports, de lignes télégraphiques, etc ! Les appétits s'allument et telle société concessionnaire, **la N'goko Sangha**, pour ne la point nommer, en réclame sa part, à titre de dédommagement pour les empiètements des Allemands du Cameroun sur son territoire. Devant une telle danse de millions coloniaux, les députés s'effarent, et voici M. Jonnart qui arrive d'Alger avec son projet de convention relatif à **l'Ouenza**. Que d'émissions d'emprunts ! que de conventions ! Une atmosphère de suspicion se développe. Passe encore de liquider les situations obérées. Mais y faut-il donc tant de millions ? De là, des temps d'arrêt, des hésitations, résultat du trouble des esprits et la « chose coloniale » serait singulièrement en baisse si l'impulsion donnée n'était irrésistible et si tous les déchets de l'heure présente n'étaient pas les scories d'un passé qu'il faut enregistrer et dont on doit passer condamnation si l'on veut que l'avenir soit riche et radieux. Heureusement, sur les fronts soucieux et inquiets vient se poser un reflet de gaîté : **l'Election sénatoriale de l'Inde** et son cortège d'irrésistibles drôleries ! La France, au XVIII[e] siècle manqua se créer un magnifique empire asiatique. Mais les « commis » qui dirigeaient alors les affaires coloniales redoutèrent les complications d'une si belle œuvre : Dupleix fut honteusement lâché. Des savants, depuis, ont prouvé en Sorbonne que Louis XV eut raison. Ne ressuscitons pas ce grave débat. Constatons simplement que du magnifique em-

pire manqué nous restent cinq établissements encastrés dans l'Inde anglaise et flanqués de quelques loges sans vénérable ni concierge. Ces cinq établissements constituent une colonie, et cette colonie, depuis quarante ans, donne à la mère-patrie le spectacle d'une délicieuse comédie. Ce n'est pas du Shakespeare, mais ça vaut bien du Feydeau. C'est une comédie de mœurs politiques et électorales. La trame en est constituée par le suffrage universel qui fut donné à l'Inde par le gouvernement provisoire de 1848, lui fut repris en 1849 et lui fut rendu en 1875. Dans un pays dont les habitants sont divisés et répartis en castes hiérarchisées, impénétrables les unes aux autres et séparées par d'infranchissables fossés, où un paria ne peut ni ne doit coudoyer ou même regarder un brahmane, n'était-il pas naturel que la loi française vînt proclamer : « Brahmane et Paria, vous êtes égaux devant l'urne électorale ? » Cette chute soudaine du suffrage universel à Pondichéry fait songer au drame antique. C'est la peste fondant sur Thèbes. Le sphinx, ce fut Chanemougan. Tout le génie de cet homme tant décrié consista dans l'intuition qu'il eut soudain du parti à tirer du fléau vomi par la mère-patrie sur sa colonie. Ce fléau, il l'interpréta à sa guise, il en joua en virtuose, il en fit le « souverain bien de Chanemougan ». Chef de caste respecté et craint, il monopolisa les suffrages des 68.000 électeurs inscrits qui, de par la coutume hindoue, lui devaient respect et obéissance. Il devint une sorte de grand électeur plébiscitaire qui, parmi les candidats métropolitains, choisissait à son gré, — sans grand souci des nuances politiques et en son éclectisme, — celui qui lui plaisait : « Lui plaire ! » tout était là : Chanemougan était un type dans le genre de Célimène. C'était assez facile, en somme, si facile même qu'Henry Maret, ce profond philosophe qui anathématise tout le genre humain depuis que ses électeurs l'ont abandonné, songea un moment devenir député d'Inde. Plurent successivement à Chanemougan : MM. de Freycinet, Jacques Hébrard, Pierre Alype, Louis Henrique et Jules Godin. De tous ces hommes qui représentèrent l'Inde au Parlement de 1876 à 1909, un seul fut imprudent : Pierre Alype eut la fatale curiosité d'aller voir Pondichéry. Il vit Pondichéry et ce fut sa perte. Alors que, quatre ans auparavant, il avait été élu par 68.000 voix, il n'obtint plus que 9 suffrages. C'était là un tour de Chanemougan. Semblable aventure vient d'arriver le 3 janvier dernier, lors du renouvellement sénatorial, à M. Jules Godin qui, lui, cependant, n'avait pas commis la souveraine imprudence de se rendre dans la colonie. Elu en 1900 par 100 voix (suffrage restreint) il n'en a obtenu en 1909 que 20.

Chose singulière : lorsque se firent les élections, Chanemougan venait de mourir. Il fallait renoncer à lui imputer la reponsabilité d'un semblable revirement. Il est vrai, Chanemougan était quelque

peu sorcier. Sa mort n'était-elle qu'une feinte? Ne se serait-il pas mystérieusement réincarné? Chanemougan était mort! Vive Chanemougan! Quoi qu'il en soit, le Parlement s'alarma de ces événements. Il comprit qu'il se passait là quelque chose de bizarre et d'anormal et un député bien inspiré résolut de réclamer la **Suppression de la Représentation coloniale**. Il est à désirer que cette initiative soit suivie, et il y a quelques années, M. d'Estournelles de Constant a pu écrire à bon droit : « Nos devanciers, qui ont tranché la « question des élections aux colonies dans le sens de l'assiociation à « la métropole, n'ont pas réfléchi que nos colons, étant d'ordinaire « trop peu nombreux pour constituer un corps électoral, ne tarderaient « pas à être noyés sous le flot des majorités indigènes. Au lieu de « fondre plus intimement les deux éléments dont la coopération avait « fait jusqu'alors la fortune de nos possessions, particulièrement à la « Guadeloupe, nous avons fait la lourde faute de les opposer l'une à « l'autre avec des forces inégales; de nos propres mains, nous avons « créé bien plus qu'un antagonisme électoral, un antagonisme de « races entre le petit nombre de nos colons et la masse des électeurs « indigènes. » Ceci est excellemment dit. Dans nos vieilles colonies, Antilles et Réunion, Guyane, Sénégal et Inde, l'octroi du droit de suffrage a creusé un fossé profond entre les Blancs et les Indigènes. La lutte de classes, qui, désormais, devenait lutte de couleurs, cette lutte dont l'évocation seule par les prophètes socialistes paraît sacrilège dans la métropole, a été instaurée aux colonies par l'autorité supérieure, a constitué le droit commun. De là, ces rivalités fratricides, ces haines, ces conflits qui ont amené la ruine politique des vieilles colonies. La représentation coloniale ronge les Antilles, la Guyane, la Réunion et l'Inde française (le mal s'est atténué dans la pratique au Sénégal et en Cochinchine) comme un chancre. Le vote du budget dans ces colonies est, chaque année, l'occasion de scandaleuses compromissions. Que la représentation coloniale soit supprimée aux Antilles, et ces deux îles, si riches, où toutes productions peuvent s'épanouir, retrouveront leur prospérité d'antan. La réforme semble mûre. Puisse l'affaire Légitimus, puisse la comédie indoue être le dernier coup donné à l'arbre pourri pour le faire s'écrouler! Nos vieilles colonies *meurent de la politique*. Qu'on tue la politique, elles ressusciteront! Malheureusement, les intérêts se coaliseront contre cette réforme nécessaire. Des arguments sentimentaux seront présentés. « La République, dira-t-on, a été votée à une voix! » Puis, « on n'a pas le droit de reprendre à nos sujets ce qui leur a été donné généreusement et justement ». Enfin, considération pratique, les 14 représentants des colonies sont toujours et obstinément ministériels : le Gouvernement au pouvoir, quel qu'il soit, ne saurait leur être cruel! Tout cela, billevesées! Actuellement un fort mouvement d'opinion s'est établi contre le nombre exa-

géré des députés. Les protagonistes de la réforme électorale à l'étude réclament la réduction de ce nombre. Qu'on commence par les représentants des colonies, et ce sera la vie enfin rendue à des pays riches encore et qu'on déclare à tort épuisés matériellement, alors qu'ils souffrent surtout d'un mal moral, de la *gangrène électorale*, de l'absurde loi du Nombre si justement abominée par Carlyle. Alors le malaise général que je signalais dans les esprits et qu'engendre le spectacle de toutes ces liquidations successives se pourra atténuer quelque peu, et la réforme du Conseil supérieur des colonies, réforme à laquelle je consacrerai une de mes prochaines chroniques, fera de cet organe un succédané excellent présentant tous les avantages sans les dangers de l'Institution supprimée.

MÉMENTO. — M. de Almada Negreiros vient de consacrer un excellent et substantiel ouvrage aux *Colonies portugaises*. L'auteur est optimiste. Cela part d'un bon naturel ; son œuvre est d'autant plus intéressante que conçue surtout au point de vue économique et pratique. En passant, il dit leur fait nettement aux grands organes de l'opinion publique anglo-saxonne qui dénoncent l'embauchage des travailleurs noirs dans les plantations de San Thomé et de Principe. « Nous pourrions, dit M. de Almada Negreiros, « demander à la philanthropie anglo-américaine de dire à l'Europe offensée « comment cette philanthropie se comporte vis-à-vis de ses millions de « nègres condamnés au perpétuel lynchage, et comment elle agit vis-à-vis « des aborigènes de l'Amérique et de l'Australie froidement exterminés. » Et de ces lignes de l'auteur portugais, je ne puis m'empêcher, — et cela, à l'heure où le parti congophobe en Angleterre essaie de créer un nouveau mouvement d'hostilité contre la Belgique agrandie du Congo annexé, — je ne puis m'empêcher de rapprocher ces passages tirés d'un excellent article de M. Pinon paru dans *le Courrier Européen* (10 janvier 1909) et intitulé *la Crise de l'Inde* : « Tout le monde s'accorde à dire que la « police anglo-indienne est d'une immoralité que seule égale sa bêtise... « L'Inde peut aujourd'hui penser que, si elle avait la Russie pour maîtresse, « elle ne serait pas plus autocratiquement opprimée... A chaque détour de « la route, on a envie, semble-t-il, de se poser cette question : Comment « le gouvernement de l'Inde, qui ne provoque pas pour le plaisir, peut-il « ignorer ou méconnaître à ce point les sentiments et les susceptibilités de « ses administrés ? » Je répondrai aisément à la question posée par M. Pinon : le gouvernement britannique est trop occupé des abus tolérés dans les colonies étrangères pour apercevoir et corriger ceux qui dévorent ses propres colonies. Il est victime de son altruisme désintéressé, et c'est vraiment fâcheux !... — M. Pierre Duchesne Fournet, chargé de mission par le ministère des Colonies, vient de rendre compte de sa mission dans une étude parue au Bulletin de la Société de géographie commerciale de Paris sous ce titre : *L'Afrique occidentale française, les grandes voies commerciales, les produits d'exportation.* — Cette étude, fruit d'une observation avertie et impartiale est, de tous points, remarquable. L'auteur étudie d'abord les voies de communication, le Sénégal, puis les chemins de fer : le chemin de fer de Dakar-Saint-Louis, qui a donné des résultats satis-

faisants, le chemin de fer de Kayes-Bamako. Parlant des nouveaux chemins de fer projetés ou en construction, il regrette qu'on ait éparpillé les crédits dont on disposait à cet égard. Le chemin de fer de Guinée aura peu de trafic et il aura coûté plus de 53 millions ! Suit un examen approfondi des produits d'exportation qui contient nombre de renseignements inédits et quantité d'indications d'ordre pratique que l'on trouve assez rarement d'habitude dans les études de ce genre. Leur nombre, leur sûreté démontrent que l'auteur, au cours de son voyage, « a su bien voir » et je ne puis que ratifier, en la citant, la conclusion de son travail :

«... Dans son ensemble, l'Afrique occidentale est un pays pauvre et peu « peuplé qui ne pourra, en conséquence, évoluer rapidement. Ce n'est pas « à dire qu'il faut désespérer de son avenir. Avec le temps, elle devien- « dra peut-être une de nos belles colonies... Mais, de même que l'on a dit « avec raison que, dans notre état économique, le capital limite l'industrie, « on peut dire que, dans ces pays neufs, c'est la main-d'œuvre qui limite « le développement général, lequel ne peut être que très lent. »

CARL SIGER.

LES REVUES

La Revue hebdomadaire : M. G. Ferrero explique la « corruption » des peuples. — *La Revue du Temps présent :* Verlaine loue Richepin en vers. — *La Revue de Paris :* souvenirs de Mme Judith Gautier sur Wagner. — *Les Marges :* vers de M. Pierre Camo. — Memento.

Le fameux professeur G. Ferrero donne à **la Revue hebdomadaire** (23 janvier) un essai de premier ordre où il fonde *la théorie de la corruption dans l'histoire romaine.* On sait qu'une des originalités de ce puissant historien est qu'il applique, à reconstituer la psychologie des anciens, les remarques qu'en observateur clairvoyant il prélève sur la société contemporaine. Ses transpositions sont d'un virtuose merveilleux, élégant et logique. Ici, il démontre, avec une brillante éloquence basée sur les solides assises d'une méthode impeccable, que la « corruption » n'a jamais été qu'un « changement de coutumes et de besoins, progressant de générations en générations ».

Aujourd'hui, un besoin effréné de luxe nous environne, qui précipite, dans le bruit insolent d'un plaisir vertigineux, la Révolution qui mettra un peu d'ordre dans les actes, sinon les cervelles.

La leçon de M. Ferrero me semble contenir la somme de vérité qui donne du prix aux pages écrites. Vous en jugerez d'après celle-ci :

Un homme est né dans une certaine condition sociale et a réussi pendant sa jeunesse et son âge mûr à accroître sa fortune. A mesure qu'il s'est enrichi, ses besoins et son luxe ont grandi, mais pendant un certain temps seulement et jusqu'à un certain point, après lequel il s'est arrêté. Il y a peu d'hommes qui puissent indéfiniment accroître leurs propres besoins,

changer continuellement, leur vie durant, leurs habitudes personnelles, surtout quand la vigueur et l'élasticité viriles sont passées. Mais l'accroissement des besoins et du luxe, le changement des habitudes continuent au contraire dans la génération suivante, chez les enfants qui ont vécu dès leur naissance dans cette aisance à laquelle leurs pères n'étaient parvenus qu'après de longues fatigues et dans un âge déjà avancé ; cette jeune génération part du point où était arrivée la génération précédente et veut conquérir de nouvelles jouissances, supérieures à celles qu'elle a pu se procurer sans peine, grâce aux efforts de ses ascendants, et différentes. C'est là le petit drame courant que nous voyons se reproduire dans toutes les familles, dans lequel chacun de nous a été et sera acteur : aujourd'hui, comme un innovateur et un révolutionnaire qui méprise et abandonne les vieilles coutumes pour de nouvelles ; demain, comme un vieux conservateur qui gronde et proteste contre les folles innovations de sa jeunesse ; petit drame, drame vulgaire, auquel personne ne fait attention, tant il est fréquent et tant il paraît peu important.

Au lieu de cela, nous devrions y voir une des grandes forces motrices de l'histoire humaine, dont l'action, dans de plus grandes ou de plus petites proportions, sous des formes diverses, s'est exercée en tous temps et en tous lieux.

C'est par l'action de cette force qu'aucune génération ne peut vivre tranquillement des richesses accumulées et des idées trouvées par les générations précédentes, mais qu'elle est contrainte à créer de nouvelles idées, à créer de nouvelles et plus grandes richesses, par tous les moyens qu'elle peut employer, par la guerre et la conquête, par l'agriculture et l'industrie, par la religion et la science. C'est par l'action de cette force que les familles, les classes, les nations qui ne réussissent pas à augmenter leurs richesses sont destinées à s'appauvrir, parce que, les besoins augmentant, il faut, pour les satisfaire, consumer les capitaux accumulés, s'enfoncer dans les dettes, se ruiner peu à peu. C'est par l'action de cette force que les classes se renouvellent en chaque nation : les familles riches, depuis plusieurs générations, voient diminuer leurs richesses petit à petit et disparaissent, tandis que de la multitude pauvre s'élèvent de nouvelles familles, se forment de nouvelles élites qui continuent sous des formes différentes l'œuvre et les traditions des élites précédentes. Par cette force, la terre est sans cesse agitée d'un bouillonnement de travaux, d'aventures, de tentatives, qui, suivant les âges, prennent telle ou telle forme : et tantôt les peuples guerroient l'un contre l'autre ; tantôt ils se déchirent dans les révolutions ; tantôt ils cherchent des terres nouvelles et les explorent, les conquièrent, les exploitent ; tantôt ils perfectionnent les arts et les industries, étendent leur commerce, cultivent la terre avec plus de soin ; tantôt, à des époques plus agissantes, comme la nôtre, ils font toutes ces choses à la fois... Activité immense et continue dont la force motrice est le besoin des nouvelles générations qui, partant du point où sont arrivées les anciennes, veulent avancer plus loin encore, jouir, savoir, posséder davantage.

§

La Revue du temps présent (2 février) donne cette pièce

inédite, de Paul Verlaine, autographiée, qui fut écrite au verso d'un papier administratif d'hôpital :

JEAN RICHEPIN.

« Spélicans ! »
François Villon.

Richepin
N'est pas le nom d'un turlupin
Ni d'un marchand de poudre de perlinpinpin
C'est le nom d'un bon bougre et d'un gentil copain !

Ecoutez,
Il blasphème de tous côtés
Aux Bourgeois même il dit de sales vérités
Ses marins à l'Opér'Com' seraient peu cotés

Tout le mal
Il le chante d'un ton normal
Et c'est-à-dire vrai, le plus pire animal.
Mais les Gueux,
Combattant, souffrant avec eux,
Il les aime de quel amour noble et fougueux !

§

Mme Judith Gautier commence la publication du « troisième rang » du *Collier des jours* dans **la Revue de Paris** (1er février). Elle y raconte son voyage à Zurich, où Wagner l'attendait. C'est d'une plume alerte, avec grâce, avec esprit et émotion, qu'elle raconte ses heures de bel enthousiasme vécues en allant vers le grand musicien :

Les stations défilaient toujours lentement, nous approchions pourtant de la dernière. Notre émotion croissait, dominée maintenant par la terreur sacrée. Nous cherchions parmi les Dieux de l'Art lequel nous paraissait plus grand que celui dont nous allions affronter la présence, lequel nous lui préférerions, s'il nous était donné de pouvoir choisir, dans le sublime Olympe des génies, celui que nous voudrions voir.

Homère, Eschyle, Dante, Gœthe, Beethoven ?... Nous les nommions tous. Même le divin Shakespeare ne nous faisait pas hésiter : le nom de Wagner flamboyait plus haut, avec un éclat plus magique. C'était Apollon et c'était Orphée fondus en une seule lyre. Poète, musicien, philosophe, — que n'était-il pas, ce nouveau venu ?

— Il est cubique ! — concluait Villiers.

— *Emmenbrücke!* crie un employé.

La dernière station est franchie : une demi heure encore, et c'est Lucerne !

Maintenant nous déraisonnons, en cherchant des noms nouveaux à Wagner, des titres flatteurs, comme ceux que l'histoire a conservés à quelques hommes célèbres :

— L'aigle du Righi... Le cygne de Lucerne...

Le cygne nous paraissait tout à fait heureux, à cause de *Lohengrin* ; mais

Villiers trouvait que le plagiat était trop naïf : « Le cygne de Cambrai... le cygne de Lucerne... » Il cherchait une variante, et, après un moment, jeta triomphalement celle-ci :

— Le palmipède de Lucerne!

Un fou rire détendit un peu nos nerfs. Mais le train siffla et notre battement de cœur reprit.

Echevelé par le vent, penché hors de la portière, Villiers regardait. Il était impossible qu'on n'aperçût pas, au-dessus de la ville qui recélait une telle lumière, quelque glorieux flamboiement; sans nul doute, même en plein midi, une étoile resplendissante signalait aux bergers pieux la nouvelle Bethléem.

On entrait en gare.

Brusquement Villiers, tout pâle, les yeux écarquillés, se rejeta sur la banquette, en s'écriant :

— Le palmipède !...

Un autre jour, Mme Judith Gautier s'est rendue, seule, à Triebschen, chez Wagner, « ses compagnons ayant des articles à écrire». Une des fillettes de Mme Cosima Wagner lui fait des signes mystérieux comme elle arrive, et...

Quand elle m'eut rejoint, elle m'entraîna, toujours sans parler, à travers les massifs, où je faillis laisser mon chapeau, vers une sorte de cabinet de verdure, tout proche de la maison, où l'on avait servi le café.

Le Maître était là, assis dans un fauteuil de jonc, fumant un cigare. Cosima debout, regardait par les interstices des buissons et me fit signe de ne pas parler ; mais Wagner, en me jetant un regard farouche, dit à demi voix :

— Comment! c'est vous qui m'amenez ces gens-là ?

— Quelles gens ?

Cosima m'appela, d'un geste, près d'elle ,et je pus voir pour quelle raison mes hôtes bien-aimés gardaient cette attitude craintive et ce silence.

Devant le perron de la maison, une calèche, pleine de touristes, était arrêtée.

Un personnage vêtu d'un complet de coutil jaune, sur lequel tranchait la bandoulière noire d'une lorgnette, parlementait avec le domestique. Je crus d'abord qu'il s'agissait d'importuns que l'on s'efforçait d'éconduire, mais je compris bientôt que c'étaient là des voyageurs anglais, parfaitement inconnus, qui, avec une impudence incroyable, demandaient à visiter Richard Wagner. Cette excursion était sans doute inscrite entre l'ascension du Righi et la promenade au lion de Lucerne. Ils insistaient avec une indiscrétion sans pareille, feignant de mal comprendre les affirmations du domestique, prolongeant à plaisir le débat, — tandis que, dans le bosquet voisin, on ne soufflait mot, de peur d'être découvert.

Enfin Jacob (le domestique de Wagner) persuada à ces intrus que le maître était absent. Le calèche se remit en branle, avec un bruit de vieille ferraille. Le gravier de l'allée grinça sous les roues, et le véhicule, encombré d'ombrelles vertes, de voiles bleus et de châles rouges, redescendit la colline.

— Enfin nous sommes libres ! — s'écria le Maître en se levant.

— Comment ! — dis-je, — vous avez cru que c'était moi qui vous amenais cette piaulée d'Anglais !

— Vous arriviez juste en même temps qu'eux, — dit-il, mais je n'aurais pas dû vous soupçonner.

— Ni me jeter ce regard terrible !

— Le regard était pour les Anglais, — répliqua-t-il en riant. — Je suis vraiment obsédé par l'audace de ces inconnus... (car cette scène se renouvelle fréquemment)..... Le plus joli, c'est que Jacob est contre moi : il trouve tous ces gens-là très distingués et ne comprend pas pourquoi je refuse de les voir.

— Quelle singulière situation cependant, si on les recevait ! Que diraient-ils ? et quelle attitude pourraient-ils garder ?

— On raconte sur Gœthe, à propos d'une aventure analogue, une anecdote curieuse, — dit Wagner. — Il était ainsi souvent assiégé par des curieux dans sa maison de Weimar. Un jour, impatienté de l'insistance d'un Anglais inconnu à forcer sa porte, il ordonna soudain à son domestique de l'introduire. L'Anglais entra. Gœthe se planta debout au milieu de la chambre, les bras croisés, les yeux au plafond, immobile, comme une statue. Un instant surpris, l'inconnu se rendit bientôt compte des choses et, sans se déconcerter le moins du monde, mit son lorgnon sur son œil, fit lentement le tour de Gœthe, en le regardant de la tête aux pieds, et sortit sans saluer... Il est difficile de dire — conclut le Maître — lequel des deux avait montré le plus d'esprit.

§

M. Pierre Camo, qui a publié de fort bons vers, en donne, — aux **Marges** (janvier), — dont le charme n'est pas douteux, mais qui ont un son vieillot et rappellent les poèmes didactiques des auteurs chers à Napoléon Ier. Voilà où l'on en peut arriver, si l'on aime professionnellement trop la simplicité de M. Francis Jammes.

CAROLINE D'OPORTO

Mon souvenir remonte aux rives du Douro,
où les jours sont légers, calmes et monotones,
à la maison de Caroline d'Oporto,
en briques de faïence à fleurs roses et jaunes.

Elle s'y tient dans une salle peinte en blanc,
où des fauteuils en bois des îles se balancent ;
un singe vert assis regarde en grimaçant
sur un tapis de l'Inde aux mourantes nuances.

Caroline se poudre à la poudre de riz,
pour mieux montrer ses grands yeux noirs, ses lèvres peintes,
et son image complaisante lui sourit
au fond d'un vieux miroir aux dorures éteintes.

Elle sourit, avec le même cœur léger,
au printemps renaissant, au vent chargé d'aromes,
au jardin clos où sont fleuris les orangers,
aux regards de désir que lui donnent les hommes,

Pure et froide comme les blancs camélias
épanouis devant sa porte de faïence,
Elle n'a pas senti s'imposer à ses bras
le désir de l'amant et sa toute puissance.

Ah ! quand viendra le jour réglé par le destin,
quand du vaisseau fatal elle aura vu descendre
celui qui doit passer le seuil de son jardin,
comme elle sera faible, et défaillante, et tendre !

Ce cœur d'indifférence et de légèreté,
comme il sera soumis, comme il sera docile,
à l'appel de l'amour et de la volupté,
et que d'amers regrets pour un bonheur fragile !

Memento. — *Les Chimères* (15 janvier) contiennent des poèmes excellents : les *Stances* de M. Vincent Muselli, la généreuse *Invocation*, de M. Adrien Bertrand ; le poème : *la Vie est une cloche*, que M. André Petit a composé en l'honneur de Jean Richepin; et tant d'autres pièces heureuses de MM. H. Thylda, G. R. du Costal, Valmy-Baysse, etc.

La Nouvelle Revue (1er février). M. J. Daugny, « La question polonaise ». — J.-L. Croze, Souvenirs sur Ernest Reyer.

Le Correspondant (25) janvier) : « Amour et foi », par M. H. de Lacombe ; « a Suisse politique », par M. Henri Joly.

Revue bleue (30 janvier). « La pensée de la Renaissance », par M. Péladan.

La Grande Revue (25 janvier) publie la nouvelle pièce de M. Gabriel Trarieux : « la Dette ».

Les Marges (janvier) reparaissent. Il y aura six fascicules par an. M. Eugène Montfort, qui, on s'en souvient, rédigeait seul cette « gazette littéraire », en ouvre désormais les pages à quelques-uns de ses amis de lettres. Dans ce premier numéro, Mme Louise Lalanne écrit élégamment sur « la littérature féminine », M. Vuillermoz fait, pour la musique, un « relevé de compte annuel ». Il y a d'exquises proses de M. Georges Delaw, le dessinateur, une remarquable chronique de M. Edmond Sée à propos du *Foyer*, et une fantaisie charmante de M. E. Montfort : « la Boîte à deux sous ».

« *Pages libres* » (30 janvier). Lettres de Calabre (août 1908), de M. Daniel Halévy.

La Revue hebdomadaire (30 janvier) : M. E. Rod, sur la question de l'orthographe.

La nouvelle Revue française (1er février) publie la première partie d'un nouveau roman de M. André Gide : « la Porte étroite ».

La Revue (1er février). Mme Jean Dornis : « Jésus-Christ dans l'œuvre de Leconte de Lisle. »

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Catulle Mendès et Henri Murger (*le Petit Temps*, 10 février.) — Les Médecins de Molière (*Ibid.*).

M. Mendès a eu le bonheur, il y a déjà bien longtemps, d'écrire *la Légende du Parnasse contemporain*. Ce livre sauvera son nom. Il y faudrait cependant un chapitre où lui-même fût présenté avec la bonne humeur qu'il mit à produire le caractère et le talent de ses compagnons. Mais je crois qu'il l'a écrit, ce chapitre, puisque des journalistes, mieux renseignés que moi-même, y puisent des anecdotes. En voici une sur les brèves relations de Mendès et de Murger, alors aigri et vieilli. Riche d'un vaudeville qui avait enchanté les amateurs de Bordeaux, *les Jarretières de ma femme*, souvenir sans doute des furtives lectures de *la Femme aux trois corsets* ou de *la Dame aux trois jupons*, il vint à Paris muni d'une recommandation pour Henri Murger et d'un paquet de manuscrits. Or, voici comme quoi Murger, ayant trouvé du talent dans les manuscrits, les détruisit. La citation est empruntée au **Petit Temps**.

« C'est d'une douceur toute particulière, disait il, que j'aime le souvenir de Henry Murger ; car cet homme tendre et triste a tenté de me rendre un si grand service...

« J'arrivais de ma province. Les gens qui exagèrent mon grand âge apprendront avec déplaisir que je n'avais guère que seize ou dix-sept ans. Ex-rédacteur en chef de deux journaux littéraires, j'avais déjà fait jouer un vaudeville sur le théâtre de Toulouse; mais à Paris je n'etais pas célèbre du tout (cela m'étonna un peu, me souvenant de l'attention que j'éveillais le long des allées de Lafayette), et je n'y connaissais personne.

« Tout petit, j'avais pour seul moyen vers la gloire une lettre d'introduction auprès d'Henry Murger. Elle m'avait été donnée par un de ses très vieux amis, compagnon de jeunesse au quartier Latin, qui avait exilé en province le regret de ses rêves déçus. Il s'appelait Rivet (Il est mort très vieux, très vieux. Un intelligent et excellent homme. Ma meilleure joie, quand je traversais Toulouse, c'était d'aller lui serrer la main.) Sa lettre dans ma poche, mêlée à des manuscrits, je m'enquis tout de suite de la demeure d'Henry Murger. Il n'était pas facile à trouver. Lui, qu'à cause de sa renommée, je m'imaginais triomphant, heureux et riche, — de loin, on a de ces illusions ! — lui que je rêvais logé dans un appartement somptueux, il allait de domicile en domicile, fuyant la meute acharnée des huissiers... »

Catulle Mendès rencontra enfin Murger, mal éveillé, un matin. Il allait et venait par la chambre. l'allure et la voix brutales.

« — Voulez-vous f..... le camp dans votre pays, tout de suite, gamin ! et ne jamais revenir ! Enfant, enfant, pauvre petit ! C'est un fou, Rivet, s'il vous a mis ces idées dans la tête. Avec ça que ça lui a servi à lui, d'en avoir le cœur et l'esprit pleins ! Pourtant je vous demande pardon tout de même. Restez là un moment, causons. J'aime beaucoup Rivet. Je me suis

couché très tard, vous m'avez réveillé, j'étais de mauvais humeur. Ainsi vous faites des vers?

— Oui, Monsieur...

— Je vous dis la vérité et je vous conseille de partir et de rester toujours très loin de nous. Savez-vous pourquoi j'ai déchiré vos manuscrits? Parce que vous avez peut-être du talent; je n'aurais pu m'empêcher de vous le dire, et j'aurais été la cause d'une vie affreuse — et inutile.

Car à quoi servons-nous, sinon à notre propre désespoir? Allons, allons, repartez aujourd'hui même, si c'est possible. Allez-vous-en. Vous ne m'en voulez pas? Oh! je sais bien : ce que je vous ai dit ne servira à rien, si vous avez du talent.

Quelqu'un, un autre, non pas moins triste, car tous nous sommes aussi tristes les uns que les autres, mais moins convaincu de la nécessité d'accomplir le devoir que j'accomplis vous dira : « Mais c'est très bien! c'est très bien! Il faut travailler, jeune homme. » Oh! les criminels! N'ayez pas de talent du tout, c'est la grâce que vous souhaite!

Il me poussait vers la porte. Je descendis l'escalier, affolé.»

La carrière de Catulle Mendès ne devait pas donner raison à Murger, car elle fut brillante, et pourtant il avait du talent, un talent exagéré, un talent fâcheux, oui, fâcheux, un de ces talents qui vous permettent d'écrire très bien sur tous les sujets, en vers ou en prose, un talent immuable et tyrannique. Quand on a du talent, il faut s'en dégager, comme fit Verlaine. Le talent, c'est une carapace.

§

Le docteur Cabanès a fait à l'Académie de médecine une intéressante lecture sur *les Sources d'inspiration médicales de Molière*. En voici, d'après le même journal, le résumé :

L'Amour médecin a cinq médecins : Tomès, Desfonandrès, Macroton, Bahis et Filerin.

Voici, d'après M. Cabanès, quels furent les originaux de ces portraits :

« Daquin, attaché à la personne du roi, par la faveur de Mme de Montespan, et congédié plus tard par Mme de Maintenon — grandeur et décadence! — n'était, à entendre cette langue vipérine de Gui Patin, qu' « un pauvre cancre... grand charlatan, véritablement court de science, mais riche en fourberies chimiques et pharmaceutiques ». Comme il était très partisan de la saignée, il s'appelle dans la pièce, Tomès, celui qui coupe et taille.

Des Fougerais, transmué en Desfonandrès ou tueur d'hommes, ne méritait pas plus d'indulgence que Daquin; l'impitoyable satirique a tôt fait d'en dessiner le croquis. « Charlatan s'il en fut jamais; homme de bien à ce qu'il dit, et qui n'a jamais changé de religion que pour faire fortune et mieux avancer ses enfants. » Des Fougerais, qui boitait, était représenté sur la scène par le boiteux Béjart.

Aussi ignare et non moins cupide que Des Fougerais nous apparaît Guénaut, que Boileau a immortalisé.

Guénaut avait été accusé, non sans raisons apparentes, d'avoir, à l'aide

de la drogue dont il usait comme d'une panacée, à tout propos et presque toujours hors de propos, abrégé l'existence de sa femme, de sa fille, de son neveu, de deux de ses gendres ; sans préjudice de nombreux malades confiés à ses soins. En compagnie de Valot, de Beda, de Des Fougerais, déjà nommé, et de Brayer, Guénaut avait donné le coup de grâce à Mazarin.

Quant au quatrième médecin visé par Molière, le sieur Esprit, il était partisan, comme Guenaut, de l'antimoine et de l'émétique, et il n'avait pas moins que lui d'homicides sur la conscience.

Guenaut est devenu, dans *l'Amour médecin*, Macroton, parce qu'il parlait avec une extrême lenteur, et Esprit, qui bégayait, fut baptisé Bahis...

Dans M. Filerin, on a cru reconnaître Yvelin, médecin de Madame. En réalité, Filerin était le véritable nom d'un maître d'armes, très en vogue au temps de Molière, et qui « enseignait à tuer son homme par raison démonstrative ».

Dans *l'Avare*, la fameuse déclaration de Valère sur les avantages de ne pas trop manger semble, dit M. Cabanès, avoir été empruntée à une thèse soutenue le 8 mars 1657 par Charier, et « rien n'interdit de présumer qu'elle soit tombée sous les yeux de Molière »,

« Le titre en indique l'argument : *Estne homini vivendum ut edat ?* La conclusion était : *Non est igitur homini vivendum ut edat.*

Que Molière ait eu connaissance de cette question cardinale, par l'intermédiaire des docteurs Liénard et Mauvillain (deux doyens de la faculté, amis de Molière), nous le croyons d'autant plus volontiers que nous en retrouvons les idées principales dans une ses comédies, dans *l'Avare*

Quand Valère tient ce langage : « C'est à l'animal de vivre pour manger et à l'homme de manger pour vivre... Apprenez que le comble de l'art est de rester sur sa faim dans les repas... Prenez dans les repas autant que vous devez le faire, et non autant que vous le désirez, ayant toujours en horreur les cuisiniers... », nous reconnaissons la plupart des formules développées par le Troyen Charier.

Nous avons appris la thèse de Charier : nous aurions pu, aussi bien, citer celle de Louis Le Noir (1645), dont le titre a toutes les apparences d'un rébus : *An modicus cibi, medicus sibi ?* L'auteur s'y élève avec force contre les menus compliqués alors à la mode, signale les dangers de « la multiplicité et de la diversité des mets... qui ne font que surcharger l'estomac, causer des nausées et des indigestions », etc.

Dans *le Malade imaginaire* enfin, Molière prend, contrairement à l'opinion la plus répandue, même dans le monde scientifique d'alors, le parti des « circulateurs ».

Précisément, un de ses amis, Jacques Rohault, avait fait un ouvrage sur les découvertes d'Harvey sur la circulation.

« Or, *le Malade*, dit M. Cabanès, est de 1673, et non seulement Molière avait pu se renseigner directement auprès de Rohault ; mais, à cette date, il devait avoir lu le gros in-4° publié par son ami deux ans auparavant, et dans lequel est admirablement exposée la théorie de la circulation. »

Quant à la fameuse cérémonie, « nous croirions, dit encore M. Cabanès, plutôt qu'il avait assisté à une solennité de ce genre, alors qu'il était de passage à Montpellier et qu'il n'aura eu qu'à la transcrire de souvenir ».

« Un an après la mort de Molière, le médecin et philosophe anglais

Locke, visitant Montpellier, décrivait d'ailleurs en ces termes la cérémonie dont il avait été le témoin.

« 18 mars. — Recette pour faire un docteur en médecine.

« Grande procession de docteurs habillés de rouge avec des toques noires. Dix violons jouent des airs de Lulli. Le professeur s'assied, fait signe aux violons qu'il veut parler, et qu'ils aient à se taire, se lève, commence son discours par l'éloge de ses confrères, et le termine par une diatribe contre les innovations et la circulation du sang. Il se rassied. Les violons recommencent. Le récipiendaire prend la parole, complimente le chancelier, complimente les professeurs, complimente l'Académie. Encore des violons. Le président saisit un bonnet qu'un huissier porte au bout d'un bâton, et qui a suivi processionnellement la cérémonie, coiffe le nouveau docteur, lui me au doigt un anneau, lui serre les reins d'une chaîne d'or, et le prie de s'asseoir. Tout cela m'a fort peu édifié. »

Ce n'est pas, au résumé, dit en terminant sa communication M. Cabanès, l'art de guérir qui a servi de cible aux épigrammes de Molière, c'est la science de mauvais aloi dont se réclamaient les médecins de son temps. A la distance où nous sommes, la conduite et le langage des disciples d'Esculape que le comique a mis en scène nous semblent une caricature outrée : il n'a eu qu'à les montrer sous leur travestissement burlesque, leur prêter le langage et la terminologie dont ils dérobaient les arcanes au vulgaire pour que le public retrouvât l'écho fidèle des querelles qui divisaient les facultés rivales, les frères ennemis de la docte corporation. Quelle riche et féconde matière médecins et apothicaires ont fournie à l'immortel railleur ! Par contre, quel trésor d'informations précieuses n'a-t-il pas recueillis auprès de certains d'entre eux ! »

Ainsi M. Cabanès a trouvé moyen de dire du nouveau sur Molière. Qu'il en soit félicité.

R. DE BURY.

MUSIQUE

Ernest Reyer. — Opéra-Comique : *Sapho*, poème de MM. H. Cain et Bernède, musique de M. Massenet.

Reyer (1823-1909), qui vient de disparaître au début de sa quatre-vingt-sixième année, était le patriarche de notre musique française. Il a bénéficié largement de cette consécration latente, dont l'âge auréole et grandit jusqu'à l'illusion de la gloire un renom fait de quelque succès. Il est mort Membre de l'Institut, Grand'Croix, accablé de notoriété, d'honneurs et de tantièmes, et notre ministre des Beaux-Arts prit le train pour porter le tribut d'une éloquence nationale à ses lointaines funérailles. Au souvenir de l'enterrement furtif de Franck, de la gêne où vieillit Berlioz, on peut estimer que le sort fut singulièrement bénévole à l'égard de l'auteur de *Sigurd*. Au fond, cet homme évidemment illustré et célébré ne laisse guère, après une aussi longue vie, qu'un opéra pour tout bagage. Ce qui

précéda compte à peine et le meilleur de *Salammbô*, qui suivit, en délaie une seconde mouture. C'est peu pour l'immortalité. Il nous est malaisé de concevoir à l'heure qu'il est que Reyer ait pu passer longtemps pour un intransigeant suppôt du wagnérisme, une sorte de dangereux novateur, au point qu'il lui fallut exporter son ouvrage à Bruxelles, refuge alors et ressource des « jeunes », avant que le *Sigurd* de ce compositeur déjà sexagénaire fût accueilli dans notre timoré répertoire parisien. Voire en nous rappelant qu'il y a de cela tout près d'un quart de siècle, nous fouillons aujourd'hui en vain la partition afin d'y dénicher quelque témérité plausible. On ne découvre en cette œuvre honorable pas plus la marque du génie que la maîtrise du talent. D'une façon générale, c'est un art d'écriture un peu lourde et souvent quelconque, spécialement d'une impéritie symphonique dont l'Ouverture fournit un diffus et probant spécimen. Cependant, l'auteur de *Sigurd* a possédé deux qualités grâce à quoi, à défaut d'un panégyrique incongru, sa mémoire a droit pour le moins à un discret et véridique hommage. Sans doute, et jusqu'en sa production capitale, Reyer demeure un épigone ostensiblement mâtiné de Gluck, de Weber et de Berlioz. Mais ces influences, si transparentes qu'on les dirait presque inassimilées, aboutissent pourtant ici à une certaine originalité indéniable, encore qu'un peu menue et confinée à l'inspiration mélodique. S'il y a dans *Sigurd* du médiocre et du pire, on ne peut guère y contester la petite note personnelle indélébile, d'où son néo-romantisme panaché acquiert souventefois une harmonieuse ou fort agréable saveur. Enfin le musicien fut avant tout profondément sincère et nulle préoccupation étrangère à son art ne semble avoir même effleuré son intégrale probité. Il obtint le succès sans l'avoir recherché par l'intrigue, ni provoqué par la moindre compromission. Et cette sincérité confère à son art imparfait une valeur qu'on pourrait assez bien qualifier de « morale », pour parler comme M. Romain Rolland. L'éventuelle séduction de cet art ne s'abaisse jamais à la flatterie consciente ou non de bas ou ineptes instincts. Sa personnalité relative se double de simplicité et de noblesse. Même alors qu'il devient ennuyeux, sa droiture native commande quelque respect sympathique. On ne rencontre dans *Sigurd* ni « Marche et Chœur des Soldats » d'école primaire, ni « Air des Bijoux » de concours, ni couplet de « Toréador » grotesque, quoique tous d'immanquable effet ; et une incoërcible pudeur préserve naïvement du pommadé jusqu'à l'arioso romanceux : « La Walkyrie est ta conquête... » Ce mépris du clinquant, ce dédain du hors-d'œuvre chiqué entraîne une évidente vérité d'expression capable de compenser bien des faiblesses. Si Reyer fut, en somme, un artiste incomplet, un musicien de second ordre, l'ouvrage où il a mis le meilleur de soi-même mérite à tout le moins la considéra-

tion la plus distinguée. Le beau a ses degrés que la foule doit gravir pas à pas avant d'atteindre aux cimes, et *Sigurd* apparaît des plus aptes à favoriser l'ascension. Rarement on fit œuvre de vulgarisation plus saine. Sans doute, ce n'est qu'un pastiche un peu gauche, mais un pastiche du génie et si loyalement sincère ! Le plaisir sans mélange à *Carmen* est peut-être le plus sûr symptôme de secrète avarie massenétique. L'admiration de l'honnête et parfois savoureux *Sigurd* peut constituer, pour la culture en formation, un heureux stade transitoire propice à l'acheminement vers les véritables chefs-d'œuvre. A vrai dire, on ne voit guère d'autre éloge un peu plus intrinsèque à adresser au musicien, et on n'oserait pas jurer que son œuvre et son nom dussent persister d'ici peu ailleurs que dans les dictionnaires, s'il n'avait fait que composer. C'est peut-être comme écrivain que Reyer habitera le plus longtemps les bibliothèques des mélomanes à venir, épris de quelque érudition psycho-anecdotique. Il faut souhaiter qu'on réimprime ses *Notes de Musique*, parues en 1875. Ce volume, diversement substantiel, où Reyer manie alertement la plume du conteur et du critique, renferme un chapitre intitulé *Souvenirs d'Allemagne*, rempli d'informations vécues, et relatées au hasard d'un voyage, touchant la vie musicale chez nos voisins en 1868. Mais le livre offre peut-être surtout l'intérêt d'une manière de document humain pour l'ambiance esthétique et l'état d'âme dénoncés par les jugements d'un artiste classable parmi les esprits avertis les plus avancés de ce temps, puisque disciple et champion de Berlioz. Il est piquant de lire Reyer louanger « l'illustre Rossini » aussi couramment qu'évoquer le « génie » de Meyerbeer et chanter indistinctement le *Freischütz* et *Struensée*, tout en discutant çà et là les théories de « M. Richard Wagner », — ce qui d'ailleurs ne l'empêche pas de conseiller à Carvalho de monter *le Vaisseau Fantôme* et *Lohengrin*. La perle toutefois est le récit de son premier contact avec *Tristan*, à Weimar, où Lassen lui en joua la partition au piano chez un ami. Le passage vaut d'être cité :

L'ouverture finie, les récits succédèrent aux récits, et d'autres récits leur succédèrent encore. Je n'apercevais au loin, et de tous côtés, que des horizons de sable ; la chaleur devenait accablante et pas une oasis pour nous reposer, pas le plus petit filet d'eau pour étancher notre soif !... Enfin la voix de Tristan s'unit à la voix d'Iseult... Cela rappelle cette plaisanterie, véritable tour de force, que faisaient quelquefois Rubini et Lablache (ailleurs qu'au théâtre) en chantant le duo des *Puritains* à un demi-ton d'intervalle au lieu de le chanter à la tierce. Ajoutez à cela les modulations les plus... inattendues, les retards, les anticipations et les résolutions les plus bizarres, des superpositions d'accords absolument incohérentes, et vous n'aurez encore qu'une faible idée de ce fameux duo d'amour qui dure près d'un acte, un acte de folie amoureuse, de cette partition de *Tristan et Iseult*, au sujet de laquelle M. Richard Wagner a fait les réflexions suivantes : « Croyez-moi, il n'y a pas de félicité supérieure à cette spontanéité

de l'artiste dans la création, et je l'ai connue, cette spontanéité, en composant mon *Tristan*. Peut-être la devais-je à la force acquise dans la période de réflexion qui avait précédé. C'est à peu près une image de ce qu'avait fait mon maître (Charles-Marie de Weber), en m'apprenant les artifices les plus difficiles du contrepoint. Il m'avait fortifié, disait-il, non pour écrire des fugues, mais pour avoir ce qu'on n'acquiert que par un sévère exercice, l'indépendance et la sûreté. » — Qui croirait jamais que l'étude de la fugue et du contrepoint puisse conduire un musicien, sain d'esprit, à des aberrations de ce genre? Au milieu du duo j'éprouvai cette folle rage de l'enfant qui, désespérant d'apprendre la leçon qu'on lui a donnée à étudier, trépigne et pleure, ferme son livre avec colère et le jette bien loin de lui. De mes doigts crispés je frappai tout à coup le clavier comme l'eussent fait les griffes d'un chat furieux, et, mêlant au hasard les mots allemands et les phrases les plus bizarres, je poussai des cris plus ou moins inintelligibles, des sons inarticulés, incohérents, sauvages...

C'est Reyer qui ajoute entre parenthèses « Ch.-M. de Weber », confondant celui que Wagner appelle un peu plus loin « son maître » dans le sens de « modèle, devancier », avec son professeur Christian-Theodor Weinlig (1780-1842), dont il s'agit ici. Reyer aurait peut-être pu savoir que Wagner n'avait que treize ans lorsque mourut Weber. En 1868, pourtant, l'erreur est excusable. J'ignore si Reyer, qui depuis s'inclina devant *la Walkyrie*, a peu ou prou mordu plus tard à *Tristan*. Mais n'est-ce pas amusant comme profession de foi d'un musicien taxé bientôt de wagnerisme? Si la sincérité de Berlioz dénigrant le *Tannhaeuser* est suspecte, celle de Reyer en sa fureur comique échappe à tout soupçon, — et aussi sa totale incompréhension d'un *Tristan* terminé dès 1859. Eu égard à la qualité de l'opinant, on en ressent quelque indulgence envers l'ahurissement du public parisien d'alors. Et on en peut une fois de plus mesurer de combien le génie de Wagner devançait son époque.

§

Avez-vous lu **Sapho**, le roman de Daudet? Pour ma part, il y a si longtemps que j'avoue en avoir perdu toute appréciable souvenance. J'ai peine à croire pourtant qu'il soit aussi stupide que le donnerait à penser l'incohérent livret, rédigé selon la formule, qu'en ont tiré MM. Caïn et Bernède. On ouït rarement débiter niaiseries plus imperturbables qu'en cet imbroglio de chahut montmartrois, de berquinade et de collage, où palabres et farces d'atelier sommifères s'enchevêtrent aux plus désarmants lieux-communs d'Ambigu. Il y en a de derrière les fagots : tels la bénédiction maternello-larmoyante avant départ tout bonnement pour la gare P.-L.-M., ou les exclamations tragico-péremptoires. « Ton passé! »... « Je suis sa mère! » — Il est assurément difficile de mieux ridiculiser la vertu, caricaturer la famille et méconnaître le Chat-Noir. Entre sa maman,

sa cousine et Fanny, ce pauvre Jean Gaussin est si bête que c'en devient aussi pénible que l'esprit à semelles plombées et les épanchements complaisants des rapins idiots et gaffeurs. Fanny-Sapho apparaît dans tout ça la seule personne un peu intelligente et capable d'attirer la sympathie. Toutefois, très relativement, et, si cette impression philosaphique résiste déjà mal aux oursiloquents pavés librettistes, elle ne supporte pas l'assaut poissé du musicien. C'est en face de cette partition, écœurante de truc, de faux pathos, d'inanité fade ou papillotante, qu'on sent tout le prix de la probité de *Sigurd*. M. Jules Massenet, auquel il ne reste que de la fortune, avait évidemment beaucoup plus de talent que Reyer. Il a même manifesté, dès sa tendre jeunesse, les dons exceptionnels révélant une personnalité originale. Reyer cependant put mourir avec la conviction d'un noble et bel effort accompli. En contemplant, au soir de sa carrière, l'œuvre qu'il va laisser, il est infiniment probable que M. Massenet, non sans âpre amertume, éprouve un sentiment bien différent. Rien n'autorise, à la vérité, l'hypothèse que M. Massenet se fût jamais hissé jusqu'au génie ; néanmoins, au regard de ce qu'il a gâché pour un succès rémunérateur, mais précaire, on aurait plutôt envie de le plaindre, s'il n'avait fait tort qu'à soi-même. Mais l'influence de cet industriel a été trop néfaste pour que le destin qu'il choisit puisse inspirer la compassion. Il galvauda délibérément de précieuses qualités de charme et de souplesse à la fabrication d'un art en joli toc, spécieux au meilleur cas, immuablement roublard et peloteur. Et nul ainsi n'a plus nocivement contribué, par un fallacieux simulacre, à corrompre la sensibilité naïve et, quoique inavertie, musicalement prédisposée souvent de cette foule hétérogène dont se compose ce qu'on appelle le grand public. Nul n'a flatté jusqu'à cette bassesse et aussi avidement exploité tout ce que l'inculture peut impliquer éventuellement de sottise, de sensiblerie cabotine, de snobisme distrait ou d'indifférence imbécile. Nul n'a plus obstinément détourné de quelque plausible idéal les sincères aspirations vers le beau de bonnes volontés candides. Auprès de ce servile amuseur, on est pris de respect pour Meyerbeer et de vénération pour Ambroise Thomas. Il eut son heure de marée insolante. Il n'y a guère, les « Mélodies de Massenet » ont détrôné Schubert dans les couvents, concurrencé Schumann sur les pianos bourgeois, Delmet sous l'oreiller des midinettes, tandis que, de nos scènes subventionnées aux tournées de province, il sévissait sur l'unanimité des planches. C'est alors qu'il fut le plus malfaisant. Aujourd'hui, sa vogue a beaucoup baissé, et lui aussi d'ailleurs. Dans les suprêmes convulsions d'une sénilité incontinente, il apparaît décidement vidé. Il ne se survit plus qu'au théâtre, à la faveur de sa réputation passée, entretenue surtout par une œuvre aimable et superficielle qui perpétue son nom sur les

affiches, et dont l'acceptable tenue sert d'excuse à la complicité de directeurs à l'affût du maximum en perspective. Mais les écailles sont tombées peu à peu des yeux les plus divers. Les plus humbles confrères de M. Massenet ne lui donnent dorénavant du « Maître » qu'avec un sourire. On ne le prend plus au sérieux. En dépit de ses relations, les dithyrambes se clairsèment et, jusque dans les quotidiens, la peur du ridicule les exile insensiblement du feuilleton de la critique pour la colonne du couriériste insoucieux de compétence. Les gens du monde peu fixés et les financiers mêmes commencent à soupçonner qu'afficher l'enthousiasme d'antan pourrait les compromettre auprès de maint adolescent railleur. Pour autre chose que *Manon* et, grâce à M. Carré, *Werther*, les maximums se font tirer l'oreille, cependant que s'affirment les fours. *Le Cid*, *Esclarmonde*, *Hérodiade* gisent à tout jamais dans les limbes d'oubli où les a devancés feu *le Roi de Lahore*. On prévoit le moment tout proche où il ne subsistera de *Thaïs* qu'une « Méditation » pour grands mariages, d'*Ariane* qu'une Valse des Roses et une Rêverie-Landler pour orgues de barbarie ou tziganes, et on augure vaguement ce qu'après *Chérubin* il adviendrait du *Jongleur de Notre-Dame*, si les soins de M. Carré venaient à lui manquer soudain. Il semble que M. Massenet ait conscience du miséreux avortement de sa brillante vie d'artiste. Vieilli, usé jusqu'à sa dernière ficelle, l'auteur de *Manon* en arrive à retaper d'anciens laissés pour compte, cramponné désespérément à la poursuite du succès qui l'abandonne, et en dehors duquel il perçoit que son œuvre et lui sont néant. Le spectacle devient lamentable.

JEAN MARNOLD.

ART MODERNE

Deuxième Exposition de la Société d'art français (Cercle de la Librairie, 117, boulevard Saint Germain). — Exposition Gaston Huchard (Galerie Druet, 20, rue Royale). — Sixième Exposition de la Galerie de l'Art contemporain (3, rue Tronchet). — Exposition Bonnard (Bernheim jeune, 15, rue Richepanse).

Les initiateurs de la **Société d'art français** se proposent de prouver par des œuvres que, malgré des mouvements en apparence contraires, la tradition artistique, en France, n'a jamais été interrompue. Ces mouvements, ces révolutions périodiques, en démontrant l'inanité des recettes académiques, en abolissant d'artificielles règles, ont eu pour constant effet de ramener le génie français à son principe propre, à sa personnelle compréhension de la nature. Comme le dit très bien M. Tristan Klingsor dans la préface du catalogue, on a vu quand Manet est entré au Louvre — ce fut même pour plusieurs une révélation — « combien ce révolutionnaire était respectueux de ses aînés ». Au contraire, les professionnels-respectueux de

l'académie et de l'école, un Bonnat, un Lefèvre, insultent les maîtres qu'ils prétendent imiter. — Voilà donc des Traditionnalistes qui donnent à ce grand mot, Tradition, son vrai sens, qui est positif et héroïque, son sens vénérable de jeunesse éternelle. On doit souhaiter que les œuvres exposées aux Galeries de la Librairie apportent à cette bonne doctrine de belles confirmations. — Or, il y a sans doute, dans cette exposition, des choses très inutiles, qu'on est étonné de voir et auxquelles je ne retiendrai pas le lecteur. Mais l'ensemble est vraiment, d'une très belle tenue. — Il faut, comme il va de soi, mettre à part les dessins de Rodin, ces rapides et pleins modelés qui frissonnent de vie et qui nous rendent si justement compte des œuvres statuaires du maître. — De M. Emile Bourdelle le fragment de *la Guerre* et le buste de Mme Bourdelle ; belles œuvres d'un des premiers, incontestablement, parmi les sculpteurs d'aujourd'hui. — De M. Oscar Bromberg je veux noter cette figure aux yeux fermés, *Mélancolie*, où s'affirme un talent, point encore maître de soi, mais dont la personnalité est évidente. — Parmi les peintres il faut nommer d'abord ces artistes qui, jeunes encore, sont déjà des maîtres : MM. Gaston Prunier, Charles Guérin, Laprade, Lacoste. Prunier a là des paysages de Tunisie et des Pyrénées, qui sont parmi ses plus beaux. Le portrait d'enfant et l'étude de femme de Guérin proclament ses grandes qualités de coloriste harmonieux et de savant dessinateur. Les paysages intimes et décoratifs de Lacoste (surtout le *Jour de pluie au printemps*) ont toujours cette grâce élégante et attendrie qui tout de suite nous séduisirent. — Mais voici d'autres artistes, que je suis heureux de saluer dans le plein développement dont témoignent leurs œuvres : MM. Louis Sue, avec, surtout, un *Intérieur* et une *Nature morte*, de tons si délicats, Emile Roustan, de qui *le Port de Pontrieux* montre les intéressantes recherches du style, tandis qu'en d'autres œuvres, claires et franches, où chante la joie de peindre, il s'atteste toujours prêt à soutenir son effort par de toujours grandissantes entreprises, Pierre-Eugène Vibert, graveur qui a des dons de peintre, de coloriste et de compositeur, Alexandre Urbain, Daniel Schœn, Gabriel Roby, Marcel Noblot, peintre et dessinateur (j'avoue préférer ses dessins à ses peintures), Louis Paviot, qui fait peut-être ici pour la première fois sa preuve de peintre, Jean Leliepvre, Charles Martel, plus peintre lui aussi que nous ne l'avions vu jusqu'à ce jour, Pierre-Léon Dusouchet, Henri Déziré, Maurice Boudot-Lamotte, Adolphe Beaufrère, Tristan Klingsor... Certes, la Société qui, dès sa deuxième manifestation, a pu grouper tant de talents, mérite l'attention générale, et je constate avec joie que déjà lui sont venues les plus précieuses sympathies.

§

L'abondante exposition de dessins et d'esquisses de **M. Gaston Hochard** nous donne une fois de plus l'occasion de constater comment va sûrement des complications à la simplicité le développement logique du talent. L'artiste montra tout de suite beaucoup d'intelligence, acquit vite beaucoup d'habileté. Mais, jaloux de ne négliger aucune observation, il voulut d'abord trop dire. Il multiplia les effets. De Carrière, son maître, il apprit moins à se réduire qu'à se concentrer. D'année en année, l'ambition s'épure, l'effort se choisit, s'approfondit ; à mesure que la vision devient plus consciente elle sacrifie plus délibérément les détails à l'essentiel, et une méthode plus volontaire, plus arbitraire, atteint plus singulièrement la vérité. Ce n'est pas seulement l'éclat de la couleur qui s'atténue, ce sont les épisodes de la composition qui se sacrifient en même temps que les plans se reculent ; les apparences sont dépassées en même temps que l'art dépouille, si l'on peut oser ainsi dire, les matérialités. — Les « cathédrales », que M. Hochard a particulièrement étudiées, cherché à pénétrer dans la vérité de la vie propre à chacune d'elles, lui ont offert de magnifiques occasions d'exercer cette rigoureuse faculté de choix, de décision, de sacrifice, condition profonde de toute originalité. Pour rendre le caractère personnel de toutes ces Notres-Dames, que les siècles et les hommes insultent et mutilent sans les atteindre dans leur vitalité, et qui se distinguent les unes des autres par quelque chose de plus mystérieux que les differences vérifiables des formes, M. Hochard a été conduit à des synthèses « partiales » où l'on reconnaît vite la physionomie de chacune de ces vivantes. C'est ici que l'exactitude, témoin le document photographique, est un mensonge. Mais ces interprétations par un artiste sont vraies. J'aime en lui ce souci des caractères, de l'expression, grâce à quoi il a pu surprendre le secret de la vie intérieure de ces pierres pleines du frisson de tant d'humanités.

— Il y a, là, une sorte de transposition de vie et d'art que nous retrouvons, sous une autre forme, dans ces nombreuses études « d'après les maîtres », qui auraient pu nous donner à elles seules toute une très intéressante et complète indication des intentions de l'artiste. D'après quelques-uns des plus grands — Rembrandt, Rubens, Velasquez, Watteau, Delacroix, Puvis de Chavannes... — ce sont, en de simples dessins rehaussés, des interprétations fidèlement libres, où nous pénétrons, par l'unité de la vision de l'interprète, dans l'élaboration même de l'œuvre contemplée. — Et c'est encore le même désir de surprendre, avec le mouvement de la vie, son expression dans la nature et chez les hommes, qui fait le mérite des « Scènes de vie moderne » et des « Paysages » de M. Hochard. Je vou-

drais pouvoir m'arrêter à tel visage de vieille, plein de passé, de souffrance, de sagesse, ou à ce tableau, *Au cimetière du Bon-Secours* (*Rouen*), qui est comme la signification, à cette date, des désirs de l'artiste et de son talent.

§

La **Sixième Exposition de la galerie de l'Art contemporain** réunit des peintures de M. Francis Auburtin, des sculptures de MM. Bouchard, Despiau, Landowski, des grès de M. Decœur. — Quelle âme pure et franche transparaît dans l'art si noblement et si spirituellement voluptueux de M. Auburtin! L'exclusive recherche d'un style pur n'a point altéré l'expansive et fraîche tendresse d'une vision que chaque jour développe et rajeunit. M. Auburtin s'est voué à la découverte d'un style décoratif qui, sans rompre avec les grandes traditions plastiques, ferait à l'art général, à la « poésie » (mais je ne dis pas à la « littérature », s'il est équitable d'épiloguer sur ces deux mots, une large part. Nous constations, l'an dernier, que dans sa vaste composition, *Les Cygnes*, l'artiste avait, bien peu s'en faut, réalisé son désir. Et justement ce sont, à l'Art contemporain, ses travaux d'approche vers cette composition qu'il nous montre, parmi d'autres œuvres. Esquisses, ou tableaux, qui indiquent ou synthétisent. — Les proportions un peu réduites de la galerie ne permettent pas le recul nécessaire à la pleine compréhension des conceptions de M. Paul Landowski. On sait que les œuvres de ce statuaire sont gesticulantes et se complaisent dans le pittoresque. Un *David luttant*, un *Combat de vautours*, ici, caractérisent sa manière. M. Landowski est convaincu que, l'art, c'est le mouvement; il exprime cette conviction avec une force que nous nous gardons de méconnaître, mais qui peut se tromper. — Combien, auprès de ces véhémences, apparaissent grandes dans leurs calmes attitudes les figures de M. Charles Despiau! Une tête de jeune *Landaise*, en plâtre, harmonieuse et singulière en ses modelés essentiels, impose le respect, commande le silence. — Les sculptures de M. Bouchard, fort intéressantes d'exécution, procèdent d'un réalisme qui date. — Et les grès de M. Emile Decœur sont d'une coloration sonore et somptueuse. On regrette toutefois que l'habile céramiste à cette belle matière n'ait pas donné des formes belles aussi et significatives.

§

L'exposition nouvelle de **M. Bonnard** (œuvres récentes) signale chez ce délicieux artiste la pleine conscience de son talent, la pleine clairvoyance du but choisi et limité, la pleine possession des moyens. Il n'y a pas de coloriste plus exquis ni plus sûr. Ceux que sa composition parfois put déconcerter — j'en étais peut-être — n'attendaient pas M. Bonnard par le chemin qu'il avait pris. Il s'intéresse aux

mouvements qui déplacent les nuances, plutôt que les lignes, et qui, dans de petits écarts très variés, nous offrent à goûter le plaisir de toujours une imprévue et certaine justesse de rapports. Cette justesse n'apparaissait pas toujours dans les rapports des volumes, des lignes, même des couleurs vives quand M. Bonnard les risquait. Mais ses harmonies grises ou violâtres furent toujours exquises. Tout autant qu'à d'autres, néanmoins, encore que tout autrement, on lui reprocherait de négliger le sens supérieur de la figure humaine. Elle n'est guère là que comme un terme dans un rapport, et la valeur morale des proportions, qui dépasse la technique pour atteindre l'art général, ne sollicite guère l'artiste. Malgré son sens délicat de la décoration d'intérieur, il la laisse réduite aux espèces d'une nature morte agrandie. Malgré l'esprit et la gaîté de certaines observations, on sent partout que, la seule vie à laquelle s'intéresse sincèrement l'artiste, c'est la vie de la lumière ; et cela est une louange, puisque cela nous atteste la qualité, essentiellement, du peintre chez cet artiste — et cela est une critique aussi, car c'est trop peu que la lumière soit significative seulement d'elle-même et de ses variations.

CHARLES MORICE.

ART ANCIEN

L'Exposition de tableaux de l'Ecole italienne (galerie Trotti). Il est toujours difficile à une exposition particulière de réunir des œuvres capitales, surtout quand il s'agit d'une école comme l'italienne, laquelle a depuis longtemps été recherchée à prix d'or par les musées d'Europe et d'Amérique. C'est donc une fortune rare de trouver réunis un Titien, trois ou quatre Moroni, un Caravage splendide, des Tiepolo et des Guardi, tous de qualité. Si, parmi les peintures exposées à la galerie Trotti, quelques-unes ne dépassaient guère le domaine de la curiosité, surtout parmi les œuvres des primitifs, la beauté des portraits vénitiens suffisait pour retenir longuement le visiteur. Avant eux, il faut d'ailleurs signaler deux peintures attribuées à l'atelier de Botticelli, *la Madone de la famille Concina* et *la Vierge à la Grenade*. Seule la première de ces peintures soutient cette attribution, et sans la défaillance de dessin des mains, le nom de Sandro lui-même pourrait être maintenu. Le visage de la Vierge, en tout cas, accuse le type familier à l'artiste, et cette partie de la peinture n'est pas indigne de lui. *La Vierge à la Grenade* est d'une exécution toute différente : traitée entièrement dans les chairs en tons divisés, elle indique plutôt un maître fidèle encore aux procédés des miniaturistes. Par le sentiment de la grâce, il se révèle néanmoins contemporain de Botticelli, et, quel qu'il soit, le peintre de cette exquise *Vierge à la Grenade* est loin d'être à dédaigner.

Mais j'ai hâte d'en venir aux trois admirables portraits des Madruzzo, celui du prince-évêque de Trente, le cardinal *Cristoforo Madruzzo* par Titien, et ceux de ses neveux *Gian Federico Madruzzo* et *Lodovico Madruzzo*, tous deux par Moroni. Ces trois incomparables chefs-d'œuvre, longtemps convoités par le Louvre, lui ont malheureusement échappé pour passer dans la collection de M. James Stillmann. Il faut d'autant plus le regretter que, malgré notre richesse en œuvres du Titien, rien au Louvre n'eût fait double emploi avec le portrait du Cardinal, et que nous sommes pour Moroni extrêmement pauvres, puisque nous ne possédons que le beau *Portrait de vieillard* de la galerie du bord de l'eau, accroché d'ailleurs dans les hauteurs, alors que tant de médiocrités encombrent les cimaises.

« L'an 1541, raconte Vasari, Titien fit le portrait de Don Diego de Mendoza, ambassadeur de Charles Quint à Venise, tout entier en pied. Ce fut une très belle figure. Dès lors Titien commença de faire ce qui est devenu à la mode, c'est-à-dire des portraits en pied. C'est de cette façon qu'il peignit celui du Cardinal de Trente, alors jeune. » Ce portrait était resté à Trente avec ceux de Moroni ; c'est là qu'en 1907 MM. Trotti les achetèrent à la famille Salvadori pour M. Stillmann. Comme l'écrit Vasari, le portrait de Cristoforo Madruzzo fut commencé peu après le Diego de Mendoza, c'est-à dire en 1542. Mais avec sa lenteur habituelle, lorsqu'il s'agissait de livrer définitivement une peinture, Titien, après avoir sans doute brossé la tête et les mains et esquissé les vêtements, laissa passer assez de temps pour que la dernière touche ne fût mise que dix ans après, en 1552. La présence parmi les accessoires d'objets appartenant au Cardinal, l'horloge et le tapis, laisse supposer que la toile ne fut achevée complètement qu'à Trente même.

Le portrait de Cristoforo Madruzzo est l'une des œuvres les plus serrées de dessin de Titien. Le visage et les mains sont étudiés avec une sûreté qui contraste encore avec la liberté plus grande du fond sombre. Moroni a apporté la même acuité d'observation dans les figures des deux neveux. Trait, modelé et coloris sont d'un verisme étonnant ; le fond lui-même, brossé dans une gamme claire et grise, est, à l'inverse de Titien, suivi dans tous ses details, sans pourtant que rien nuise à l'ensemble. Certains morceaux, comme le manteau violet de Lodovico Madruzzo, sont traités merveilleusement. Notre regret de ne pas savoir au Louvre ces deux chefs-d'œuvre s'augmente de ce que presque partout ailleurs Moroni est parfaitement représenté. A Milan, à Berlin, à Londres, le grand peintre bergamasque, rival de son maître Moretto et même de son aîné Titien, a des toiles ; *l'Ecclésiastique*, *l'Avocat*, le célèbre *Tailleur* de la

National Gallery en sont des exemples significatifs, qui ne l'emportent pas cependant sur les Madruzzo.

M. James Stillmann, qui veut bien conserver à Paris ces merveilles au lieu de les envoyer en Amérique, est à lui seul très riche de peintures de Giovanni Battista Moroni, puisqu'il possède encore l'effigie d'un *Jeune gentilhomme* en noir sur fond vert où l'artiste a mis à nouveau tous ses dons de caractériste. Tous ces personnages sont accompagnés de leur chien familier, et c'est encore là une des particularités de Moroni : il est excellent animalier, et l'épagneul blanc qui accompagne Federico Madruzzo est d'une remarquable vérité.

Parmi les autres œuvres des Vénitiens de la Renaissance, il y avait à noter aussi *la Vierge avec deux donateurs* de Lorenzo Lotto, et le portrait du poète florentin *Giovanni della Casa*, par son ami et collègue à la cour pontificale Sebastiano del Piombo; mais force était de quitter les œuvres vénitiennes pour une surprenante effigie de *Cardinal*, par le Caravage. Elle est peinte avec une décision dans le visage, avec une franchise dans les étoffes qui devancent tout l'art moderne. Le peintre qui a brossé cette toile est un maître et l'un des plus grands. La puissance d'établissement des formes, la vie de la physionomie, une incomparable largeur de facture, une science absolue du clair obscur y sont réunies. J'ignore quel est le personnage représenté, sans doute un ami du Cardinal del Monte, le protecteur du Caravage à Rome, sinon Mgr del Monte lui-même, ce que je n'ai pas eu l'occasion de vérifier; mais c'est là encore une toile de musée. On comprend devant elle l'admiration que l'artiste obtint chez ses confrères, malgré son caractère intraitable; on comprend que d'excellents maîtres, comme notre Valentin trop méconnu, se soient laissé subjuguer par lui.

La distance est trop grande entre le Caravage et Tiepolo, pour que j'essaie de chercher une transition. Tiepolo nous ramenait aux Vénitiens; et parmi les qualités vénitiennes l'artiste du XVIIIe siècle fut plus sensible à celles qui relevaient de la décoration qu'à celles qui nécessitaient une observation aiguë. Il ne voit des formes que l'extérieur et le charme; du coloris, il tire des harmonies exquises. Ses figures sont déjà des figures de fantaisie, et là encore nous sommes, par Fragonard, redevables aux Italiens ; son plafond ovale, le *Triomphe de l'amour*, le montre arrière-neveu de Véronèse. Décorateur infatigable, Tiepolo reste pourtant mal connu à Paris, et là encore une lacune serait à combler.

Nous sommes plus familiers avec son beau-frère Francesco Guardi; on sait en effet que la sœur aînée de celui-ci, Cécilia, avait épousé Tiepolo en 1721. Encore que le Louvre ne possède rien de comparable à la toile du musée de Rouen, le délicieux *Château dans un parc* avec ses personnages comme seul Guardi sait les traiter, nous

sommes suffisamment avertis par les toiles de la collection La Caze et de la grande galerie, de la valeur du peintre. L'exposition de la galerie Trotti comprenait deux spécimens charmants de la manière de Guardi : une *Entrée de la Giudecca* et une vue de *San Simeone il Piccolo* avec des maisons roses dans le soleil dénotant une grande finesse de vision et un sentiment rare de coloriste. Si j'ajoute enfin que le maître de Francesco, Canaletto lui-même, figurait à la galerie Trotti pour une *Vue de la place Saint-Marc*, j'aurai, je crois, signalé la plupart des toiles intéressantes que renfermait cette remarquable exposition. Elle pouvait être pour nous du plus grand profit. Non seulement elle complétait pour un temps trop court l'enseignement de notre Louvre, pour les amateurs ; mais aux artistes modernes eux-mêmes elle eût pu donner une forte leçon. Je suis loin d'être un italianisant ; et j'ai assez souvent déploré l'académisme romain, pour pouvoir dire qu'il nous serait parfois utile de tourner les yeux vers les Vénitiens, depuis Titien jusqu'à Tiepolo : ce que Fragonard fit en empruntant à celui-ci ses jaunes et ses bleus légers, en fortifiant près de lui son entente de la décoration, pourrait encore être fait aujourd'hui, et cela vaudrait beaucoup mieux pour nous que la fabrication de faux primitifs.

Memento. — M. de Fourcaud continue, dans la *Revue de l'Art ancien et moderne* (10 janvier), son étude sur *Watteau peintre d'arabesques*. « Son irrésistible penchant, dit-il, le ramène sans trêve vers les types, les grâces et les grimaces de la Comédie italienne et vers le roman pastoral et sentimental. En combien de ses fantaisies d'ornemaniste Arlequin et Gilles, Mezzetin, Léandre, Colombine se sont glissés ! Que d'acteurs rêvés par lui ses pinceaux ont fixés en des branles de danse comme ces jolis masques baptisés par les graveurs *le Baveur*, *l'Enjôleur*, *le Frileux... !* Et quelles caressantes visions d'une douce vie dominent les arabesques du *Galant* et de la *Pèlerine altérée... !* Parfois il s'emprunte à lui-même un détail, un caractère. Seul un catalogue descriptif en règle, impossible à dresser ici, permettrait de se reconnaître en ces jolis buissons emmêlés, pleins de tours et de détours. Je réserve tout à fait, pour le moment, *les Singeries*, dont le maître accroît l'importance et *les Chinoiseries* auxquelles il assure une vogue inattendue. »

Dans le même numéro, M. Henri Clouzot termine la biographie des maîtres de Petitot, *les Toutin, orfèvres, graveurs et peintres sur émail*, et M. Emile Bertaux continue ses travaux sur les primitifs espagnols en passant en revue *les Italianisants du Trecento*. Dans *l'Art flamand et hollandais* (15 décembre), M. G.-H. Marius examine *les Œuvres de Vermeer de Delft* dans les collections et les musées hollandais ; et dans la *Nouvelle Revue* M. Henry Lapauze commence un important travail historique, admirablement documenté, sur *l'Académie de France à Rome*.

TRISTAN LECLÈRE.

CHRONIQUE DE BRUXELLES

Le rapport sur le concours quinquennal de littérature française. — Emile Verhaeren : *James Ensor*, Bruxelles, Van Oest. — Gustave Van Zype : *Frans Courtens* ; Bruxelles, Van Oest. — Edouard de Tallenay : *Vivia Perpetua*, tragédie en 4 actes ; Bruxelles, Edit. Belgique artistique et littéraire. — G. Malchair : *L'Année scientifique belge* ; Tytgat, Heyst-sur-Mer. — Au théâtre de la Monnaie. — Un artiste nouveau : Jules De Bruycker. — Mort de M. Fétis. — Memento.

Le *Moniteur*, notre journal officiel, a publié le rapport du jury chargé de décerner le **prix de littérature française** pour la période 1903-1907. Vous savez que ce prix de cinq mille francs fut décerné au poète Fernand Séverin. Le rapport, dû à la plume élégante et spirituelle de M. Albert Giraud, trace, à propos des livres ayant attiré l'attention des membres du jury, d'agréables silhouettes de nos principaux conteurs. Voici, par exemple, qui résume suggestivement la personnalité de M. Louis Delattre :

M. Louis Delattre, lui, n'est pas un triste. « Toutes choses, écrit-il dans *Une Rose à la Bouche*, me sont également si délicieuses. » C'est qu'il est heureux. En bon disciple de Montaigne, il s'écartera toujours des sommets dangereux. Sans lever les yeux si haut, il cheminera sur la grande route, flânera le long de la rivière, prenant un joli plaisir à s'admirer dans les gens et dans les bêtes. Il fera jaser le paysage et bavarder les passants. Ce qu'ils lui confieront, il le traduira dans un frais et sautillant babil qui sonne le rire des enfants, la musique des sources et le pépiement des oiseaux. *Le Roman du Chien et de l'Enfant* est peut-être sa meilleure œuvre. La sensation y est d'une fraîcheur exquise. Pour lui comme pour Gautier, le monde visible existe. Il a des yeux pour voir, des oreilles pour entendre, des narines pour flairer. La mémoire des sens est chez lui extraordinaire. Elle lui fournit comme un trésor d'images neuves dans lequel il puise en prodigue. Observateur minutieux qui fait penser à quelque petit maître wallon élevé en Flandre, il est aussi humoriste. Il a le sourire et le demi-pleur également faciles. Les personnages sont à la fois ridicules et attendrissants. Tous sont vivants d'une vie agile et légère. On dirait à les voir danser, émanées des doigts du montreur, un petit ballet d'âmes pareilles à des mouches vertes dans un rayon de soleil.

En présence de la luxuriante floraison des lettres françaises en Belgique, M. Albert Giraud constate, avec presque tous nos écrivains, l'insuffisance de ce prix de cinq mille francs octroyé tous les cinq ans à un seul poète ou à un seul prosateur. Dans une de mes dernières lettres, je proposais de doubler la somme, d'en affecter une moitié à la prose et l'autre à la poésie, et de décerner ces deux prix tous les trois ans. M. Albert Giraud demandait qu'il y eût deux prix : un prix annuel de 1.000 francs réservé aux écrivains nouveaux et un prix décennal, plus considérable que le prix actuel, qui aurait été la consécration d'une carrière. Mais les autres membres du jury ont fait preuve d'une parcimonie, pour le moins inexplicable, en récla-

mant seulement la substitution au prix quinquennal d'un prix triennal de 3.000 francs. Ce n'est pas assez. Et du moment que l'on modifie le règlement actuel il importe de procéder avec plus de largesse.

La « Collection des artistes belges contemporains », entreprise par l'éditeur Van Œst, vient de s'enrichir d'un livre sur **James Ensor** dû à M. Emile Verhaeren. C'est un ouvrage de connaisseur ; une étude d'une rare pénétration, instructive et savoureuse, d'une sympathie artistique vibrante et communicative. Verhaeren a divisé son travail en sept chapitres : le milieu, les débuts, les toiles, les dessins, les eaux-fortes, vie et caractère, la place de **James Ensor** dans l'art contemporain. On sait le parti original, à la fois éblouissant et macabre, délicieux et féroce, que cet Ostendais mâtiné d'Anglais, cet humoriste amer comme Hogarth, mais croustillant comme Breughel, a tiré de nos *masques* de carnaval. Verhaeren paraphrase admirablement cette partie capitale de l'œuvre d'Ensor :

L'entrée dans le royaume des masques, dont James Ensor est roi, se fit lentement, inconsciemment, mais avec une sûre logique. Ce fut la découverte d'un pays, province par province, les lieux pittoresques succédant aux endroits terribles et les parages tristes prolongeant ou séparant les districts fous. Grâce à ses goûts, mais aussi grâce à son caractère, James Ensor n'a vécu pendant longtemps qu'avec des êtres puérils, chimériques, extraordinaires, grotesques, funèbres, macabres, avec des railleries faites clodoches, avec des colères faites chienlits, avec des mélancolies faites croquemorts, avec des désespoirs faits squelettes.... Il a vagué par des vallées de misère où lui apparaissaient des pierrots malades, des arlequins en goguette, des colombines soûles. Parfois, comme un ménétrier fantasque, il montait sur un tonneau et sur la place de je ne sais quelle petite ville du pays de Narquoisie, il agitait, au son d'un rebec invisible, en un trémoussement soudain, toute cette joie lugubre et bariolée. Il pleurait peut-être lui-même en peignant tel masque hilare ou souriait en dessinant telle tête de mort. Les contrastes les plus aigus devaient lui plaire et il les réalisait en oppositions violentes, les rouges, les bleus, les verts, les jaunes se donnant comme des coups de poings sur la toile. L'art d'Ensor devint féroce. Ses terribles marionnettes exprimaient la terreur au lieu de signifier la joie. Même quand leurs oripeaux arboraient le rose et le blanc, elles semblaient revêtir une telle détresse, elles semblaient incarner un tel effrondrement et représenter une telle ruine qu'elles ne prêtaient plusà rire, jamais. J'en sais d'une angoisse de cauchemar. Et la camarde se mêla à la danse. Le squelette lui-même devint tantôt pierrot, tantôt clodoche, tantôt chienlit. Masque de vie ou tête de mort s'identifiait. On ne songeait plus à quelque carnaval lointain d'Italie ou de Flandre, mais à quelque géhenne où les démons se coiffaient de plumes baroques et s'affublaient de draps de lit usés, de bicornes invraisemblables, de bottes crevées et de tignasses multicolores.

Dans la même « Collection des artistes belges contemporains », M. G. Van Zype consacre un livre non moins abondamment illustré de planches hors texte et de dessins dans le texte, au paysagiste et

peintre de rustres **Franz Courtens**. Etude approfondie et consciencieuse, dont la gravité se rehausse parfois d'une jolie anecdote ou d'un amusant trait de mœurs.

M. E. de Tallenay a tiré une tragédie du roman carthaginois **Vivia Perpetua** de sa mère, Mme J. de Tallenay; roman d'érudition, mais aussi de charme et d'émotion, dont je vous dis autrefois les mérites. Pour autant que l'on puisse juger d'une pièce à la lecture, l'adaptation de M. E. de Tallenay me semble bien traitée au point de vue scénique, mais peut-être le dialogue manque-t-il un peu de concision et la langue de familiarité.

M. C. Maréchal se livre à une utile vulgarisation dans son **Année scientifique belge**, qui réunit tous les mérites du genre : logique, clarté, conscience, documentation abondante, sans préjudice d'un certain agrément dans le style.

Au **théâtre de la Monnaie**, la musique française a triomphé avec l'**Ariane et Barbe Bleue**, de Paul Dukas, puis avec **Monna Vanna**, de Février. M. Maeterlinck a trouvé en chacun de ces compositeurs le collaborateur qu'il lui fallait, au point de vue musical, étant donné le caractère si différent de ses deux poèmes; celui-ci demandant à être complété, celui-là ne supportant qu'un simple et discret accompagnement. Inutile d'insister sur les deux partitions dont votre critique musical a rendu compte après la première à Paris. Qu'il me suffise de constater l'excellente interprétation dont les deux œuvres ont aussi bénéficié à Bruxelles. Mme Claire Friché fit une impressionnante Ariane et Mme Paccary une émouvante Monna Vanna. M. Bourbon incarna le rôle de Guido Colonna avec une autorité comparable à celle des plus belles créations de M. Maurice Renaud. La mise en scène et l'orchestre, conduit par M. Sylvain Dupuis, furent au-dessus de tout éloge.

Beaucoup de salons et de salonnets, même trop, comme tous les hivers, mais peu de manifestations nouvelles, d'œuvres dignes d'arrêter l'attention. J'en excepte cependant au salon de l'*Estampe* des eaux-fortes de M. **Jules De Bruycker**, de saisissantes et obsédantes visions de *Théâtre* et de *Salles d'attente*, des têtes effarées et médusées de spectateurs du paradis, des masques béats et ahuris de paysannes se morfondant dans les gares. Jules de Bruycker! Retenez ce nom.

Nous avons perdu le doyen de nos critiques et aussi des critiques du monde entier. **M. Edouard Fétis**, fils du célèbre musicographe, ancien conservateur en chef de la Bibliothèque royale et des Musées de Bruxelles. Dans trois ans nous aurions pu célébrer son centenaire et nous comptions bien le garder quelques années encore parmi nous, tant il était bien portant, éveillé, d'esprit lucide. Il tenait depuis plus d'un demi-siècle le feuilleton musical de *l'Indépendance*

Belge, et il assista jusqu'à ses derniers jours à toutes les premières de notre Opéra. Le critique fit toujours preuve d'éclectisme et suivit avec sympathie l'évolution artistique et musicale de près de trois quarts de siècle. On sait la haine féroce que François Fétis porta à Wagner et à Berlioz ; son fils se garda d'épouser les rancunes paternelles, et tout en conservant son admiration pour les chefs-d'œuvre de l'ancien répertoire, comme Gevaert il s'était rallié aux aspirations et aux conquêtes musicales nouvelles. L'homme affable, poli comme on ne l'est presque plus, sera regretté de tous ceux qui eurent l'honneur de l'approcher. C'est plus qu'un homme, c'est presque un monde, ou du moins un ensemble de traditions d'urbanité et de courtoisie, qui disparaît avec le « père Fétis ».

Memento. — *La Belgique artistique et littéraire* (février). A lire un conte de M. Des Ombiaux, *[illegible]*, de M. Gérard Harry, une pièce de M. Paul André, la suite du *[illegible]*, un roman de M. Sander Pierron, et surtout *[illegible]*, de M. Franz Hellens, quelques pages vraiment originales, vivantes, d'une langue savoureuse jusqu'à la pléthore et qui en devient un peu obscure et trouble, mais d'une vision neuve, d'une sensibilité inédite, une prose fruste, maladroite, barbare, mais puissante, comme il ne nous a plus été donné d'en lire depuis *les Fervents*, de M. Horace Van Offel, en somme l'œuvre d'un véritable tempérament pour laquelle nous donnerions en bloc les boniments, les tartines, les rengaines, toute la rhétorique en prose et en vers qui encombre généralement nos revues, jeunes ou vieilles. M. Hellens avait débuté par un livre curieux, *En ville morte*, annonçant déjà quelqu'un, mais ces quelques pages-ci sont d'un artiste du verbe, d'un apporteur de neuf.

La Vie intellectuelle (15 janvier). A lire des vers de M. Victor Kinon, un article de M. Des Ombiaux sur *Paul de Saint-Victor*, et une étude de M. Georges Rency sur *l'Art et le Socialisme*.

Revue de Belgique (janvier). Gérard-Gailly : *Mme de Miramion* ; Gustave Charlier : *André Chénier et Lamartine*.

La Société Nouvelle. Edouard Deverin : *Rossinelle* ; Jules Romains : *Bonheur au coin de la place* (poème).

La Revue Générale (février). Victor du Bled : *Artistes et amateurs dans la société française* ; Alphonse Roersch : *Autour d'Erasme et de Rabelais*.

Le Thyrse (février). Léopold Rosy : *Le Prix quinquennal* ; Maurice Gauchez : *Hubert Krains*.

Durendal (février). Carton de Wiart : *Vieux Bruxelles* ; Georges Virrès : *Souvenirs*.

L'Art flamand et hollandais (janvier). Des études abondamment illustrées sur Lucas de Leyde et sur Jan Stobbaerts.

GEORGES EEKHOUD.

LETTRES ALLEMANDES

Heinrich Zimmer, Kuno Meyer, Ludwig Christian Stern, Heinrich Morf, Wilhelm Meyer-Lübke, *Die romanischen Literaturen und Sprachen mit Einschluss*

des Keltischen (*Die Kultur der Gegenwart*, série I, vol XI,1); Leipzig, B. G. Teubner, M 12. — Fontane et Bismarck. — Memento.

Le magistral ouvrage dont M. Paul Hinnenberg a assumé la direction, et qui doit embrasser toute la *Culture contemporaine*, sera un des plus beaux monuments de la patience allemande et fera le plus grand honneur à la maison Teubner, de Leipzig, dont les éditions d'auteurs grecs et latins ont une réputation universelle. Nous nous trouverons en présence d'une encyclopédie formidable de cinquante ou soixante volumes. Provisoirement nous ne connaissons que le plan des deux premières séries, toutes deux consacrées aux « domaines culturels de la science de l'esprit ». La religion, la philosophie, la littérature, la musique et l'art comprendront quatorze volumes, l'État et la société, le droit et l'economie sociale, 10 autres, dont quelques-uns auront plusieurs parties. Quant aux « domaines culturels des sciences naturelles » et aux « domaines culturels de l'industrie » on ne nous en a pas encore révélé le plan, mais il est à supposer qu'ils s'étendront sur un aussi grand nombre de volumes.

Pour juger de ce que les Allemands appellent « culture », et qui ne correspond ni à la notion que nous nous faisons de la « culture intellectuelle » ni à ce que nous appelons communément « civilisation », il faudrait analyser en détail le premier tome de ce vaste ouvrage. En manière d'introduction générale, il est consacré aux « bases générales de la culture du présent ». Une douzaine et demie de savants y ont accumulé leur savoir. Nous y sommes tout d'abord initiés à « l'essence de la Culture ». Ensuite vient un chapitre intitulé : « *das moderne Bildungswesen* », ce que l'on pourrait traduire par « l'essence de l'éducation moderne ». Les plus importants « moyens d'éducation », dont la nomenclature occupe plus de la moitié du livre, sont : l'École et l Université (avec six subdivisions); les Musées (musées d'art, d'art appliqué, de sciences naturelles et de technologie); la Musique ; le Théâtre ; les Journaux ; le Livre ; les Bibliothèques. Pour conclure, un chapitre nous initie à l' « organisation des sciences ». Remarquez que, pour faire de vous un homme « cultivé », on ne vous a pas dit comment vous devriez vous comporter dans les rapports avec vos semblables, qu'on a passé sous silence les usages et les coutumes de la société, de sorte qu'après vous être parfaitement conformé aux préceptes de ce magnifique exposé, vous n'en resterez pas moins le type le plus parfait du barbare.

Le second tome présente « les tâches et les méthodes des sciences de l'esprit ». Les « moyens de connaissance » et les « disciplines auxiliaires » les plus importantes des « sciences de l'esprit » sont le langage, les sciences historiques et la statistique.

Après cela nous passons dans le domaine des réalités plus tangibles et, à mesure que les savants qui ont collaboré à cette encyclo-

pédie se spécialisent, nous les sentons moins embarrassés dans leur terminologie. Il n'est plus question de «culture», mais de science, et voilà nos fabricateurs de monographies sur leur véritable terrain. Trois volumes sont consacrés aux différentes religions, deux aux systèmes philosophiques et à leur histoire. Et nous passons enfin aux branches littéraires. Ce sont encore cinq copieux volumes, dont le dernier nous a été envoyé. Il embrasse les littératures et les langues romanes.

Die romanischen Literaturen und Sprachen, comprend trois parties avec de nombreuses subdivisions. La littérature celtique en général est étudiée par M. H. Zimmer; ses différentes branches, les langues gaéliques, irlandaises et écossaises, les langues du Valais, de la Cornouaille et de la Bretagne retiennent chacune un collaborateur différent. Enfin l'étude des littératures romanes a été confiée à M. H. Morf et celle des langues romanes à M. W. Meyer-Lübke. Admirons encore la persévérance, le souci de la méthode et la profonde érudition qui ont présidé à tous ces travaux. Si les vues générales font complètement défaut, aucun détail n'a cependant été passé sous silence.

M. Morf passe successivement en revue les littératures française, italienne, espagnole, portugaise, sans oublier les dialectes, ainsi que le rhétien et le roumain, depuis les origines jusqu'à nos jours, et chacun de ses aperçus donne la quintessence des manuels de littérature de chacun des pays qu'il traite. Voyez ses références: il a consulté tous les ouvrages de critique littéraire qu'il pouvait atteindre et, pour ce qui en est particulièrement de la France, rien n'a été négligé pour que le tableau soit aussi complet que possible. S'il s'est beaucoup inspiré de Petit de Julleville, on ne peut cependant pas lui refuser le témoignage qu'il s'est laissé guider par un goût personnel très sûr.

Nos lettres contemporaines lui sont familières. Des courantes les plus récents rien ne lui a échappé. M. Morf connaît *le Théâtre libre* et *l'Œuvre*, il mentionne la *Revue Blanche* et le *Mercure*. Enfin la littérature française en Belgique, en Suisse et au Canada n'a pas manqué de le retenir. N'oublions pas que le mouvement provençal est apprécié comme il convient. On n'ignore pas que Mistral a déjà suscité en Allemagne de nombreuses publications.

Dans le chapitre sur les langues romanes, il faut nous contenter de signaler les très intéressants détails sur le déplacement des frontières linguistiques, dans la lutte avec le germanisme.

§

Fontane et Bismarck. — On sait l'admiration que vouait le romancier Théodore Fontane au créateur de l'empire allemand.

Dans maints passages de ses livres, ses personnages s'entretiennent familièrement de Bismarck. Cette admiration n'avait rien de politique et ressemble un peu à celle que Gœthe professait à l'endroit de Napoléon. Le grand homme d'action, dégagé de ses contingences, passionnait l'écrivain.

Il est probable que Bismarck ne sut jamais au juste ce que c'était que Fontane. Le Chancelier de fer méprisait la littérature. Quand, pour se distraire, il prenait un livre, ses préférences allaient aux plus médiocres romans français. On se souvient que M. Ed. Lefebvre de Béhaine, alors secrétaire de première classe à l'ambassade de Berlin, lorsqu'il remit à Bismarck, au quartier général de Brünn, dans la nuit du 15 au 16 juillet 1866, le texte des contre-propositions autrichiennes, le trouve, à 2 heures du matin, étendu sur son lit en train de lire *Annette Laïs* de Paul Féval. Son goût ne s'affina pas avec l'âge. La jeune littérature allemande d'il y a vingt ans ne cessait de lui reprocher amèrement son indifférence à l'égard des œuvres de l'esprit.

Pourtant Bismarck, sans le connaître, avait eu l'occasion de s'occuper de Fontane et le bon romancier ne sut certainement jamais qu'il devait au ministre prussien l'un des moments les plus agréables de sa vie. Fontane nous a raconté lui-même, avec beaucoup de bonne humeur, l'aventure désagréable qui lui arriva pendant la guerre franco-allemande. Suivant en amateur les armées de l'invasion, sous le couvert de la Croix-Rouge, il avait eu l'idée pieuse de faire un pèlerinage au pays de Jeanne d'Arc. Arrêté par des paysans à Domrémy, il fut remis au sous-préfet de Neufchâteau, puis dirigé par petites étapes par Langres, Besançon, Lyon, Moulins et Poitiers, à Rochefort, pour être enfin interné à l'île d'Oléron. Ses *Souvenirs d'un prisonnier de guerre allemand* ont été traduits, il y a une quinzaine d'années, par M. Jean Thorel et préfacés par M. T. de Wyzewa.

Fontane ne sut jamais exactement comment il fut libéré de sa captivité. Dès le mois de novembre 1870 on lui fit savoir que « le ministre de la Guerre avait ordonné sa libération ». Il imagina jusqu'à la fin de ses jours qu'il devait cette mesure de clémence à l'intervention de Crémieux, qui était lié avec son ami le professeur Maurice Lazarus, de Berlin.

Or, des documents nouvellement mis à jour viennent de donner enfin la clef de ce mystère. M. S. Samosch vient de les publier dans la *Gazette de Voss*, et le *Literarisches Echo* les reproduit.

Le 29 octobre 1870, Bismarck adressa de Versailles la lettre suivante au ministre des Etats-Unis à Paris, chargé, pendant la durée des hostilités, de la protection des citoyens allemands, sujets de la Confédération du Nord :

Monsieur! D'après des communications dignes de foi, le docteur Fontane, sujet prussien et historien bien connu, a été arrêté, au cours d'un voyage scientifique dans les districts français occupés par les troupes allemandes, et transporté à Besançon, où il paraît être en danger de mort. Rien ne peut justifier de pareils procédés à l'égard d'un savant inoffensif. Je vous prie donc d'avoir l'obligeance de réclamer formellement du gouvernement français sa mise en liberté immédiate et de déclarer expressément qu'en cas de refus, nous mettrons en état d'arrestation, dans différentes villes de France, un certain nombre de personnes qui occupent des positions sociales analogues, pour les envoyer en Allemagne et leur infliger un traitement semblable (*sic*) à celui qui est échu, en France, au docteur Fontane. Je reste, etc.

(*signé*) : V. BISMARCK.

Le futur chancelier de l'empire ignorait-il la véritable qualité de Fontane ? C'est fort probable. Averti de l'arrestation de l'écrivain, il avait simplement ajouté à sa hautaine missive le titre d' « historien » pour donner auprès du diplomate américain plus de poids à sa réclamation.

Connu surtout comme poète dans un cercle assez restreint, Fontane était du reste, en 1870, un simple journaliste. Il n'avait jamais pu comprendre pourquoi, à Oléron, un prêtre français lui avait adressé un volume en le traitant d' « historien prussien ». Et voilà encore un mystère qui s'éclaircit.

La lettre de Bismarck, qui voit aujourd'hui le jour, a dormi pendant plus de trente ans aux Archives de Washington. Elle était accompagnée d'une seconde, de moindre importance, mais également assez typique. En date du 23 janvier 1871, Bismarck informe le ministre américain que Fontane a été mis en liberté par le gouvernement de la Défense nationale et que l'administration militaire allemande venait également de relâcher les trois habitants de Domremy qui, à la suite de l'aventure arrivée à Fontane, avaient été arrêtés comme otages. Par contre, l'état-major prussien s'était refusé à échanger l' « historien bien connu » contre un officier français prisonnier. « En sa qualité de savant, écrit Bismarck, M. Fontane se trouve dans la même catégorie que les capitaines de la marine marchande injustement retenus en France. »

On peut juger par cette dernière phrase du peu de cas que faisait le « grand allemand » des savants de son pays et des historiens en particulier. Il ne leur accorde pas l'équivalence avec les officiers, alors que, durant toute sa captivité en France, Fontane avait été traité expressément comme « officier supérieur », et les assimile simplement aux gens de la marine marchande. L'Allemagne, qu'il s'occupait alors à façonner, n'avait plus rien de commun avec « le peuple des penseurs et des poètes ».

§

Memento. — Le fascicule de février de *Nord und Süd* contient de nouveau une série fort intéressante d'études artistiques et littéraires. Ce périodique peut rivaliser avec les plus somptueuses revues d'art. Pour la somme modique de 2 fr. 50, on trouve, dans chaque livraison, dix à douze gravures hors texte, tirées avec le plus grand soin. A signaler cette fois-ci quatre très curieuses illustrations pour *Sindbad le marin* dues au crayon de M. Max Slevogt. En frontispice un beau portrait de Felix Mendelssohn-Bartholdy d'après un crayon exécuté à Berlin en 1832, par Bendemann.

Hochland (février) s'ouvre par une controverse du professeur Harnack avec un exégète catholique au sujet de l'Encyclique *Pascendi*. M. Max Ethlinger consacre une étude à Darwin, à propos de son centenaire.

Süddeutsche Monatshefte (mars) poursuit la publication des mémoires de l'écrivain populaire Louis Ganghofer. Essai très documenté de M. J. Hofmiller sur *San Gimignano*.

Das literarische Echo (15 février) consacre, par la plume de M. Karl Strecker, une très longue étude à *Ecce homo*, qui, par sa hauteur de vue, tranche heureusement sur ce que l'on a écrit généralement en Allemagne au sujet de la dernière production de Nietzsche. M. René Prévôt étudie la personnalité de Joseph Ruederer, le romancier munichois dont nous avons eu l'occasion de parler récemment (avec portrait).

Maerz (15 février) termine la publication des documents consacrés à la mystérieuse origine de Gaspard Hauser. L'assesseur Eberhardt, qui a retrouvé ces documents dans les papiers de son grand-père, termine ses commentaires par cette conclusion assez décevante : « Cet homme est venu au monde comme une énigme et il est parti de même. »

Oesterreichische Rundschau (15 février) : étude de Mme Ellen Key : *la Vie en société et la culture personnelle.*

HENRI ALBERT.

LETTRES ESPAGNOLES

E. Gomez-Carrillo : *Psicologia de la moda feminina ;* Madrid, Pérez Villavicencio, 1 p. 50. — Idem : *Langueurs d'Alger* (trad. Ch. Barthez ; Paris, Sansot, 1908, 1 fr. — Idem : *Grecia ;* Madrid, José Blass, impr., 1909, 3 p. 50 — Vicente Blasco Ibañez : *Oriente*, Valence, Sempere, 1908, 3 p. — Memento.

Il vous paraîtrait superflu, amis lecteurs, de faire ici l'éloge des articles de mon prédécesseur à la rubrique des Lettres Espagnoles. Je ne m'y attarderai point. Chroniqueur parisien du *Libéral* de Madrid, chroniqueur espagnol du *Mercure de France*, M. Gomez-Carrillo n'était-il pas mieux désigné que tout autre pour nous faire apprécier cette moderne littérature castillane qu'il connaissait si bien ? Vous n'avez pas oublié ses alertes chroniques, et je suis sûr que vous les regrettez. En tout cas, le même *Libéral* s'est chargé naguère d'exprimer fort galamment à mon sujet des doléances d'autant plus vives que ce journal, organe de l'orthodoxie patriotique et du centralisme sacro-saint, ne saurait admettre qu'un très libre Français,

comme moi, s'essaie à concilier l'amour de la Catalogne et du reste de l'Espagne et s'arroge le droit de passer à son gré de Madrid à Barcelone, ou, si l'on veut, de Pio Baroja et Valle Inclan à Victor Catala ou à Joaquim Ruyra. Les lamentations du *Libéral* sont donc, pour ce qui me regarde, parfaitement justifiées; mais je comprends moins qu'il confonde dans une commune réprobation l'indigne successeur de M. Gomez-Carrillo et M. Remy de Gourmont, « qui n'est qu'un honorable rhéteur ». Je ne puis m'expliquer ce jugement que par le goût très sévère, mais très sûr, dont *le Libéral* a toujours témoigné en fait de littérature française : l'aimable feuille madrilène réserve son admiration à des classiques indiscutés, Dumas père, Paul de Kock et Ponson du Terrail, qui de temps immémorial font tous les frais de ses feuilletons quotidiens. Au reste, chacun sait en Espagne que ce journal éclairé s'est donné pour mission de relever le niveau intellectuel du populaire!

Psychologie de la mode féminine. — Parisien né, poète insouciant et moqueur que l'art ravit moins encore que l'artifice, d'un érotisme si léger et toujours si discret qu'il frôle à peine la perversité, Gomez-Carrillo était merveilleusement préparé à l'étude d'un aussi grave sujet. Nous le retrouvons tout entier, avec sa grâce enjouée et son humour, dans cet élégant petit livre, dédié à « Notre-Dame du Caprice », la Mode, et à ses innombrables dévotes : actrices, courtisanes, grandes dames, mannequins de Doucet, de Redfern ou de Beer, mannequins de Gyp, d'Hervieu, de Prévôt et de M. Paul Bourget. Les mille riens qui font de ces êtres fragiles les reines toutes puissantes de la mode prennent, en ce livre, l'importance des plus hautes métaphysiques. Au vrai, ne l'ont-ils point ? Et ne pourrait-on conclure de l'étude approfondie de notre psychologue que si Paris domine le monde, c'est sans doute parce qu'il y règne les femmes les plus savamment séductrices qu'il y ait? Or, si Paris c'est la femme, la femme, à ce qu'assure du moins Mme Roy-Devreux, c'est la toilette! — L'auteur a donc raison de déplorer l'absence de cours d'élégances féminines « en ces écoles des Hautes-Etudes de Paris, où il y a des chaires de toutes sortes d'inutilités assyriennes ou égyptiennes ». Un tel cours, en effet, s'impose, et je ne vois personne qui puisse le professer avec plus d'autorité que M. Gomez-Carrillo lui-même, car il mérite assurément mieux que quiconque l'éloge qu'il lui plaît de décerner à Stéphane Mallarmé : « Pour ce poète, il n'y avait rien d'insignifiant, pas même le léger; rien de vain, pas même le frivole; rien de prosaïque, pas même le médiocre. »

Langueurs d'Alger. — Toujours curieux de nuances nouvelles et de ces demi-teintes qui varient à chaque point de l'espace et du temps l'aspect de l'éternelle beauté, Gomez-Carrillo s'en est allé cette fois vers Alger, et il nous fait part de ses ingénieuses

découvertes en ce livre fort joliment traduit par M. Ch. Barthez. On y lira des pages exquises sur les femmes d'Alger, sur l'élaboration en cette terre ardente, sous l'influence du ciel, du climat, de la mer et du soleil, d'un nouveau type de beauté, ainsi que sur le singulier bas-bleu au bournous flottant, que fut Isabelle Eberhardt. Et je recommande à qui veut rire une description taquine des colons marseillais en terre algérienne : « Pauvres Marseillais! Les êtres les plus naïfs de la Méditerranée, malgré l'idée qu'ils se font de leur propre malice... »

Grèce. — La belle préface écrite par M. Moréas pour cette nouvelle relation de voyage en dit excellemment tout le mérite. Suivant l'illustre poète des Stances, « Gomez Carrillo excelle à parler de la beauté féminine. Ainsi son portrait de la femme d'Athènes est, sans conteste, un délicat chef-d'œuvre. Pour ce qui touche à l'amour, sa science n'est pas moins sûre. Aspasie, Phryné, Laïs animent sa plume... » L'auteur évoque en effet le passé, sans ombre de pédantisme, au gré de ses souvenirs classiques et de ses impressions récentes : le lourd appareil scientifique des hellénisants d'outre-Rhin ne lui en impose guère ; à l'en croire, la géographie serait une démolisseuse de legendes presque aussi absurde que la philologie » ; et malgré qu'en ait un Doerpfeld, Ithaque reste pour lui l'île de Pénélope, tout comme l'Iliade et l'Odyssée, malgré l'école de Wolf, restent l'œuvre d'Homère. D'ailleurs, M. Gomez Carrrillo, toujours moderne, aime moins étudier le passé pour lui-même que pour en rechercher la survivance dans le présent ; et il nous conte spirituellement ce que sont devenus les fils d'Ulysse. les filles d'Hélène. L'*Ulyssisme* règne encore, paraît-il, en Grèce : seulement, l'énergie mentale de la race se dissipe en dialogues de café. Le voyageur a fréquenté là-bas les littérateurs grecs contemporains, et fait revivre ce milieu en des pages charmantes.

Oriente. — Moréas avait dit à Gomez-Carrillo prêt à partir pour l'Hellade : « L'Attique, c'est l'Occident ! » Dans le nouvel *itinéraire* de M. Blasco Ibañez, on ne trouvera rien d'attique, ni le paysage, ni la gent, ni l'art brutalement réaliste et parfois trop rudimentaire de l'auteur. Non, ce n'est pas en Grèce que nous allons cette fois. Et est-ce bien en Orient? Le voyage prend fin à Constantinople et à Vichy, « la reine des villes d'eau », pour point de départ ! — M. Blasco Ibañez paraît s'être laissé séduire par l'animation factice de cette minuscule cosmopolis et le gros luxe de son casino, singulièrement comparé à « une cathédrale moderne consacrée à toute sorte de divertissements ». Après s'y être attardé un bon moment, l'auteur nous invite à le suivre à Genève pour le seul plaisir, semble-t-il, de nous faire savourer l'inévitable parallèle, digne de La Harpe, entre le citoyen de Genève et le patriarche de

Ferney, vertueux philanthrope « éduquant les campagnards, plaidant et écrivant pour les délivrer des gabelles féodales, et exposant sa tranquillité pour défendre les Dreyfus de son temps ». Une excursion au Léman nous repose de cette académique dissertation, et l'érudit auteur, qui connaît sans doute pour son bonheur d'autres romans de Rousseau que *la Nouvelle-Héloïse*, nous apprend que Jean-Jacques a placé sur les rives du Lac Bleu « les aventures sentimentales de *ses meilleurs romans* ». Puis c'est la traversée rapide des villes du Danube, de Munich, de Salzbourg, de Vienne, des capitales des Balkans : exacte superficie des monuments, coût de leur construction, nombre de chambres d'un palais, de tableaux d'un musée, les notes, comme détachées pour la plupart d'un guide Joanne ou d'un Baedeker, continuent à s'aligner en toute monotonie ; de temps en temps, de pâles évocations du passé, improvisées à l'aide d'un bon manuel élémentaire d'histoire générale. Tels quels, ces aperçus, qui sentent trop le pensum éditorial, pourront paraître neufs à des compatriotes casaniers et assez simples pour croire, par exemple, que les magnats hongrois acclamèrent leur reine Marie-Thérèse en un latin aussi invraisemblable que celui-ci : « Moriamo pro regem nostrum Maria-Theresa ! » C'est seulement à son arrivée à Constantinople que notre voyageur jusqu'ici somnolent se réveille : heureux effet de l'éblouissante lumière et des parfums de l'Orient rêvé. M. Blasco Ibañez se sent ici dans son domaine : mêmes foules grouillantes et bigarrées qu'à Valence, même pureté du ciel, et aussi même saleté ; et le peintre truculent d'autrefois se retrouve dans des descriptions chaudes et animées parmi lesquelles nous ne citerons que les admirables pages où l'écrivain nous présente les Derviches danseurs. Malgré tout, malgré des détails curieux sur la psychologie, oh ! très simple, de la femme turque, et sur l'art, aujourd'hui très raffiné, de *former* les eunuques, l'auteur ne semble guère avoir compris la mentalité turque ; à tout le moins, les lignes suivantes, écrites en 1908, permettraient d'en douter : « En ce pays, inutile de songer à des réformes et à des révolutions. La Turquie pourra disparaître, mais changer, jamais. Elle ne peut être que telle qu'elle est, et ainsi elle vivra ou mourra... » Au résumé, ce livre offre un déconcertant mélange des qualités et des défauts habituels de M. Blasco Ibañez ; tel quel, il serait encore passable, s'il n'était déparé au début par un malencontreux essai de réhabilitation de la pauvre musique du *genero chico*, « l'une des manifestations artistiques les plus respectacles et les plus grandes de l'Espagne actuelles » !, et à la fin par l'impertinent récit d'une entrevue de l'auteur avec le patriarche grec de Constantinople ; M. Blasco Ibañez ne lui pardonne pas de l'avoir accueilli avec une bienveillance exquise, de lui avoir servi du café, médiocre il est vrai, mais surtout de ressembler comme un

frère à « l'autre pape », celui de Rome. « Etrange et puissante franc-maçonnerie des hommes à soutane ! »

Nous avons reçu, trop tard pour en parler ici, les deux derniers ouvrages de M. Blasco Ibañez : *Sangre y arena*, roman tauromachique, et *Los Muertos mandan*, roman à prétentions philosophiques. Pour inférieurs qu'ils soient aux beaux romans valenciens qui valurent à leur auteur une gloire universelle, ces deux livres méritent mieux qu'une fin de chronique : nous en reparlerons d'ici peu.

Memento. — Nous signalons avec plaisir dès maintenant le bel essai critique d'Andrès Gonzàlez Blanco, intitulé : « Les Grands maîtres. — Salvador Rueda et Ruben Dario. — Etude cyclique de la poésie espagnole contemporaine. » (Madrid, Gregorio Pueyo, 1908, 3 p. 50). Malgré ce titre, M. Gonzàlez Blanco n'a étudié jusqu'ici que l'œuvre du grand poète andalou, S. Rueda. Nous reviendrons sur cet essai de l'éminent critique madrilène dans la chronique que nous consacrerons bientôt à la poésie castillane contemporaine.

Dans *Lectura* (janvier 1909), un premier article de Madame de Pardo Bazàn sur Zorrilla ;— et une bonne étude de Cecilio de Roda sur cette charmante légende de *Marguerite la Tourière* qui, après avoir servi de thème à l'une des *Cantigas* d'Alphonse X, a inspiré tant de littérateurs depuis l'anonyme auteur de la seconde partie du Don Quichotte, Lope de Vega et l'esculape Juan Arolas jusqu'à Charles Nodier Zorrilla, et tout récemment Maeterlinck dans *Sœur Béatrice*.

MARCEL ROBIN.

VARIÉTÉS

La Production de la Librairie française et le Dépôt légal en 1908. — Il n'est point aisé d'évaluer ce qui s'imprime en France ou ailleurs et d'en tirer des comparaisons. Il n'a été fait aucun effort jusqu'ici pour avoir une statistique qui compte des choses qui se ressemblent.

Nous avons additionné les n^{os} du dépôt légal (livres, publications non périodiques ou annuelles) en France depuis 1884, et trouvons une moyenne de 20.000, avec maximum de 22.000 en 1890 et 1900 et minimum de 17.100 en 1893, 17.540 en 1884. Le total de 1908 atteindrait à ce compte 25.000, mais on en devrait déduire 8.330 affiches, qui sont comprises dans le total, ou à ajouter 12.000 affiches et 650 almanachs qui sont comptés à part... — et reprendre de même les totaux des autres années.

L'on obtient en effet ces chiffres en additionnant les totaux de chaque département. Mais chacun a sa façon de compter spéciale. L'on doit séparer partout les périodiques, et on le fait presque toujours, mais aucune séparation ferme n'existe pour les affiches ; or, le Nord seul en a envoyé cette année 2.249, le Pas-de-Calais 1.174, et

Paris n'en a pas envoyé du tout. Il serait téméraire de tirer la moindre conclusion de tels chiffres. Et les almanachs, les prospectus, les mandements..., etc., etc.

D'abord la grosse masse : les *périodiques*.

L'on compte qu'il est envoyé de Paris 155.000 et de province 320.000 (1906), 360.000 (1907) nos ou groupes de nos (?) de périodiques, c'est-à-dire de revues, journaux, bulletins de sociétés, d'œuvres, d'écoles, bulletins paroissiaux, etc., etc. L'annuaire de la Presse donnera des indications plus précises, sous la réserve qu'il n'y est point fait distinction des journaux qui paraissent régulièrement et de ceux qui paraissent fictivement. En 1908, nous comptons dans les 5.000 titres de revues, bulletins, etc. Paris et Province ensemble. Les 162 quotidiens de Paris parvenus ont donné environ 55.000 nos; quant aux journaux de province, on a pu en faire 3.286 paquets. Un quotidien complet fait 4 paquets pour l'année. Le tout est évalué à 356.000 nos, peut-être quelques milliers de moins qu'en 1907. La collection des journaux de France, c'est, chaque année, une centaine de mètres cubes.

Livres. — Passons aux livres, y compris les annuaires, collections, rééditions. Le journal de la librairie donne les chiffres suivants : 1896, 12.738, 1901, 13.053, 1906, 10.898, 1907, 10.785, et 1908, 11.073. Ce chiffre est inférieur à celui de 1886, par exemple : 12.831, et de 1876 : 13.842, ou de 1866, 13.883. Il est certain qu'il n'y a pas progrès... Mais les modes d'enregistrement ont trop varié pour qu'on puisse tirer des conclusions. Les tirages à part, rééditions, almanachs, circulaires figurent en plus ou moins grand nombre et on y voit, certaines années, affluence de placards, « bilboquets », convocations à des assemblées...et jusqu'à de simples feuilles de titres, — de titres d'ouvrages qui ne paraîtront jamais. Enfin le dépôt légal a plus ou moins bien fonctionné. Très mal ces avant-dernières années, un peu mieux depuis 3 ans environ, à la suite de réclamations.

Nous avons pu, pour l'année 1908, parcourir les listes du dépôt légal et voir de nos yeux les deux tiers de l'arrivage. Nous croyons donc donner une appréciation très sérieuse, vraie à un dixième près dans les chiffres suivants :

Livres, Paris, **1.730**, Province, **4.800**.

Nous avons là beaucoup de rééditions, des annuaires, des *ordo*, des livres de prix et d'étrennes, des suites, tomes d'ouvrages ou de publications annuelles, etc. En évaluant au tiers le nombre des « nouveautés », je ne fais qu'une supposition raisonnable.

Le développement de la librairie scientifique ou de « vulgarisation supérieure » est très frappant. On a pu remarquer toute une littérature catholique indépendante. Les romans continuent leur

baisse depuis près de dix ans. Mais ne nous y trompons pas : il s'agit d'une baisse du nombre nouveautés, non d'une baisse de tirage. Les chiffres de tirage donneraient, pour 1908, des résultats contraires. L'entrée dans le domaine public de Balzac et Musset, la vente immense des collections à 1 fr. et même à 0,65 ont transformé la librairie, et dire : il s'est publié moitié moins de romans qu'il y a dix ans » équivaut à dire : « on en a vendu dix fois plus. »

On peut signaler en 1908 le développement de deux langues : l'espéranto et l'espagnol. Il s'est imprimé près de 200 volumes de chaque en France. On peut espérer beaucoup de l'influence française dans l'Amérique du Sud.

Brochures. — Paris. **1.400**. Province **4.980**.

Nous appelons brochure tout écrit non périodique ayant plus de quatre et moins d'une cinquantaine de pages. Il y a là un bon tiers de tirages à part d'articles de périodiques, des discours de mariage et d'enterrement, des catalogues et prospectus. Mais l'inégalité du dépôt qui certainement ne comprend pas le dixième des écrits de ce genre qui se publient, — et le contrôle est singulièrement difficile — rend déjà ces chiffres bien approximatifs.

Almanachs. — 70 almanachs pour Paris, 950 pour la province ne sont pas compris dans les volumes ou brochures ci-dessus.

Sociétés. — Les comptes-rendus d'assemblées générales de sociétés forment un groupe distinct pour Paris, et nous avons pu en compter environ 650, non comptes dans les brochures ci-dessus.

Cinématographe. — Si on s'étonne parfois que des statistiques s'enflent subitement, voici un cas typique et imprévu. MM. Gaumont et Pathé ont déposé avec soin les scénarios dactylographiés des œuvres pour *films* qu'ils éditent. Il n'y en a pas moins de 1.170 pour l'année 1908 — une cinquantaine par semaine, les derniers mois !

Affiches, surtout affiches et circulaires électorales. — Il en a été reçu 300 pour Paris et 20.400 pour la province. Et le dépôt en est certainement incomplet.

Divers. — Nous ne mentionnons que pour mémoire un millier de pièces diverses — cartes géographiques, plans, cartes postales, lettres pastorales, périodiques, etc., qui devraient se trouver dans d'autres séries et complètent le total officiel de 5.530 (Paris) et 19.263 (Province) articles du Dépôt légal en 1908.

Musique. — En 1908, 8.439 n^os^, dont 104 seulement de province. Il y avait 10.220 n^os^ en 1907, pour des causes sans doute occasionnelles. La librairie musicale s'est certainement développée. En 1880, elle donnait 5.642 n^os^, en 1890, 6.143, en 1900, 6.635, en 1905 6.711, en 1906 6.866. Le nombre des partitions ou recueils serait à chercher, et ne serait pas gros. Les deux tiers de ces n^os^ ne sont que des morceaux de chant, les deux tiers du reste des morceaux de piano, et

quand on aura distrait du dernier reste la mandoline et la musique militaire, on n'aura pas beaucoup plus, pour la « Musique », d'une ou deux centaines de nos.

Estampes. — Le dépôt légal a donné, en 1908, **2.241** pièces pour le Dépôt de la Seine, et **76** pour la Province. Ces chiffres sont un désastre pour les collections de la Bibliothèque Nationale. La province n'a jamais beaucoup donné, mais du moins Paris avait un dépôt intéressant :

Dépôt des Estampes, Seine.

1866	: 3.797	estampes,	3.668	photographies.
1876	: 3.550	—	4.573	—
1886	: 3.530	—	551	—
1896	: 1.940	—	570	—

A partir de 1906 on ne compte plus les photographies à part, tant le dépôt légal devient lettre morte pour MM. les photographes, et le chiffre total va décroissant : 3.634, 2.846, enfin 1908 : 2.241.

Mais si la quantité décroît, que dire de la qualité! Les 2.241 nos comprennent tout juste des étiquettes, des vignettes de prospectus, des cartes postales, des affiches, des images d'Épinal. En somme, seuls déposent ceux qui craignent la contrefaçon ; les marques de Bordeaux ou de Champagne, sans réclamation, sont bien au complet ; le département des Estampes peut offrir aux viticulteurs de Hambourg la liste de tous les Châteaux Bourguignons et Girondins... Quant aux œuvres d'art, aux œuvres inimitables, les dons bénévoles fournissent plus que la loi — la loi mal faite à laquelle nous avons dû pourtant d'avoir la première bibliothèque du monde, la loi du dépôt légal, qu'on doit toujours réformer et qu'en attendant on oublie d'appliquer et laisse dépérir.

EUGÈNE MOREL.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Ethnographie

Arnold Van Gennep : *Les Rites de Passage;* E. Nourry. 5 »

Histoire

Armand Bourgeois : *Nouvelles études sur Louis XVII;* Daragon. 1 »

Armand Bourgeois : *Mes dernières découvertes sur Louis XVII et sa sœur;* Daragon. 2 »

Jean Lemoine et André Lichtenberger : *Trois familiers du grand Condé;* Champion. 5 »

Albert Savine : *Les Jours de la Malmaison;* Michaud. 1.50

Littérature

Bossuet : *Correspondance I. (1651-1676)*, nouvel éd. publiée par Ch. Urbain et E. Levesque ; Hachette. » »

Paul Déroulède : *Pages françaises;* Bloud. 3 50

Georges Grappe : *Dans le Jardin de Sainte-Beuve;* Stock. 3 50

Christian Maréchal : *Josselin inédit de Lamartine d'après les manuscrits originaux;* Bloud. » »

Henri Massis : *La Pensée de Maurice Barrès*, avec un port. et un autographe (Collection « Les Hommes et les Idées » ; « Mercure de France». » 75

Antonin Perbosc : *Anthologie d'un Centenaire. Pages choisies des Ecrivains Tarn-et-Garonnais (1808-1908), Prosateurs*; Montauban, Masson. 3 50

Charles Regismanset : *Contradictions*, deuxième série ; Sansot. 1 »

Philologie

Paul Stapfer : *Récréations grammaticales et littéraires*; Colin 3 50

Philosophie

Jean Baruzi : *Leibniz*; Bloud. 3 50

Mme Jules Favre : *La Morale de Plutarque*; H. Paulin. 6 »

R. Hourticq : *Leçon de Logique et de Morale*; H. Paulin. 3 »

Francis Maugé : *Le Rationalisme comme hypothèse méthodologique*; Alcan. 10 »

H. Ollion : *La Philosophie générale de John Locke*; Alcan. 7 50

G. Palante : *La Sensibilité individualiste*; Alcan. 2 50

Fr. Paulhan : *La Morale de l'Ironie*; Alcan. 2 50

Léon Wéry : *Une Philosophie de l'Art flamand*; Bruxelles, éd. du « Thyrse ». 1 »

Poésie

Charles Basan : *Chansons de la Vie*; Messein. 1 50

Charles-Adolphe Cantacuzène : *Les Retrouvailles*; Perrin. 3 50

Suzanne Chebroux : *Les Visions captives*; Messein. 3 50

Auguste Comte : *Cours de Philosophie Positive*, t. V. Schleicher. 2 »

Emile Henriot : *XI portraits dont un de femme*; « Mercure de France.» 8 »

René Kerdyk : *Les Chansons de Chérubin*; Mathot. 3 50

Abel Léger : *Le Cœur insoupçonné*; Messein. 3 »

A. Morel de Saint-Didier : *Le Dernier fils de Louis XVI*; Daragon. 3 50

Pierre Nothomb : *L'Arc-en-Ciel*; Durendal. 3 50

Publications d'Art

Georges Grappe : *Edgar Degas*; Libr. artistique et littér. » »

Questions juridiques

J.-M. Chatel, H. Donnedieu de Vabres, L. Julliot de Lamorandière, G. Morin, M. Nast, M. Oudinot, J. Ricol, etc : *La Vie Juridique du Français*; Rousseau. 10 »

Gaston Lecouffe : *Code Manuel du Cycliste*; Giard et Brière. 2 »

Gaston Lecouffe : *Code-Manuel du Chasseur*; Giard et Brière. 3 »

Questions morales et religieuses

Vicomtesse d'Adhémar : *Une religieuse réformatrice. La Mère Marie du Sacré-Cœur*; Bloud. » »

Hippolyte Dreyfus : *Essai sur le Béhaïsme*; Leroux. 2 50

René Lavollée : *Les Fléaux nationaux*; Alcan. 3 50

Romans

Maurice Barrès : *Colette Baudoche, histoire d'une jeune fille de Metz*; Juven. 3 50

Léon Berthaut : *Le Peuple de la Mer*; Flammarion. 3 50

René Boylesve : *Le Meilleur ami*; Fayard 1 35

Henry Bataille : *L'Otage*; Plon 3 50

Nonce Casanova : *Les dernières Vierges*; Ollendorff. 3 50

Charles Dousdebès : *La Journée blanche*; Libr. des « Annales » » »

J.-F. Elslandes : *Le Musée de M. Dieulafait*; Ollendorff. 3 50

Laurent Evrard : *Une Leçon de Vie*; « Mercure de France ». 3 50

Claude Farrère : *La Bataille*; Fayard. 1 50

Max et Alex Fischer : *L'Inconduite de Lucie*; Flammarion. 3 50

Edmond Jaloux : *Le Reste est silencieux*; Stock. 3 50

Isabelle Kaiser : *Marcienne de Flüe*; Perrin. 3 50

Francis de Miomandre : *Le Vent et la Poussière*; Calmann-Lévy. 3 50

Jean Tanet : *Les Défenseurs*; Bloud.» »

Léon de Tinseau : *Sur les deux rives*; Calmann-Levy. 3 50

Mme René Waltz : *La Vie Intérieure*; Perrin. 3 50

H.-G. Wells : *Douze Histoires et un Rêve* traduit par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz ; « Mercure de France ». 3 50

Sciences

Dr Pierre Janet : *Les Névroses;* Flammarion. 3 50

Félix Le Dantec : *La Crise du Transformisme;* Alcan. 3 50

Sociologie

Victor Bérard : *La Révolution turque;* Colin. 3 50

R. Decante : *La Lutte contre la prostitution;* Giard et Brière. 4 »

Eugène Leroy : *Esquisses de morale et de sociologie;* H. Paulin. 2 »

Emile Pierret : *Vers la Lumière et la Beauté;* Renaissance française. 3 50

Dr Sicard de Plauzoles : *La Maternité et la défense nationale contre la dépopulation;* Giard et Brière. 4 »

Emile Vandervelde : *Les Derniers Jours de l'Etat du Congo;* Société Nouvelle. 3 »

Théâtre

Jules Barbey d'Aurevilly : *Le Théâtre contemporain. 1869-1870*, III ; Stock. 3 50

Euripide : *Andromaque*, tragédie en quatre épisodes, un prologue et un épilogue, trad. par A.-F. Herold ; « Mercure de France. » 1 »

Voyages

E. Gomez-Carrillo : *La Grèce Eternelle;* Perrin. 3 50

J.-E. Malaussène : *Saint-Jeannet (Alpes Maritimes);* Picard. » »

MERCVRE.

ÉCHOS

Mort de Paul Ranson. — Une lettre de M. Jules de Gaultier. — Edgar Poe et son second mariage. — Succès théâtraux en Allemagne. — Société de reproduction des dessins de Maîtres. — Les Prix de l'Association des critiques littéraires et bibliographes. — Elektra en une seule phrase. — L'Art à Monte-Carlo. — Publications du *Mercure de France.* — Le Sottisier universel.

Mort de Paul Ranson. — Le peintre Paul Ranson, à l'âge de 47 ans, est mort à Paris, après une longue et douloureuse maladie, le 20 février 1909. Bien des visiteurs du Salon des Indépendants se souviennent de la part qu'il a prise dans les tentatives de renouveau d'art, que réalisa, à la suite de Gauguin, un groupe fervent, désintéressé, épris de hautes conceptions à la fois intimes, presque confidentielles et d'une belle tenue décorative. Avec lui le formaient MM. Sérusier, Vuillard, Bonnard, K.-X. Roussel, Maurice Denis, Lacombe et Vallotton. De tous, le premier parti, Paul Ranson fut, sans motif, le moins favorisé par le succès. Ses paysages, pleins de sérénité et de douceur, ses études minutieuses de fleurs, disposées dans un arrangement ornemental délicat ne présentaient à l'œil aucune des hardiesses d'apparence qui le sollicitent violemment.

L'artiste, aussi bien que l'ami, inoubliable pour tous ceux qui l'ont approché, n'a jamais songé à imposer sa personnalité, faite d'un charme subtil et très doux. Longtemps il avait cherché sa voie ; il avait erré de la grande composition décorative, tentée dès ses débuts, à des cartons pour tapisseries, dont il avait même réalisé quelques-unes, on l'a pu voir à la Société Nationale des Beaux-Arts ; mais il excellait, mieux même qu'en ses petits et exacts paysages très lucides, dans l'évocation, au moyen du pastel qu'il maniait d'un doigté original et puissant, de ses impressions forestières en Normandie. Nul n'a mieux dit que lui les séculaires souches moussues des grands arbres monstrueux, le sol de feuilles sèches et bruissantes, l'entrelacs fouillé des taillis impénétrables. Des lueurs d'argent et d'or y

projettent par places brusques une lumière adoucie qui illumine par dessous les larges palmes des fougères, ou tout à coup une éclaircie s'ouvre à perte de vue sur le lointain des collines bleues et d'un ciel en mouvement où traînent d'épais nuages.

Mais tout cela reste sincère et discret, dans un accent juste; il est nécessaire qu'on y regarde pour que le sentiment peu à peu en soit pénétré.

Paul Ranson fut aussi un illustrateur excellent; dans le *Mercure* on retrouverait de lui des vignettes; il orna de superbes lettres *le Livre de la Naissance, de la Vie et de la Mort de la Bienheureuse Vierge Marie*, de M. A.-Ferdinand Herold. Il avait réuni, sous le titre : *l'Abbé Prout*, quelques-unes des meilleures pièces de Guignol que depuis des années il s'était amusé à improviser et à représenter dans des réunions d'amis. Il y créa plusieurs types d'une fantaisie prodigieuse, qui apparaissent, dans le livre, aux portraits qu'il en a tracés à la ressemblance des personnages que lui-même avait découpés, comme il les faisait mouvoir et parler.

Enfin on sait que récemment, sur son initiative, s'était fondée une *académie* d'art nouveau, à laquelle, secondé par tous les artistes de son groupe ancien et de quelques autres encore, il s'était entièrement dévoué. Cette œuvre, qui porte son nom et qui donne déjà les résultats les plus appréciables, sera continuée et dédiée à sa mémoire par ses amis.

§

Une lettre de M. Jules de Gaultier.

Cher Monsieur,

M. Batault a cru devoir répondre dans le dernier numéro du *Mercure* à l'étude que, sous le titre *Pragmatisme*, j'avais publiée moi-même dans le numéro du 1er février. J'avais écrit cette étude afin de mettre en garde les lecteurs du *Mercure* contre quelques-unes des opinions que M. Batault m'avait prêtées dans son *Apollon et Dionysos* (1). Ces opinions, disais-je, ne sont pas les miennes. M. Batault persiste à me les attribuer. Je ne prolongerai pas ici, dans le but de convaincre M. Batault seul, une discussion où j'étais entré pour l'intérêt général qu'elle pouvait présenter et pour les éclaircissements, sur quelques points philosophiques, dont elle fournissait le prétexte. Je n'entends relever ici qu'une nouvelle assertion de M. Batault en ce qui touche aux vues qu'il m'attribue et au moyen desquelles il me compose un travestissement philosophique parfaitement fantaisiste.

Visant le point de vue spectaculaire que j'ai développé dans *les Raisons de l'Idéalisme* et que je rappelais pour l'opposer au point de vue Nietzschéen dans mon étude du 1er février, « la conception de M. de Gaultier, dit-il, est bouddhique et fataliste, elle tend à l'anéantissement du spectateur qui se dissolverait en contemplation bouddhique ». Une pareille attribution de doctrine constitue un travestissement pur et simple et je suis bien forcé de dire qu'en m'imputant de semblables conclusions M. Batault témoigne, — c'est l'hypothèse la moins défavorable que je puisse former, — de l'ignorance la plus absolue du point de vue qu'il prétend juger et situer.

La conception du Bovarysme exclut précisément la possibilité de cette abolition du spectateur et je n'ai pas eu de souci plus constant, au cours

(1) Voir *Mercure de France* du 1er décembre 1908.

des différents ouvrages dans lesquels cette conception a reçu des développements successifs, que celui d'écarter la conclusion que M. Batault m'impute. D'un point de vue esthétique, dans *les Goncourt et l'idée d'art*, j'ai montré comme un danger pour l'art même l'exagération de l'attitude spectaculaire. J'attribuais à cette exagération les défaillances des deux auteurs. Ces défaillances, disais-je, « se manifestent à point pour remémorer que la possibilité d'une représentation quelconque implique la nécessité d'un rapport commun entre l'objet représenté et le sujet qui perçoit et représente. La vie seule peut entrer en rapport avec la vie (1) ». En métaphysique, le bovarysme est une théorie de la relation qui, instituant un lien indissoluble entre les concepts d'existence et de connaissance, ne laisse place qu'aux états de fait qu'engendre le mouvement de la vie se saisissant dans la distinction indéfinie de l'objet et du sujet. En dehors de ces états, la notion du bovarysme, appliquée au fait de l'existence, exclut par le jeu même de son mécanisme toute possibilité d'un au-delà ou d'un nirvana. Elle conclut à un pur phénoménisme. Déduite de ce point de vue tyrannique, la théorie du réel, qui remplit toute la quatrième partie du *Bovarysme*, donne toute réalité comme un fait d'opposition, comme un compromis entre deux états antagonistes au sein d'une même entité. Cette opposition est l'essence même de la réalité et ne laisse aucune place à l'abolition de l'un des deux termes qui la constituent. Enfin, dans *les Raisons de l'Idéalisme*, traitant précisément de l'attitude spectaculaire que M. Batault met en cause, j'énonçais : « L'objet est conditionné par l'existence du sujet, le spectacle par l'existence du spectateur; réciproquement. L'existence simultanée de l'objet et du sujet, du spectacle et du spectateur conditionne le fait même de l'existence. Il y a donc un degré de perfection et d'ampleur que l'objet pas plus que le sujet, le spectacle pas plus que le spectateur ne peuvent dépasser. Ce degré c'est celui où l'un ou l'autre des deux termes, par l'exubérance de son développement, étoufferait l'autre, car ils puisent l'un et l'autre le principe de leur existence à la même source »

Cette énonciation, qui résume et reflète tous mes autres développements sur le même sujet, forme exactement la contre-partie du point de vue que M. Batault m'attribue. Ce point de vue du nirvana bouddhique qu'il m'impute est celui que rejette le plus expressément la thèse du bovarysme, en sorte que le travestissement qu'il voudrait faire subir à ma conception de l'existence va jusqu'à l'inversion la plus complète. Là-dessus, M. Batault m'octroie l'assurance de son admiration et de sa sympathie. Je n'en demandais pas autant et la probité critique la plus élémentaire, qui consiste à respecter l'expression d'une pensée formulée objectivement et sans ambiguïté, eût été mieux à ma convenance. Elle m'eût épargné une protestation dont la matérialité du fait que j'ai dû relever me laisse le regret de ne pouvoir adoucir, plus que je ne me suis efforcé pourtant de le faire, l'expression.

Je suis, cher Monsieur, bien cordialement à vous.

JULES DE GAULTIER.

§

Edgar Poe et son second mariage. — Des calomnies nombreuses ont été répandues au sujet des relations que Poe entretint avec Mrs Whit-

(1) *La Fiction universelle*, p. 100

man, la poétesse. Mais à tout instant de nouveaux documents sont mis à jour qui détruisent un à un les mensonges des détracteurs du poète. On annonce d'Amérique la prochaine publication d'un volume qui contiendra les lettres adressées par Poe à Mis Sarah Helen Whitman. Un bon nombre, encore inédites, sont reproduites en facsimile et elles prouvent péremptoirement que le projet de mariage entre le poete et Mrs Whitman fut des plus sérieux. Le centenaire de la naissance d'Edgar Poe a été commemoré dans le monde entier, demontrant combien la gloire de Poe est à présent universelle. L'Authors'Club, de Londres, continue cette célébration par un banquet qui a lieu le premier mars, et auquel ont promis d'assister nos plus illustres contemporains d'outre-Manche.

§

Succes théâtraux en Allemagne. — Voici les auteurs dramatiques qui ont été le plus joués sur les scènes allemandes au cours de la saison 1907-1908 :

Schiller, 1441 représentations (dont 293 pour *Guillaume Tell*) ;
Hermann-Sudermann, 1202 ;
Oscar Blumenthal, 1021 ;
Shakespeare, 945 ;
Ernst von Wildenbruch, 958 (*la Fille des Rabenstein*) ;
Franz von Schöntau, 931 ;
Ibsen, 876 ;
Goethe, 705 (dont 213 pour la première Partie de *Faust*) ;
L'Arronge, 684 ;
Kadelburg-Skowronnek, 615 (*Fièvre de hussard*, cette pièce représentée la saison précédente 1683 fois);
Henri Bernstein, 510 (*le Voleur*) ;
Meyer-Förster, 477 (*Vieil Heidelberg*);
Gerhart Hauptmann, 476 ;
Frédéric Hebbel, 409 ;
Lessing, 370 ;
Franz Grillparzer, 369 ;
Molière, 185.

Notons aussi les 812 représentations de *Mademoiselle Josette, ma femme.*

§

Société de reproduction des dessins de Maîtres. — Sous ce titre vient de se constituer à Paris, sous la présidence de M. Jean Guiffrey, Conservateur-adjoint au Musée du Louvre, une réunion de savants et d'amateurs qui se propose, à l'imitation des entreprises du même genre tentees à l'étranger, — par exemple à Londres par la « Société Vasari » — un but particulièrement intéressant : la reproduction, par les procédés modernes les plus exacts, des dessins de maîtres anciens et modernes, français ou étrangers, conservés dans les collections publiques ou privées de France. On pressent quelle mine de trésors pourra être ainsi exploitée et quels précieux documents seront mis au jour. La Société publiera d'abord vingt-cinq dessins par an, qui paraîtront en cinq fascicules. Le nombre des dessins publiés augmentera dans la suite en proportion des

souscriptions nouvelles, les ressources de chaque année devant être employées uniquement en reproductions. Le nombre des membres de la Société n'est pas limité. Le prix de la cotisation annuelle est de 25 francs. Les demandes d'adhésion sont reçues par M. Jacques Doucet, trésorier de la Société, 19, rue Spontini, à Paris.

§

Les Prix de l'Association des critiques littéraires et bibliographes ont été attribués, savoir :

Le premier prix (500 fr.) à MM. Marius et Ary Leblond, pour leur ouvrage *l'Idéal du dix-neuvième siècle*;

Deux seconds prix (300 fr.) à M. Martin Mauny, auteur des *Païens d'aujourd'hui*, et à M. Alphonse Séché, pour son anthologie des *Poètes français et étrangers*.

§

Elektra en une seule phrase. — Il faut :

8 premiers, 8 seconds, 8 troisièmes violons ; 6 premières violes (qui deviennent au cours de l'ouvrage quatrièmes violons), 6 secondes, 6 troisièmes violes ; 6 premiers, 6 seconds violoncelles, 8 contrebasses ; une petite flûte et 3 grandes flûtes (ou 2 petites et 2 grandes), 2 hautbois, 1 cor anglais (ou 3e hautbois), 1 Heckelphon, 1 clarinette en mi bémol, 4 clarinettes en si ♭ (ou 2 en si ♭ et 2 en la), 2 cors de basset, 1 basse clarinette en si ♭ ; 3 bassons, 1 contrebasson, 4 cors, 2 tubas en si ♭ et 2 en fa (qui deviennent les 5e, 6e, 7e, 8e cors) ; 6 trompettes, 1 trompette basse ; 3 trombones, 1 trombone contrebasse ; 1 tuba contrebasse ; 6 à 8 tymbales avec deux tymbaliers, glockenspiel, triangle, tambourin, tambour, verges, cymbales, grosse-caisse, 3 ou 4 joueurs de tam tam. Celesta (ad libitum si la place manque), 2 harpes (si possible à double), — sans compter solistes, choristes, machinistes, kapellmeister, etc.,

Pour exécuter cette partition construite sur les 45 motifs suivants :

1° d'Agamemnon ; 2° des coups de hache ; 3° d'Electre reculant épouvantée ; 4° de la haine d'Electre ; 5° d'Oreste ; 6° d'Electre s'humiliant en servante ; 7° de la royauté ; 8° de l'obsession du crime et du glissement dans le sang ; 9° de Clytemnestre meurtrière ; 10° d'Egisthe ; 11° de l'esprit d'Agamemnon s'élevant en vengeur ; 12° des enfants d'Agamemnon ; 13° de la joie dansante d'Electre ; 14° de l'hésitation anxieuse de Chrysothemis ; 15° de Chrysothémis ; 16° de Clytemnestre ; 17° de Clytemnestre encore ; 18° de l'effroyable angoisse de Chrysothémis ; 19° de Chrysothémis qui veut vivre, avide de liberté ; 20° de Chrysothémis qui veut connaître les joies de la maternité ; 21° du cortège qui se traine ; 22° de Clytemnestre rêvant I ; 23° de l'angoisse de la mort de Clytemnestre ; 24° de la dissimulation, du mensonge et de l'hystérie d'Electre ; 25° de la méfiance maladive de Clytemnestre ; 26° du souvenir du bonheur conjugal ; 27° des pierreries de Clytemnestre qui brillent et cliquètent ; 28° de Clytemnestre intérieurement vide et déchue ; 29° de Clytemnestre rêvant II ; 30° d'Oreste frappant ; 31° du triomphe d'Electre ; 32° du triomphe de Clytemnestre ; 33° du cri de douleur de Chrysothemis ; 34° de « nous devons le faire nous-mêmes et déterrer la hache » ; 35° de l'exubérance de force et de la virginité intacte de Chrysothémis ; 36° de la décision d'agir ; 37° d'Oreste vivant ; 38° du

messager de deuil ; 39° de la fille d'Agamemnon défigurée par la haine et la misère ; 40° de la triste surprise à la vue de la sœur ; 41° de la joyeuse agitation d'Electre ; 42° de la bénédiction de l'acte ; 43° d'Electre, la belle enfant d'Agamemnon ; 44° du tuteur d'Oreste, l'homme dur qui incite à la vengeance ; 45° de la fausse amabilité d'Electre pour Egisthe.

§

Publications du « Mercure de France » :

DOUZE HISTOIRES ET UN RÊVE, de H. G. Wells, traduit par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz. Vol. in-18, 3 fr. 50 (7 hollande à 10 fr.).

LA PENSÉE DE MAURICE BARRÈS, par Henri Massis, avec un portrait, un autographe et une bibliographie. Vol. in-16. (Collection *Les Hommes et les Idées*, n. 11), 0 fr. 75.

UNE LEÇON DE VIE, roman, par Laurent Evrard. Vol. in-18, 3 fr. 50.

ANDROMAQUE, tragédie en quatre épisodes, un prologue et un épilogue, traduite d'Euripide par A.-Ferdinand Herold. Vol. in-18, 1 franc.

§

L'art à Monte-Carlo. — La saison d'Opéra à Monte-Carlo est toujours un événement assez important pour retenir l'attention de ceux que l'art ne laisse pas indifférents. Cette année, elle a offert un intérêt plus grand encore que de coutume, car M. Raoul Gunsbourg, organisateur de cette saison, avait décidé de représenter toute la *Tétralogie* de Wagner. C'était, il faut bien le dire, une entreprise audacieuse pour de nombreuses raisons. M. Gunsbourg, favori de la chance et, d'ailleurs, homme de ressort et de ressources, l'a menée à bonne fin. Les deux cycles des représentations de la *Tétralogie* obtinrent un succès considérable, et ce n'est que justice de le reconnaître.

De même, il serait dommage de passer sous silence un petit événement autour duquel il se fait quelque bruit ; c'est que M. Raoul Gunsbourg vient de se révéler compositeur de musique, et compositeur de talent. Son petit drame lyrique, *le Vieil Aigle*, inspiré d'une fort dramatique nouvelle de Gorki, est une œuvre originale, pleine de verve et de fougue, d'une couleur intense en même temps que de nuances précieuses. L'interprétation, confiée à trois célébrités du chant, MM. Chaliapine et Rousselière, et Mme Marguerite Carré, fut en tous points remarquable.

§

Le Sottisier universel.

A peine installé à la Malmaison, l'empereur renouvela sa demande concernant la *Saale* et la *Méduse;* Fouché, qui avait fait réclamer deux sauf-conduits au gouvernement anglais et qui savait que les papiers lui seraient refusés, fit prendre par le duc d'Otrante un arrêté, etc. — *Journal des Débats*, 6 février.

Le temps est venu de mettre un frein à l'inertie des classes conservatrices. — *L'Essor Congressiste*, février.

Semblables à Jéricho, nous tournerons en foule autour de ton orgueilleuse demeure, etc. — *L'Essor Congressiste*, février.

Devant moi, les épaules de Rouletabille sanglotaient. — GASTON LEROUX, *Le Parfum de la Dame en noir*.

Moulay Hafid montra une grande dignité et beaucoup de sang froid. Il fit appliquer au palefrenier mille coups de bâton. — *La Presse*, 2 février.

On sait que, contrairement au Mikado, que les Chinois n'aperçoivent presque jamais, Clemenceau, etc. — *La Patrie*, 15 février.

M. Catulle Mendès était né à Bordeaux en 1843. Il vint de bonne heure à Paris pour suivre la carrière des lettres, et dès 1861 il fonda une petite revue poétique, la *Revue Française*, etc.— *Gazette de France*, 9 février.

Voici, en peu de mots, ce que fut sa vie... Élevé par des prêtres, il ne tarda pas, à l'exemple des Guéroult et des Renan, à s'émanciper de cette férule dissolvante : il entra, tout jeune encore, dans les Postes et Télégraphes. — *L'Essor Congressiste*, février.

Comment était ligotée l'ex-veuve du peintre. — *Le Matin*, 20 décembre.

Sorti triomphant des urnes de 1906, il [le parti radical] est sur le point de connaître le sort du « petit navire », sans avoir le choix de la sauce à laquelle il sera mangé. — *Gil Blas*, 19 décembre.

En effet, ils furent retirés dans un bien triste état du funèbre wagon, après avoir passé deux heures — deux siècles — parmi les morts, serrés, étouffés par eux, dont ils entendaient les râles. — *Le Télégramme*.

Coquilles

... Un jouet articulé qui représente Mattis tirant la barde de M. Fallières — *Le Matin*, 6 février.

3681. VIELÉ-GRIFFIN (Francis) : Nadar [pour [illegible]]. — Catalogue de la librairie Melet, janvier.

Du *Heldenleben* de Richard Strauss non plus il ne reste pas grand'chose à dire. — *Courrier Musical*, 1er février.

Hubermann, qui doit son renom surtout à l'incomparable interprétation de Beethoven, a choisi le programme suivant : *Beethoven, ouverture de Coriolan*. — *Les Nouvelles*, 1er février.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

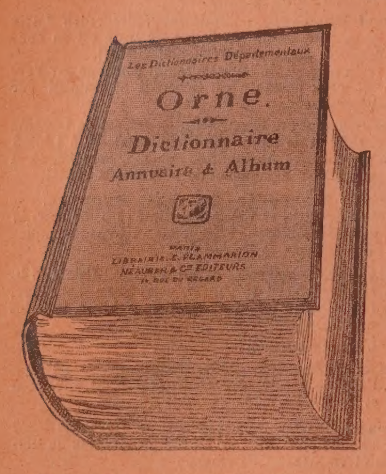
Poitiers. — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE, Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo.

Dictionnaires Biographiques Illustrés Départementaux

Librairie E. FLAMMARION

NÉAUBER & Cie ÉDITEURS

14, Rue du Regard, PARIS — Téléphone 702-42



Chaque département forme un très fort volume in-8 carré, relié en toile rouge, ou doré sur tranches et reliure de luxe : contenant :

1° Un précis historique sur les départements et les principales villes et communes, un aperçu géographique, commercial, industriel, agricole, administratif, etc.

2° Environ 3.000 notices biographiques des Notabilités vivantes ou décédées, nées ou résidant dans le département, personnalités dans les lettres, sciences, arts, politique, magistrature, enseignement, arts libéraux, armée, noblesse (notices historiques), haut clergé, grande industrie, commerce, agriculture, etc., etc.

3° De très nombreuses photographies et vues en très jolies héliogravures hors texte sur papier couché, illustrant agréablement le volume.

Œuvre considérable, véritable monument élevé à la gloire des hommes de tous les partis et de toutes les classes qui, par leur travail, leur intelligence ou leur dévouement, se sont distingués ou ont illustré leur pays à différents titres.

Grâce à cet ouvrage, des noms qui seraient fatalement tombés dans l'oubli avant un demi-siècle seront pieusement conservés, formeront des archives de famille et aussi des archives départementales du plus haut intérêt.

DICTIONNAIRES PARUS (par ordre d'apparition)

	reliés	luxe
Seine-Inférieure (1re édition). — **Marne** (1re édition). — **Seine-et-Oise.** (1re édition). — **Somme** (1re édition). — **Seine-et-Marne.** — **Oise** (1re édition). — **Calvados.** — **Manche.** — **Maine-et-Loire.** — **Lot-et-Garonne.** — **Eure.** — **Aisne.** — **Indre-et-Loire.** — **Côte-d'Or.** — **Haute-Garonne** — **Loire-Inférieure** — **Ille-et-Vilaine** (1re édition). — **Meuse.** — **Alsace-Lorraine.** — **Meurthe-et-Moselle.** — **Saône-et-Loire.** — **Ardennes.** — **Nord** (1re édition). — **Pas-de-Calais.** — **Vosges.** — **Aube.** — **Doubs.** — **Loiret** (1re édition). — **Finistère.** — **Allier.** — **Loire** — **Côtes-du-Nord.** — **Rhône** — **Nièvre.** — **Cher.** — **Puy-de-Dôme.** — **Charente-Inférieure.** — **Morbihan.** — **Bouches-du-Rhône.** — **Var.** — **Vaucluse**..	15 »	30 »
Gironde (2 forts volumes)..	30 »	50 »
Alpes-Maritimes. — (1re édition.) — **Hérault.** — **Gard.** — **Vendée.** — **Basses-Pyrénées.** — **Seine-et-Oise** (2me édition). — **Vienne.** — **Basses-Alpes.** — **Deux-Sèvres** — **Isère.** — **Orne.** — **Charente.** — **Savoie.** — **Haute-Savoie.** — **Marne** (2e édition). — **Oise** (2me édition). — **Alpes-Maritimes** (2me édition). — **Somme** (2me édition). — **Seine-Inférieure** (2me édition). — **Nord** (2me édition). — **Haute-Vienne**..................	20 »	40 »

SOUS PRESSE

Ille-et-Villaine (2e édition). — **Loiret** (2e édition).

Envoi franco contre Mandat-Poste, adressé à MM. NÉAUBER et Cie,
14, Rue du Regard à PARIS

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris
Paraît le 1er et le 16 de chaque mois
et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Soulpture
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littérature étrangère, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents, et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées. Elle se compose des rubriques suivantes :

Epilogues (actualité) : Remy de Gourmont.
Les Poèmes : Pierre Quillard.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Littérature dramatique : G. Polti.
Littératures antiques : A.-Ferdinand Herold.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Jules de Gaultier.
Psychologie : Gaston Danville.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Psychiâtrie et Sciences médicales Docteur Albert Prieur.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. Van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Questions morales et religieuses : Louis Le Cardonnel.
Ésotérisme et Spiritisme : Jacques Brieu.
Les Bibliothèques : Gabriel Renaudé.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Les Théâtres : André Fontainas.
Musique : Jean Marnold.
Art moderne : Charles Morice.
Art ancien : Tristan Leclère.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique du Midi : Paul Souchon.
Chronique de Bruxelles : G. Eekhoud.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Ricciotto Canudo.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres hispano-américaines : Eugenio Diaz Romero.
Lettres néo-grecques : Démétrius Astériotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : E. Séménoff.
Lettres polonaises : Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : H. Messet.
Lettres scandinaves : P. G. La Chesnais.
Lettres hongroises : Félix de Gerando.
Lettres tchèques : William Ritter.
La France jugée à l'Étranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net.* | **Étranger : 1 fr. 50**

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre

France		Étranger	
Un an	25 fr.	Un an	30 fr.
Six mois	14 »	Six mois	17 »
Trois mois	8 »	Trois mois	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS

France : 65 fr. | **Étranger : 80 fr.**

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France, BLAIS et ROY, 7, rue Victor-Hugo.